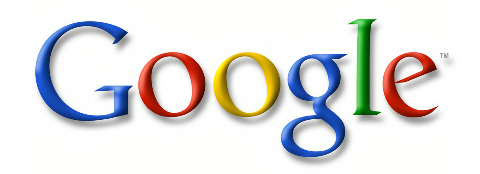
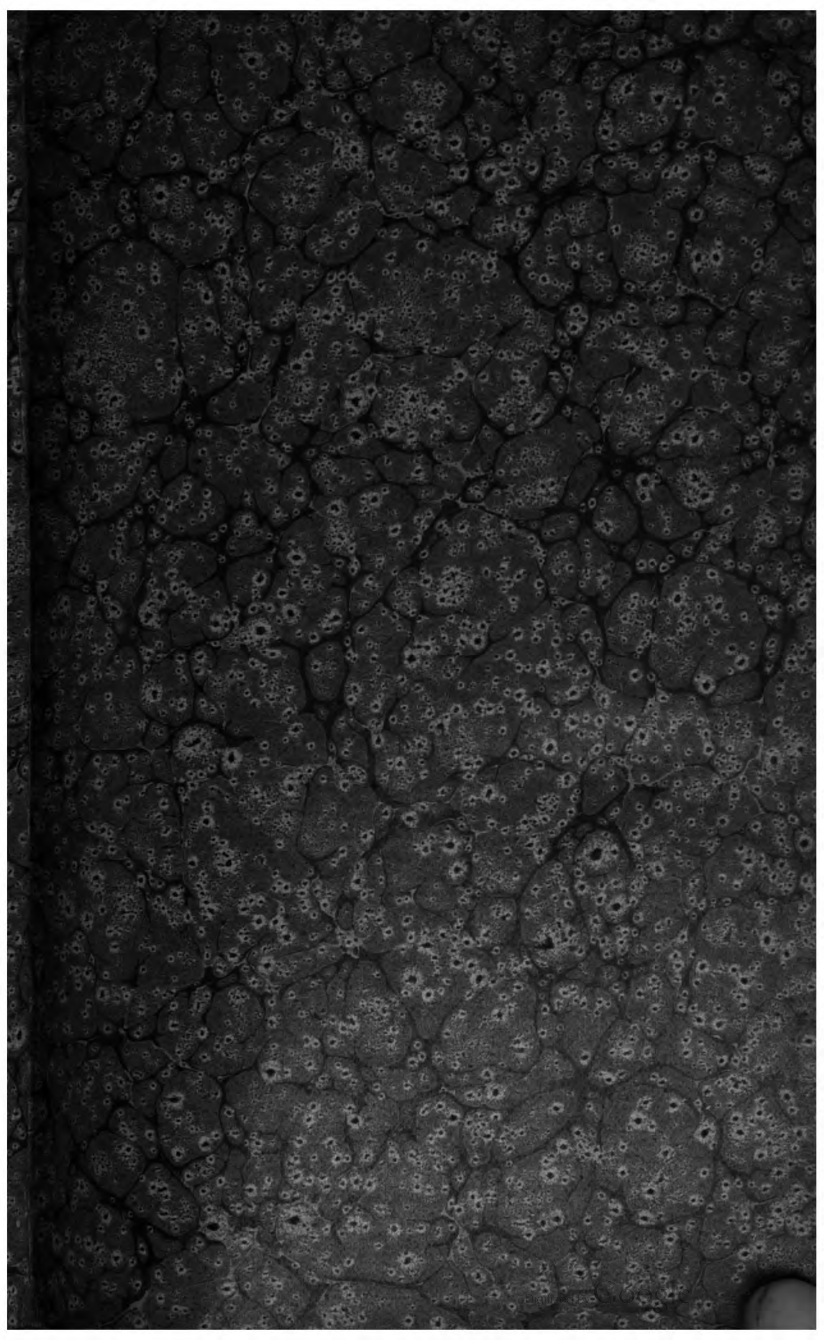

Google




SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG·
CHRISTO ET ECCLESIÆ
VE RI TAS



A TRAVERS LE SUD-ALGÉRIEN

5

A PIED, LE TOUR DE LA TERRE

Impressions et notes de voyages

par

GRANDIN LE MARCHEUR

à travers le SUD-ALGÉRIEN

(de Paris à Tombouctou)

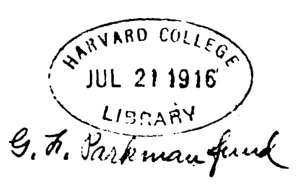
TROISIÈME VOYAGE

Avec une carte du parcours



PARIS
LIBRAIRIE DE LA FRANCE SCOLAIRE
17, Rue Guénégaud, 17

1897


HARVARD COLLEGE
JUL 21 1916
LIBRARY
G. H. Parkman fund

Mahon

ES BALÉAR

Messine Reggio

E

Syracuse

Médeah Aumale

RANÉE

Bou S

É R

uat

OLI

Ghardaïa

DE PARIS A TOMBOUCTOU

LE PROCHAIN VOYAGE DU MARCHEUR GRANDIN

Des bureaux du « Journal » à Tombouctou.

Grandin n'est pas un marcheur vulgaire, chacun sait ça. Dire de lui qu'il est un marcheur scientifique ne serait point exagérer. Grandin, en effet, est un émule actif — oh ! très actif ! — d'Élisée Reclus. Outre ses aptitudes peu communes à la marche, Grandin professe, en effet, un goût très vif pour le dessin géographique, et il excelle à dresser lui-même les cartes de ses très intéressants voyages.

A la veille de l'audacieuse expédition qu'il prépare, l'histoire de ses deux premiers grands voyages vaut d'être, aujourd'hui, rapidement retracée.

Il y a deux ans, Grandin partait à pied de Paris et se rendait à Saint-Pétersbourg. Il traversa toute l'Allemagne, où il n'eut pas toujours lieu de se féliciter de l'accueil qu'on lui ménageait. En revanche, il fut

cordialement reçu en Russie : à Valkomir, des officiers lui firent fête. De Saint-Pétersbourg, il repartit, toujours pédestrement. Une ovation lui fut ménagée à Moscou. On l'applaudit à Varsovie. Finalement, il rentra en France, après avoir passé par Vienne et Zurich.

L'an dernier, autre voyage, en Amérique, cette fois. Nouveau Juif-Errant, Grandin se transporte de New-York à Chicago. Après avoir visité la *World-Fair,* il arpente la Pensylvanie et le Canada. Il s'embarque, ensuite, pour la Hollande, traverse la Belgique et visite les villes intéressantes de ce pays avant de rentrer en France.

N'oublions pas de dire qu'avant de s'embarquer pour New-York, Grandin, parti des bureaux du *Journal*, avait gagné le Havre à pied. Sur la *Champagne*, où il avait pris passage, il n'eut qu'à se louer de l'amabilité du commandant Laurent et de ses officiers. Quant aux matelots, il était à ce point devenu leur camarade, qu'il dut accepter d'eux un souvenir avant de les quitter.

Grandin méritait bien de se reposer un peu. Il regagna donc Saint-Germain-en-Laye, sa ville natale, et au Conseil municipal de laquelle il appartint. Remis aujourd'hui de ses fatigues, l'intrépide marcheur va entreprendre un troisième voyage. Il a tenu, cette fois encore, à partir des bureaux du *Journal*.

C'est donc de chez nous, mardi prochain, 10 juillet, à cinq heures du soir, qu'il va faire de nouveau son premier pas.

Grandin passera par Orléans et par Lyon, dont il visitera l'Exposition. Il coupera l'Auvergne en deux, entrera en Suisse, traversera la Savoie, et, arrivé à Marseille, il s'embarquera pour Alger. Après une course pédestre dans toute l'Algérie, Grandin, partant d'Oran, tentera alors de gagner Tombouctou par le désert.

Ce sera très crâne, s'il y arrive, et, dame! il en est bien capable (1).

GEORGE CODY.

Pour ce deuxième voyage, je comptais, en effet, me rendre à pied à Marseille, m'embarquer pour l'Algérie, visiter le Tell, gagner les limites de nos possessions de l'extrême-sud; j'espérais même traverser le désert et atteindre Tombouctou, comme les journaux l'avaient annoncé. Je croyais ce projet réalisable, mais par la suite je fus forcé de reconnaître, à mon grand regret, qu'il n'était pas possible. Il m'aurait fallu, pour cela, pénétrer parmi les peuplades du Sud africain, en connaître à fond le langage et les mœurs, disposer de capitaux importants, et surtout avoir l'assentiment et l'appui du Gouverneur général, qui m'eût fait accompagner d'une escorte de gens résolus.

Mon tempérament, qui toujours me pousse malgré moi à l'enthousiasme, m'avait, avec l'aide des articles entraînants de la presse, porté à croire que je parviendrais à vaincre seul toutes les difficultés, quand, en réalité, l'aventure était absolument impraticable, étant donnés mes moyens d'action tout à fait élémentaires.

. . . .

Dès le retour de la belle saison, la marotte des voyages à pied me reprend. Je me disposais donc

(1) Cet article est extrait du *Journal*, en date du 5 juillet 1894.

à me remettre en route dans le courant de mai, quand mon père tomba gravement malade. Je dus forcément retarder mon départ et attendre l'issue d'une opération très douloureuse que nécessitait son état, et qui devait être faite chez les frères de Saint-Jean-de-Dieu. Je profitai du temps dont je disposais pour mettre un peu d'ordre dans les notes de mes précédents voyages.

A la fin de juin, mon père revint complètement rétabli. Je pouvais enfin partir sans inquiétude, et je me hâtai. Le séjour de Saint-Germain me devenait pénible : j'ai, dans ma ville natale, beaucoup d'amis, et les visites fréquentes que je recevais, suite inévitable du bruit fait depuis quelque temps autour de mes voyages, commençaient à porter à l'excès ma prédisposition à l'excitation, à l'emballement. Je résolus donc de me mettre en route sans retard. Tout d'abord, je m'entendis avec M. Xau, l'excellent directeur du *Journal*, qui me fit obtenir un subside, et qui m'assura que la publicité la plus large me serait faite dans son organe. Je reconnus de nouveau par la suite les immenses services que peut rendre le journalisme à une entreprise comme la mienne. De la presse locale, elle gagne la presse de la province, puis celle de l'étranger, et partout on attend le passage de l'original voyageur, partout on lui fait bon accueil, partout on cherche à lui être utile.

Ma malle est bientôt garnie ; je fais quelques

emplettes, et, le temps de serrer la main à mes amis les plus intimes, d'embrasser mon pauvre père dont l'émotion et la tristesse de me voir partir me rendent chaque fois la séparation si pénible, je vais rue Richelieu, au *Journal*, qui est mon point de départ officiel. M. Xau me fait fixer Tombouctou comme but de mon voyage. Avec beaucoup de difficultés, je consens à laisser insérer une note dans ce sens, redoutant déjà l'impossibilité matérielle de parvenir seul, malgré l'audace, l'énergie et le patriotisme dont j'étais pénétré, à remplir ce programme.

Certes, j'étais tout de bonne volonté, et si j'ai laissé publier cette note, annonçant que j'allais à Tombouctou par le désert, c'est qu'au fond j'espérais quand même y parvenir.

Mais je n'ai pu obtenir du gouvernement, non seulement un encouragement, mais même l'autorisation de me dévouer... inutilement, paraît-il. Et pourtant, qui sait ? René Caillié, en 1828, y est bien parvenu seul, en se glissant au milieu des caravanes, se faisant passer, tantôt pour un prince égyptien, tantôt pour un pauvre hère ; il a réussi à faire le trajet de Tombouctou en partant du Maroc, et en a rapporté des documents précieux et des renseignements qui ont servi et servent encore à tous les explorateurs. Honneur à sa mémoire ! Honneur aussi à tous ceux qui ont suivi ses traces : les Soleillet, les Monteil, les Laing, le docteur Hantz.

Quant à Stanley, malgré les découvertes im-

portantes qu'il a faites, malgré les services incontestables qu'il a rendus en permettant, d'après les relevés topographiques rapportés de ces régions lointaines, d'établir la carte de l'Afrique centrale, il est permis d'être moins enthousiaste à son égard, étant donné le moyen qu'il a employé pour avancer quand même : la violence. Il a créé toutes les difficultés, fait naître tous les obstacles que rencontreront les explorateurs qui viendront après lui. Il a reculé de plus d'un siècle la conquête de l'Afrique centrale, conquête qui n'est possible et ne peut être complète que si elle est entreprise par des moyens pacifiques, comme ceux des Soleillet et des Monteil; c'est par leur bonté et leur douceur qu'ils sont parvenus à poursuivre tranquillement leur chemin. Ils n'ont pas suivi l'exemple brutal de Stanley, circulant avec une mitrailleuse, saccageant les gourbis, massacrant, répandant la terreur sur son passage, mais suscitant contre l'Européen une haine implacable qui explique les terribles représailles, les nombreux assassinats dont bien des voyageurs ont été victimes. N'est-il pas responsable de toutes ces morts, de toutes les cruautés qui arrêtèrent tant de héros, partis pour la conquête de la science à travers des contrées fiévreuses, remplies de reptiles, d'animaux féroces, sans eau, sous un climat torride : mille périls naturels auxquels il est venu ajouter la colère des hommes ?...

N'est-il pas responsable de la mort de ce pauvre

Soleillet, sur laquelle on n'a jamais eu de détails précis, ainsi que l'atteste la lettre si simple, si mélancolique de sa veuve que l'on n'a jamais secourue, qui vit abandonnée, sans ressources, sans une plainte, et sans rien demander à personne ; lettre que j'ai reçue à Oran, et dont j'extrais les quelques passages suivants :

« Mille fois merci, monsieur Grandin, d'avoir pensé à moi ; mon inaltérable reconnaissance vous suivra toujours !

» ... Mon regretté mari, Paul Soleillet, est né à Nîmes en 1842. De bonne heure, il se sentit attiré vers le continent mystérieux. Il est un des trois Européens qui ont pénétré dans l'oasis d'In-Calah. Son voyage en 1873-74 est classé, à cause de ce fait, parmi les plus hardies explorations. Il y était accompagné par le cheik Ahmed-Ben-Amed, des Beni-Mzab, et son fils ; tous deux lui ont été très utiles. En 1878, il partit pour Saint-Louis du Sénégal et fit un très beau voyage qui dura deux ans ; à Segou-Sikoro, il fit saluer le drapeau français par les troupes du roi Amadhou. Ce drapeau fut brodé et offert au vaillant explorateur par les dames languedociennes de Montpellier.

» A son retour à Saint-Louis, mon mari fut reçu avec enthousiasme par le général Brière de Lisle, à cette époque gouverneur du Sénégal, ainsi que par la ville tout entière, qui l'adopta comme un de ses enfants. C'est à cette époque qu'il fut promu chevalier de la Légion d'honneur,

» Après quelques jours de repos au milieu de sa famille, il repart de nouveau pour Saint-Louis, avec l'intention d'aller cette fois jusqu'à Tombouctou, et de revenir par l'Algérie. Il fut arrêté dans l'Adrar et dut renoncer à son voyage. Mais, comme il le disait lui-même, s'il ferma le livre il y mit un signet.

» Revenu en France, toujours infatigable et miné par les fièvres, c'est à ouvrir le Choa au commerce français qu'il va se dévouer. Il part pour Obok où il fait construire la tour Soleillet sur laquelle il hissa le drapeau français.

» Il s'installe ensuite à Sogallo dont il obtient la concession et se dirige sur la Résidence du roi Menelik dont il devient l'ami.

» Paul Soleillet, qui avait su par sa loyauté et par son énergie s'acquérir la confiance du roi de Choa, a fait plusieurs voyages remarquables dans l'intérieur de l'Abyssinie ; il en a rendu compte à la Société de Géographie de Marseille.

» Son voyage en Algérie, en 1873-74, avait pour but l'étude du fameux Transsaharien dont il était le promoteur. Partout il fut reçu avec des marques de bienveillance. Partout il sut se créer des amis, parmi lesquels le cheik Ahmed-ben-Ahmed, de la tribu des Beni-Mzab, et Hadj-Mohamed-ben-Driss, caïd de Ouvaigla, son ami personnel, élevé à Paris, et qui, en 1870, fut décoré de la Légion d'honneur pour fait glorieux.

» De sa mort, on n'a pas de grands détails ; on a dit qu'il était mort empoisonné par les Touaregs,

qu'il était mort de la fièvre jaune, et ensuite qu'on l'avait assassiné. Je crois que cette dernière version est la vraie, qu'il a été assassiné par les Touaregs.

» On m'a caché pendant longtemps la triste nouvelle, et ce n'est que plusieurs mois après que je l'ai apprise par le consul de France à Tunis, où j'étais à cette époque, chez mon frère.

» Mon regretté mari a rendu à la France d'immenses services; il est mort, hélas! trop tôt, car il caressait de si beaux projets pour la gloire de la France et de la science!

» Il a publié plusieurs de ses voyages; il était membre de presque toutes les Sociétés de Géographie de la France et de l'Etranger... »

Quelle tristesse résignée renferment ces lignes! et que doit-on penser de l'oubli coupable dans lequel tombent les victimes de ces dévouements si beaux, si désintéressés, si précieux pour le pays et pour la science! Malheureusement, ce sont des simples qui croient encore à la reconnaissance et à la bonté, alors que l'on ne rencontre partout qu'indifférence ou mépris!

Ces quelques pages m'ont écarté de mon récit; mais je crois qu'elles étaient nécessaires, et que je les devais à mes lecteurs pour leur donner une idée de ce qu'est un voyage d'exploration, et leur faciliter la compréhension de mes aventures à travers des pays à demi sauvages.

Je les devais également à l'admiration de mes devanciers, à la mémoire de ceux qui sont morts

à la tâche, frappés en pleine jeunesse, en pleine activité, avant d'avoir accompli leur œuvre de science et de civilisation.

Je peux dire aujourd'hui comme Soleillet : « Si j'ai fermé le livre, j'y ai mis un signet. » Je retournerai sûrement en Afrique dans un avenir prochain ; j'espère ne plus être entravé dans mes projets par le gouverneur général de l'Algérie, et, peut-être, qui sait ? obtenir l'aide morale et matérielle du gouvernement, sans toutefois y compter... La France est un des rares pays où ceux qui se dévouent pour une cause qu'ils croient juste et utile, qui cherchent à faire connaître et respecter la patrie dans des régions lointaines, souvent au péril de leur vie, sont rarement encouragés, rarement récompensés de leurs efforts et de leurs peines.

J'aurais pu cependant, sans aucune subvention, organiser une expédition qui m'aurait permis de gagner Tombouctou par le désert. Dès que mon voyage fut annoncé par les journaux, je reçus plus de deux cents lettres de courageux Français, me demandant de m'accompagner pour une mission qui n'avait absolument rien d'officiel, et pour laquelle il n'y avait à espérer aucun appui ni aucune récompense de la part du Gouvernement. Malgré tout ce que je pus dire à ces dévoués citoyens pour les détourner de leur désir, malgré le tableau peu engageant que je leur fis des dangers d'une aventure aussi lointaine, où l'on marchait souvent à la mort, où l'on souffrait de la

faim, de la soif, de la fièvre, où l'on risquait parfois les pires tortures, rien n'arrêtait leur zèle. J'avais désigné pour m'accompagner ceux qui m'avaient semblé le plus résolus, n'ayant pas suffisamment d'argent pour les équiper et les emmener tous à la fois, et on devait se retrouver à El-Goléa. Ce projet ne devait pas se réaliser, puisque déjà, à Aïn-Sefra, alors que je me rendais au Figuig, l'autorité supérieure avait cru devoir mettre entrave à la réussite de mon programme dont le point initial était Djenien-Bou-Ketz.

Quant aux fonds nécessaires pour l'équipement de mon escorte, il m'en était parvenu aussi de divers côtés: de ma famille, du conseil municipal de Saint-Germain-en-Laye, ma ville natale, de plusieurs députés, entre autres Maurice Berteaux, député de Seine-et-Oise, et enfin de généreux anonymes. Je suis heureux de pouvoir remercier ici toutes les personnes qui se sont intéressées à mon voyage, qui ont fait leur possible pour m'aider à le réaliser, et m'ont honoré de leur confiance et de leur sympathie.

J'ai donc été forcé de céder devant tous les obstacles, les mauvaises volontés qui me barraient le passage ; mais la partie n'est que remise et, dans deux ans, je reviendrai en Afrique, quand j'aurai accompli le voyage en Asie (Jérusalem) que je prépare pour l'été prochain.

*
* *

Je suis donc parti du *Journal* le mardi 10 juillet. Dès trois heures et demie de l'après-midi, un public nombreux, maintenu par un service d'ordre, se massait sur les trottoirs de la rue Richelieu où, malgré une pluie tenace, il attendait mon départ.

Lorsque j'arrivai, j'eus peine à me frayer un passage dans la foule qui s'entassait et qui avait envahi la Salle des Dépêches du *Journal*. Je fus entouré, et c'est pressé de questions, de souhaits, les mains serrées par cent mains enthousiastes, que je me mis en devoir de boucler mon sac.

Cette opération terminée, on me pria de monter à la grande salle du premier, où m'attendaient, autour d'une table couverte de coupes pleines de saint-marceaux : d'abord la Rédaction du *Journal*, puis tous ceux qui, à Paris, ont un nom dans le monde des sports et des exercices physiques.

La série des toasts s'organisa, mais mon impatience de partir et l'heure qui s'avançait me forcèrent à en arrêter le flot :

« Ne me retardez pas, messieurs, leur dis-je ; il pleut ferme et il serait de mauvais goût de faire attendre plus longtemps les Parisiens que la nouvelle de mon départ a amenés devant le *Journal*. »

On voulait encore remplir mon verre, mais la sobriété faisant partie de mon programme, et aussi parce que nous venions de fort bien déjeuner chez Noël, en compagnie de M. Xau, je refusai et dis au revoir à tous. Je redescendis à la

Salle des Dépêches où je me mis le sac au dos, un brassard tricolore au bras, et à cinq heures, la boutonnière fleurie d'œillets rouges et blancs et de bluets, je fis le premier pas vers la terre africaine.

Dans la rue, sous les gouttières ruisselantes des parapluies, des gens s'agitent et crient : « Vive Grandin ! » Je réponds par les cris de « Vive le *Journal !* Vive la France ! » Et suivi de deux de mes amis, montés en tricycle, je m'engage sur le boulevard Montmartre.

Me voilà parti, et maintenant il s'agit d'accélérer; à cinq heures vingt-huit, je fais signer pour la première fois mon carnet de route au café de Belfort, près de la place Denfert-Rochereau, et à cinq heures cinquante je franchis la porte d'Orléans, accompagné de mes entraîneurs, qui presque tous me quittent après Bagneux. Ici se produit un incident qui a failli se changer en accident : un de mes entraîneurs, un peu influencé par les nombreuses consommations prises depuis mon départ, butte et s'affale presque sous le tramway de Rosny. Il manque d'être écrasé. Je me précipite pour le relever, mais j'ai la main tout écorchée.

A Antony, je vais à la pension, embrasser les enfants Robert, mes petits cousins.

Le nombre de mes entraîneurs diminue de plus en plus : mon allure n'est guère encourageante pour eux ; je fais des pas d'un mètre et je franchis près de 8 kilomètres à l'heure. Ordinai-

rement, quand j'ai à faire une longue étape dans ma journée, je commence d'abord par marcher assez modérément; mais mes compagnons de route étant, à mon avis, trop nombreux et surtout trop bruyants, j'allonge le pas afin d'en semer le plus possible sur mon chemin. Il pleut toujours à verse. Quelques-uns me demandent de leur offrir une consommation. J'ai refusé net, leur disant que, devant sous peu traverser le désert, je voulais dès maintenant m'habituer à la tempérance la plus rigoureuse, acquérir la « sobriété du chameau », et qu'eux, s'ils voulaient me suivre jusqu'à Tombouctou, ne pourraient le faire qu'à la condition expresse d'imiter mon exemple.

Cela paraît peu leur convenir; j'en vois quelques-uns faire la grimace, puis abandonner la partie.

Au petit Chilly, où je m'arrête pour dîner, je n'ai plus avec moi qu'un seul de mes entraîneurs, M. Poulain. Trois individus d'assez mauvaise mine me proposent de m'accompagner. Ne voulant pas avoir l'air de les craindre, j'accepte, mais auparavant j'ai eu soin de leur faire voir mon revolver, ce qui suffit pour chasser leurs mauvaises intentions à mon égard, en supposant qu'ils en aient. Ils me suivent pendant un parcours de quatre kilomètres, et ne peuvent continuer. On se quitte assez poliment et, mon entraîneur et moi, nous continuons seuls. Il est environ minuit, et la pluie n'a cessé de tomber; au contraire, elle redouble avec une telle violence que nous sommes

obligés de nous arrêter. Nous obtenons d'un aubergiste qu'il nous mette à l'abri, et en profitons pour nous reposer pendant deux heures. A trois heures nous poursuivons notre route; au petit jour nous sommes à Boissy-Saint-Yon. Nous avons bien soif tous les deux; aussi nous entrons dans une auberge où Poulain demande une absinthe. Cette liqueur lui donne une force factice, et maintenant il marche avec une allure tellement accélérée que je suis obligé de lui dire de se ménager un peu. A neuf heures nous passons à Étampes, où nous déjeunons chez Bugeaud, un descendant du grand Maréchal, qui nous offre l'hospitalité la plus cordiale. Bugeaud et ses amis se mettent en quatre pour nous recevoir; Poulain est exténué; il dit ne pouvoir aller plus loin; cependant, après le repas, les forces et la bonne humeur lui étant revenues, il se propose de m'accompagner jusqu'à Orléans.

Nous quittons la famille Bugeaud à midi un quart; après Mondésir, où nous nous trouvons à une heure, mon compagnon, qui faiblit de plus en plus, quoique bon marcheur, mais manquant d'entraînement, me déclare qu'il ne peut plus avancer. Je lui donne un peu d'argent pour lui permettre de rentrer à Paris en chemin de fer et nous nous séparons, à Augerville, à cinq heures du soir.

Me voici donc absolument seul. J'accélère le pas, car je veux coucher à Orléans cette nuit. Je dîne à l'hôtel de la *Fontaine*, à Artenay, chez

M. Godard fils, aimable hôtelier qui m'offre quelques bons cigares, et à minuit je suis arrivé à ma première étape : Orléans.

J'ai fait, presque sans me reposer, le trajet depuis Paris, soit 30 lieues. Or, je crois avoir mérité une bonne nuit, que je passe à l'hôtel *Saint-Aignan.*

Jeudi 12 juillet. — Je déjeune de café, de pain et de beurre; j'écris plusieurs lettres, et j'emploie le reste de la matinée à visiter la ville. En parcourant les différents quartiers d'Orléans, je remarque sur mon passage la statue de *Lazare Carnot*, la cathédrale, de belles et grandes casernes; je fais une visite au journal le *Républicain Orléanais.* En rentrant à l'hôtel, je trouve mon secrétaire, M. Martin d'Attala, qui m'attendait avec sa femme. Nous déjeunons ensemble à table d'hôte et, après midi, après avoir fait quelques achats et être allé consulter les cartes d'état-major à la place, où une chaleureuse réception m'est faite, je me rends à la statue de Jeanne d'Arc. Là, un public nombreux m'escorte et me fait une ovation; plusieurs dames veulent même m'embrasser et, naturellement, j'y consens avec plaisir.

Je quitte Orléans à quatre heures du soir; au bureau d'octroi Saint-Marceau, un employé m'offre un verre de vin que j'accepte; puis, à la Ferté-Saint-Aubin, je visite l'orphelinat Saint-Léon, ancien château-fort ayant appartenu à Masséna, superbe propriété entourée de fossés pleins d'eau. Je dîne à l'hôtel de la *Croix-Blanche*,

en compagnie d'un aimable voyageur que mon excursion paraît fort intéresser; nous causons en prenant le café et en fumant des cigares jusqu'à dix heures, après quoi je continue ma route jusqu'à une heure fort avancée de la nuit; aux environs de la Motte-Beuvron, je m'arrête dans une auberge pour me reposer quelques heures.

Vendredi 13 juillet. — Le brassard que j'ai au bras excite vivement la curiosité des habitants des villages que je traverse. A Vierzon, où j'arrive à sept heures et demie du soir, je suis reçu d'une façon particulièrement amicale par les voyageurs descendus à l'hôtel du *Bœuf*. Je dîne en leur société, et me remets en route à dix heures et demie. Je marche toute la nuit. A neuf heures un quart du matin, je passe à l'octroi de Bourges.

Samedi 14 juillet. — C'est aujourd'hui la fête nationale; mais la ville est en deuil, comme la France tout entière, en deuil d'un président universellement regretté : *Sadi-Carnot*. La fête est partout changée en cérémonie funèbre; on voit des drapeaux en berne et cravatés de crêpe à toutes les fenêtres. On n'entend aucun cri, aucune manifestation bruyante; c'est la tristesse de la mort que l'on sent partout, le chagrin sincère qui, malgré soi, vous impressionne et vous gagne, à travers les villes et en parcourant ces campagnes désolées.

Je m'arrête à l'hôtel de *France* où je déjeune au milieu de nombreux convives qui me font di-

verses questions relatives à mon voyage. Après midi, je visite les curiosités de Bourges, ancienne ville qui évoque à chaque pas des souvenirs historiques. La cathédrale est une des plus belles que j'aie rencontrées. Le musée contient des collections fort intéressantes des siècles passés, et le palais de Jacques Cœur renferme des merveilles d'architecture. Je vais coucher à Verrières-les-Bois, dans une ferme, sur de la paille, après avoir dîné d'un morceau de pain.

Dimanche 15 juillet. — Je poursuis ma route en visitant la région en touriste ; ici, le pays est très accidenté et ne manque pas d'intérêt. A Levet, j'assiste à la louée des serviteurs et des ouvriers. Je vais faire viser mon carnet par l'instituteur, avec qui je cause assez longuement. J'ai appris, par la suite, que je lui avais produit l'effet d'un homme extrêmement original.

Les gendarmes eux-mêmes, que j'avais divertis par ma conversation, poussée volontairement à la fantaisie, furent tellement stupéfaits de voir un aussi singulier voyageur, qu'ils jugèrent à propos de me faire filer par un des leurs, quand je me remis en route.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que j'étais suivi ; il me vint alors à l'idée de m'amuser de l'aventure. Je commençai par laisser tomber un objet quelconque, qui fut soigneusement recueilli par mon fileur ; puis, tour à tour, je me débarrassai de mon étui de révolver, de mon sac, et d'autres menus bibelots, sachant bien qu'ils

n'étaient pas perdus et qu'au besoin je me les ferais parvenir à Marseille.

Au bout de quelques kilomètres, je m'arrêtai pour attendre Pandore, que j'avais de beaucoup devancé... après avoir dissipé les doutes qu'il aurait pu avoir sur mon identité, je le remerciai d'avoir bien voulu me soulager un peu en portant mes bagages.

Un peu plus loin, je fis l'inventaire de mes ressources : dix francs environ. « C'est trop, me dis-je, pour un marcheur. Le Juif-Errant ne possède que cinq sous... » Aussi, à chaque borne kilométrique que je rencontrai, je déposai une pièce de monnaie, jusqu'à ce qu'il ne me restât plus que 25 centimes, 5 sous, — comme le Juif-Errant, — somme avec laquelle je pensais parvenir jusqu'à Lyon.

Il m'est arrivé souvent, me trouvant à l'étranger, de voyager longtemps sans qu'il me fût possible de dépenser un centime, et, à cause de la publicité qui m'était faite par les journaux, je trouvais l'hospitalité la plus large. J'ai voulu voir si, en France, il était également possible de se passer d'argent. L'expérience m'a appris que cela pouvait se faire, quoique plus difficilement ; mes cinq sous n'étaient pas totalement épuisés quand j'arrivai à Lyon. Cependant, il m'arriva certaine aventure que je conterai, lorsque j'en serai à mon passage à Montbrison.

Lundi 16 juillet. — Après avoir passé la nuit dans une écurie, je quitte Levet à six heures du

matin. A Brière-Allichamps, j'aperçois une colonne qui s'élève au milieu du village, et qui, au dire des habitants, indique le point central de la France. A Noirlac, où un admirable panorama se déroule sous mes yeux, je visite une ancienne abbaye dont la construction remonte aux treizième et quinzième siècles.

A sept heures quarante du soir, j'arrive à Saint-Amand, où je couche au poste de police ou plutôt sur un lit de camp à la gendarmerie de l'arrondissement.

Mardi 17 juillet. — Je quitte ma prison (?...) à dix heures du matin. En marchant, je rencontre de singulières baraques de cantonniers. Les voyageurs s'y abritent quand ils sont surpris par le mauvais temps. Je suis pris d'une soif intolérable, et je bois de l'eau dont est rempli un tonneau que je trouve sur ma route. Malheureusement, cette eau contient du sulfate de cuivre et je suis bientôt en proie à des douleurs terribles, qui, heureusement, ne durent qu'un instant. Je passe à Urçay à six heures trente du soir; à la mairie, où je me rends pour faire signer mon carnet, je rencontre l'adjoint, M. L. Chagnon, un conseiller municipal, M. Plaveret, et l'instituteur, qui est secrétaire de mairie, trois braves gens formant un trio d'amis et qui ont tenu à « choquer le verre avec moi ».

Je vais coucher *gratis pro Deo* à l'hôtel de la *Poste.*

Mercredi 18 juillet. — Je me remets en route à

huit heures du matin. Avant Vallon je traverse le Cher sur un pont suspendu. Depuis que je suis dans le département de l'Allier, je remarque que la contrée est légèrement accidentée; les cultures sont médiocres, le sol pierreux et peu favorable à la végétation. J'en suis d'autant plus surpris que je viens de traverser des régions très fertiles.

Je fais cadeau de mon linge sale à de pauvres paysans; c'est un moyen de faire la charité sans me ruiner, et aussi d'alléger mon bagage.

J'ai une façon toute spéciale de me procurer les cartes géographiques qui me sont nécessaires pour traverser chaque département: sur les almanachs des postes se trouve fort souvent la carte de la région que je parcours; j'enlève donc, suivant mes besoins, celles des almanachs qui sont accrochés aux murs des maisons où l'on me signe mon carnet de route. Lorsque les renseignements de ces cartes sont insuffisants, j'entre dans les mairies ou dans les écoles, où j'en consulte de plus complètes: les cartes du département à grandes échelles.

A Vaux, je suis reçu en ami par M. Soudry, qui m'offre à déjeuner. Depuis Vallon, je longe le canal par le chemin de halage, très commode à la marche, et la voie la plus directe pour aller à Montluçon. Ici, j'aperçois une grande quantité d'usines métallurgiques; c'est la région des mines: la contrée est presque exclusivement industrielle.

Montluçon possède un superbe hôtel de ville.

15.

C'est un port important pour le commerce du fer et de l'acier. Afin d'obliger un ami, M. *His* Corneille, marchand de Saint-Germain, pour lequel je fais la publicité. « Pommade Bigot, plus de cors !... plus d'ampoules (*sic*)... » je me mets, pendant une heure, distributeur de prospectus de cette précieuse et excellente pommade.

Je rends visite à plusieurs journaux, aux frères Maristes de qui je reçois un souvenir de voyage, et je me rends à l'hôpital où je dîne d'une excellente soupe.

Je repars, à six heures et demie du soir, du café *Lureau*, accompagné d'un voyageur de commerce, et j'arrive à Commentry où je couche à l'hôtel *Auclair*, après avoir soupé avec les gendarmes, à la caserne.

Jeudi 19 juillet. — Comme hier, je distribue des prospectus pour mon ami M. His, pharmacien, puis je visite quelques usines avant de repartir. La région est belle et accidentée. Sur ma route, je rencontre un attelage de magnifiques bœufs blancs ; des bandes d'oies, de chèvres, conduites par des femmes du pays.

Au château *Dubousset*, on m'offre un rafraîchissement, et à l'hospice *Jouhet-Duranthon* une sœur me donne du pain et du fromage.

Vendredi 20 juillet. — Je fais viser mon carnet au château de *Lalizolle*, propriété seigneuriale du quinzième siècle ; la contrée est superbe, montagneuse, on y jouit de vues magnifiques et très étendues.

Je suis fort bien reçu au château du baron de Boudret, situé à trois cents mètres d'altitude, au sommet d'une colline. Un très beau parc entoure ce domaine princier.

Plus loin, c'est le plateau de Lalizolle, couvert de superbes récoltes de blés, d'avoines, de luzernes, mais assez tardives à cause de l'élévation du plateau (400 à 500 mètres environ).

La route descend ensuite jusqu'à Ebreuil à travers un paysage pittoresque. On commence à apercevoir quelques vignobles, qui produisent le vin renommé, bon ordinaire, que l'on nomme vin d'Auvergne.

Au Mercurol, je fais signer mon carnet par l'instituteur, que je trouve en train de faire, à ses élèves, un cours de géographie sur le centre de l'Afrique; quelle coïncidence!

Je visite en passant le parc du château de *Grillon* où je suis reçu avec amabilité ; on me donne à déjeuner, et, avant d'entrer à Ebreuil, qui est la limite de séparation des départements du Puy-de-Dôme et de l'Allier, je fais la lessive de mes mouchoirs, chemises et serviettes.

A droite de la route, j'aperçois au sommet d'une colline le château de *Châtelard*, jolie construction du seizième siècle.

Je suis à Ebreuil à dix heures. Après avoir visité une tuilerie, je fais viser mon carnet par l'institutrice qui, fort aimablement, me fait prendre un réconfortant. L'église de ce pays est très ancienne ; elle a été restaurée, mais on a conservé

précieusement les peintures murales qui datent du quinzième siècle. La halle au blé de ce pays est une ancienne église, également du quinzième siècle, qu'on a aménagée en marché.

Je déjeune à l'hôpital de la Charité, d'une bonne soupe et de légumes.

La receveuse des postes d'Ebreuil refuse de me vendre un timbre : madame est en train de déjeuner et ne veut pas se déranger. Je suis obligé de courir jusqu'au bureau de tabac. On ne rencontre pas toujours des gens aimables !

Plus aimable est madame *Moulin*, une commerçante, qui m'offre un ruban tricolore.

A une heure, je quitte Ebreuil après avoir traversé la Sioule, assez large cours d'eau très rapide et très poissonneux.

Au château de *Chamboisat*, où je sonne, on me dit que le maître est absent, et la bonne me donne un sou!... que j'accepte; je suis à la tête de six sous maintenant.

D'Ebreuil à Gannat, le temps s'est remis au beau ; la chaleur est accablante et il n'y a pas d'ombrages sur la route. C'est d'ailleurs un superbe temps pour la moisson, qui bat son plein en ce moment.

Accablé par la chaleur, j'entre dans une ferme isolée sur la route. Il n'y a personne et cependant toutes les portes sont ouvertes. Quelle confiance !

Je me couche sur de la paille, dans la grange, et je m'endors. Quelque temps après, la fermière rentre et me réveille ; elle paraît fort étonnée de

trouver un étranger installé ainsi chez elle, en bras de chemise. Je m'excuse, lui disant que je suis un peu souffrant. Spontanément elle m'offre tout ce qui peut m'être nécessaire. Je lui dis que je souffre de l'estomac, suites de l'eau sulfatée que j'ai bue, et que je prendrais bien un peu de lait chaud. Malgré que ce ne soit pas l'heure de la traite, elle me rapporte un instant après une grande jatte pleine de lait ; qu'il y a de braves gens en France, cela vous repose de la crapule !

A Saint-Pourcin, la Sioule rejoint l'Allier. Je quitte la grande route et je gravis une montagne assez élevée qui est un point stratégique de premier ordre. Au nord, la région s'étend à perte de vue sur une longueur de plus de dix lieues. C'est ici qu'a lieu la ligne de partage des eaux des deux bassins, à une altitude de 700 mètres. A quatre heures, j'aperçois le Puy-de-Dôme et je m'approche de Gannat qui est au fond d'une vallée très étendue, au milieu d'un site des plus pittoresques.

Je m'arrête pour causer un instant avec un vigneron que je rencontre. Il m'explique bien des choses intéressantes à propos de la vigne, qu'ici on ne cultive pas de la même manière que chez nous, en Seine-et-Oise. A quatre heures cinquante-huit, je fais viser mon carnet au bureau de poste de Gannat.

Gannat est une petite ville monotone de 5,000 habitants qui renferme peu de monuments ; à signaler cependant l'église, très ancienne, édifiée à

une altitude de 347 mètres. L'intérieur en est fort sombre, la lumière étant affaiblie par de très beaux vitraux. Je fais une visite aux rédacteurs de journaux, où je suis bien accueilli, puis au châtelain *de Lyonne*, où l'on me prie d'accepter un subside de route que je refuse ; n'ayant nul besoin d'argent pour ma façon de voyager.

De Gannat à Cognat-Lyonne, la route est bonne, bordée de hauts peupliers; le temps est favorable à la marche ; j'en profite pour continuer mon chemin, par un beau clair de lune, à travers des plaines bien cultivées et des bois. Je suis accompagné de quelques vélocipédistes qui ont tenu à me suivre de Gannat à Vichy. Dans une descente assez rapide, un des leurs a sa machine détériorée par un choc, et il est obligé de s'en retourner chez lui. Décidément, il n'y a encore que les jambes!... Après avoir traversé l'Allier sur un fort beau pont en pierre, j'arrive à Vichy à dix heures et demie du soir.

Je souhaite à tous les voyageurs peu fortunés de rencontrer partout l'accueil qui m'a été fait ici. A peine arrivé et m'être fait connaître, je fus invité gracieusement à dîner par M. Bibant, directeur du café de la Restauration, café qui n'a pas son pareil à Paris.

Les terrasses et les jardins qui l'entourent et en dépendent sont splendides, et l'aspect général de cet établissement est féerique. On y entend de très belle musique exécutée ce soir-là par des tziganes de Buda-Pesth, sous la direction

de leur chef Toth-Ferko. Comme la saison bat son plein, la salle, les terrasses et les jardins sont bondés de monde.

A une heure du matin, je vais coucher à l'hôtel du *Beaujolais*.

Samedi 21 juillet. — Je consacre ma matinée à visiter la ville qui a 20,000 habitants. L'église, de construction récente, est coquettement décorée à l'intérieur. Seize prêtres à la fois y disent la messe dans seize chapelles différentes. Je n'ai jamais vu cela, c'est un fait unique; probablement il y a d'abondantes cures en *vacances !* Je suis bien accueilli aux journaux où je vais faire viser mon carnet.

Les bains sont parfaitement agencés; les sources de l'État appartiennent à la Compagnie fermière. Le Casino est le lieu de réunion de tous les touristes, et vraiment les divertissements n'y manquent pas : musique, journaux, théâtre, danse, jeux, etc ; chacun va où son goût le mène, certain de trouver à le satisfaire. Une des grandes distractions des étrangers en villégiature à Vichy est d'en visiter les environs, les bords de l'Allier, notamment, et les bois, qui sont superbes.

Je me rends à la pastillerie qu'on m'offre fort gracieusement de visiter, et où l'on me donne toutes sortes de renseignements sur la fabrication des « pastilles de Vichy », universellement connues. On ne saurait croire le temps et la manipulation nécessaires pour arriver à les fabriquer :



il faut d'abord extraire le sel de l'eau qui, pendant quinze jours, est soumise à une température constante de 45 degrés, et, dès qu'elle est vaporisée entièrement, on pulvérise le sel obtenu, avec lequel on fait une pâte que l'on moule en pastilles, que l'on fait cuire au four. On me donne une énorme boîte de ces excellentes pastilles et une autre de sucre d'orge.

Je rentre déjeuner au café de la Restauration, M. Bibant m'ayant invité de nouveau. Succulent déjeuner après lequel, au moment du départ, les tziganes exécutent quelques-uns des meilleurs morceaux de leur répertoire, en honneur et pour la bonne continuation du voyage du marcheur Grandin.

Il est deux heures quand, avec quelques regrets bien légitimes, je prends congé de mes aimables hôtes, et je transcris ici, en souvenir du bon accueil qu'ils m'ont fait, les quelques lignes que je relève sur mon carnet de route, par lesquelles ils ont bien voulu préciser l'heure de mon départ :

« Départ de Grandin, l'intrépide marcheur, du café de la *Restauration*, à deux heures précises, se dirigeant sur Thiers.

» J. Bibant.

» Café de la *Restauration*.

» Que nos vœux accompagnent l'intrépide mar-

cheur Grandin, à qui nous souhaitons l'heureux retour.

» Les caissiers de la *Restauration*,

» LEVEILLÉ. — M. GAMARD.

» Vichy, le 21 juillet 94. — 2 heures. »

*
* *

La route que je prends traverse de beaux vignobles ; les vignerons sont occupés au sulfatage des vignes. De grands platanes et de grands sycomores garantissent, jusqu'à Alrest, de la chaleur qui est extrême ; à droite, la vallée de l'Allier se déroule, très pittoresque.

J'aperçois des glaneuses au repos dans un champ ; l'une d'elles file une quenouille de lin. C'est curieux de voir avec quelle régularité, en se servant de l'instrument primitif de la reine Blanche, cette femme obtient un fil parfaitement tordu et d'égale grosseur.

La route suit maintenant le fond de la vallée où l'Allier et le chemin de fer courent parallèlement. Elle est droite et presque sans aucune côte pendant plusieurs lieues. Des collines qui s'élèvent à ma gauche donnent de l'agrément au paysage. Les récoltes sont magnifiques. Quels beaux blés ! Quelles belles avoines !...

Je dîne à la Maison-Blanche. L'aubergiste, qui ne sait pas signer, fait une croix sur mon livret.

Je couche à Puy-Guillaume, pour repartir le

lendemain dimanche à quatre heures un quart du matin.

Dimanche 22 juillet. — J'arrive à Thiers à sept heures sonnant, par une belle route à droite et à gauche de laquelle le coup d'œil est splendide. Décidément, ce pays est un des plus agréables de ceux que j'ai parcourus.

C'est dimanche, les villageoises vont à la messe, elles ont mis leurs beaux habits de fête. Ici, les femmes portent des bonnets tuyautés qui leur seyent à merveille. Comme dans le Cher et l'Allier, elles sont généralement belles ; mais les vieilles sont affreuses sous leurs grands chapeaux de paille.

Avant d'arriver à Thiers, la route passe sous un tunnel d'une longueur de cent mètres environ, au-dessus duquel se trouve la voie du chemin de fer.

Après avoir présenté mon livret à la gendarmerie, je visite le lycée, la sous-préfecture ; la ville est très animée, car c'est jour de marché. J'ai l'occasion de serrer la main à deux rédacteurs d'un journal de la localité, et je me rends dans une auberge pour déjeuner ; après quoi je pénètre dans les ateliers de la fabrique de coutellerie de la *Croix de Fer*, puis dans ceux de l'usine Grange, ainsi que l'atteste le visa ci-dessous :

« M. Grandin est venu visiter l'usine Grange, à Thiers, le 22 juillet 1894.

» *Le directeur :* ALBIN. »

Voici également un autre visa que je tiens à noter ici

« Dimanche, 3 heures et demie, 22 juillet.

» Après avoir eu le plaisir de voir l'intrépide explorateur Grandin, nous l'avons retenu à déjeuner et l'avons ainsi forcé à faire faux départ. Nous tenons à lui donner, à son passage, tous les encouragements que mérite sa noble entreprise, et lui souhaitons bon voyage et prompt retour.

» Thiers, le 22 juillet 94.

» V. ALBA. — G. DOURIER. — M. COUTURIER. — NOUOT. — Capitaine HENRY, ex-chasseur de lions (1) au Sénégal, ayant fait partie de la mission de Brazza. »

Je me sépare de mes nouveaux amis à quatre heures dix; je m'arrête un instant à l'ombre pour faire la sieste.

A Lezo, comme je ne possède plus pour toute fortune que 60 centimes, dont 50 en une pièce du pape, on me refuse à manger, et ce n'est qu'après bien des pourparlers que je parviens à me faire servir une soupe, après quoi je continue ma marche. Je suis surpris par un violent orage qui m'oblige à chercher un abri. Vers une heure du matin, aux environs de Clermont-Ferrand, je

(1) Actuellement dompteur.

m'installe dans une meule de paille où je me repose aussi confortablement que dans un lit.

Lundi 23 juillet. — Clermont-Ferrand est une assez grande ville, qui possède une belle cathédrale, un théâtre, plusieurs statues en bronze, un hôpital, des casernes. Un tramway électrique la traverse. Les environs sont particulièrement pittoresques. Royat et la Bourboule en font partie.

Je visite la curieuse fontaine pétrifiante de la grotte de l'Allyre, universellement connue.

Le soir, je vais dîner et coucher à l'Hôtel-Dieu.

Mardi 24 juillet. — A Lempdes, je fais la connaissance d'un ex-brigadier trompette aux hussards, de la classe 1877, qui a fait la campagne d'Afrique. Il veut m'accompagner jusqu'à Tombouctou. Je ne demande pas mieux, s'il peut me suivre. Résolument, il se met en route avec moi.

Dans un champ que nous traversons, des vignerons nous offrent du vin.

Nous passons sur le pont suspendu de Cournon, qui traverse l'Allier. Près de Billon, nous remarquons plusieurs anciens châteaux-forts situés au sommet de collines élevées. Ici, les récoltes sont belles. Nous rencontrons sur notre route une raffinerie qui a été détruite par une trombe d'eau, pendant un orage qui a eu lieu le 19 mai dernier.

A Saint-Diez, nous suivons une voie romaine construite sous Jules César et qui reliait Lyon à

Clermont-Ferrand. Nous marchons toute la nuit; le lendemain matin, nous gravissons une montagne de plus de 1,000 mètres d'altitude; la montée est pénible. Les paysans de ce pays sont peu hospitaliers; ils sont même un peu sauvages; il est vrai que nous ne sommes pas sur la grande route. Après trois heures de marche par une chaleur torride, nous arrivons enfin au sommet où nous sommes dédommagés de nos peines par un panorama merveilleux qui se déroule tout autour de nous. On aperçoit Thiers, Vichy, Gannat, Clermont-Ferrand et le Puy-de-Dôme.

La descente est moins fatigante et nous arrivons juste à temps pour déjeuner avec des saltimbanques qui ont installé leur cuisine sous un pont.

Nous couchons dans une ferme près de Saint-Amand, dans la grange, sur du foin, après avoir mangé une soupe au lard qui nous a été offerte de bon cœur.

Jeudi 26 juillet. — Saint-Amand est située au fond d'une vallée. En y entrant par la route que nous suivons, on traverse la Dore sur un pont de pierre. La cathédrale, dont le clocher est très élevé, est belle; elle est de style ogival à arêtes vives. La mairie est d'une construction bizarre; le marché au blé est circulaire et surmonté de galeries à arcades. Saint-Amand possède un théâtre, un Palais de Justice, de belles places. Je fais une visite aux notables du pays, et, après

avoir pris un bain dans la Dore, je me mets à la recherche d'une paire de chaussures, les miennes refusant tout service ; j'ai le bonheur de trouver un généreux sauveur. A l'hospice où je déjeune, c'est la fête de la supérieure, et, à cette occasion, le déjeuner est un banquet dont je profite.

Je poursuis ma route par Ambert où je passe à dix heures. A la mairie, on me remet un subside ; le commissaire de police me reçoit amicalement et m'offre des rafraîchissements et des cigares. Je fais une courte visite au cercle littéraire et repars pour Montbrison, où j'arrive à huit heures et demie du matin, le vendredi 27 juillet, après avoir marché toute la nuit. Je fais un tour en ville où je ne vois rien de bien remarquable ; la physionomie des rues est monotone; les maisons sont uniformément recouvertes en tuiles; l'hôtel de ville est un assez beau monument construit sur une grande place. J'y entre pour faire viser mon carnet, mais on nous arrête comme vagabonds, mon compagnon et moi. On nous conduit à la prison, où le procureur de la République nous fait subir un interrogatoire et nous maintient en état d'arrestation. Nous dînons donc en compagnie de trois prévenus de vol, deux d'anarchie, trois d'attentats à la pudeur. Notre dîner se compose de soupe, de pain et d'eau à discrétion.

Nous passons tout de même une bonne nuit, mais notre captivité dure vingt-quatre heures. Le lendemain, on me remet seul en liberté,

après m'avoir présenté les excuses du Parquet.

Samedi 28 juillet. — En route pour Lyon ! soit 80 kilomètres à franchir en une seule étape. A Montrond, je passe près d'un ancien château-fort détruit en partie par des incendies ou par les guerres. Il est bâti sur une élévation qui domine la Loire. J'aperçois au loin le château de Chambost. La route et le chemin de fer suivent le fond de la vallée. Voici des carrières de pierres bleues, de granit de Bellegarde et de kaolin blanc.

Bellegarde est dans un pays accidenté, couvert de montagnes, creusé de ravins profonds. Le sol est ingrat, et comme végétation on n'y rencontre que de maigres pâturages et des sapins.

A Viricelle, je remarque un curieux clocher d'église et une statue de la Vierge placée sur un point très élevé du pays, qu'elle domine.

A Grézieu-le-Marché, l'église est surmontée d'une statue. Le curé me reçoit fort aimablement.

Je traverse, sans m'y arrêter, de nombreux villages, et c'est à trois heures du matin, le dimanche 29 juillet, que j'entre à Lyon.

Je suis reçu par de braves gens qui m'offrent l'hospitalité et me promènent en voiture pendant une partie de la journée.

La description de Lyon prendrait trop de place pour que je l'entreprenne ici ; et puis, n'ayant fait qu'y passer, je ne pourrais en donner qu'une idée incomplète. J'y ai remarqué les quais de la Saône et du Rhône, les ponts, Saint-Rambert, la place des Terreaux, la fontaine en bronze signée Bar-

tholdi, le fort Saint-Jean, Notre-Dame de Fourvière, les chapelles et les églises, le palais des Arts, l'hôtel de ville, la Bourse, les Facultés, les voies principales qui sont immenses, le grand théâtre, la Banque, le Palais du Commerce, la place Bellecour où s'élève la statue équestre de Louis XIV, l'hôtel des Postes, la place Ampère et sa statue, le beau monument à la gloire de la République, les gares, les hôpitaux, les halles et le marché, les grands magasins, la cathédrale, la statue de Jacquard, le théâtre des Célestins, l'Exposition, etc., etc., toutes choses qui mériteraient un ouvrage spécial et que d'autres ont décrites mieux que je ne pourrais le faire.

Je me suis rendu aux bureaux des cinq principaux journaux de la cité : *Lyon Républicain*, l'*Express de Lyon*, le *Nouvelliste*, le *Progrès*, le *Salut public*. Partout il m'a été fait bon accueil, partout on a tenu à signaler ma visite sur mon carnet de voyage.

Je me suis remis en route le mercredi 1er août, à dix heures du matin. En passant à La Verpillière, le juge de paix m'arrête pour m'offrir un rafraîchissement. Je dîne à Bourgoin, dans le département de l'Isère.

Plus loin, voulant me reposer, je trouve toutes les auberges fermées et suis obligé de coucher dans un bois.

Jeudi 2 août. — Je n'ai rien de particulier à noter sur la première partie de cette journée; après avoir passé à Saint-Laurent-du-Pont et à

Fourvoirie, pays accidenté et industriel, où l'on fabrique du ciment, des limes, où fonctionnent de nombreuses scieries, j'arrive le soir, à cinq heures, au couvent de la Grande-Chartreuse, par des chemins entourés de roches escarpées.

Je réclame l'hospitalité pour la nuit. Après m'avoir demandé si c'était la première fois que je venais au monastère, et sur ma réponse affirmative, on m'avertit qu'une cérémonie de réception m'allait être faite.

Le Père portier me conduisit dans une petite pièce où il me laissa seul; j'étais assez impressionné et le fus encore bien plus quand je vis entrer deux vieillards, deux moines tout habillés de blanc, qui s'approchèrent de moi, se couchèrent à plat ventre, par terre, à mes pieds. Ils restèrent dans cette position pendant quelques secondes, me laissant tout interdit, puis se relevèrent, ouvrirent un livre sur lequel ils me récitèrent quelques passages de la vie de Jésus, et disparurent.

Ici tout est uniforme : les croix qui indiquent les sépultures des frères trépassés, les dortoirs, les cellules. Chaque chose est en ordre, à sa place; tout respire l'égalité la plus parfaite.

Je dois souper avec les pensionnaires de première classe; on me fait asseoir à une grande table où sont déjà installés plusieurs ecclésiastiques. Le repas est simple, mais excellent; après le dessert, on m'offre même un petit verre de chartreuse.

J'ai manifesté le désir d'assister aux matines

et on doit m'éveiller pour l'heure. Après avoir fait un tour de jardin, je regagne la chambre que l'on m'a désignée. Dans l'escalier, je me trouve nez à nez avec un jeune ecclésiastique qui est en train de fumer une pipe de dimension démesurée. Ma présence paraît le gêner, mais il se rassure quand il s'aperçoit que moi-même je me dispose à faire comme lui.

A minuit, on vient m'éveiller pour les matines. J'aurais préféré continuer à dormir; enfin, je m'y rends, par convenance; j'assiste à une partie de la cérémonie où tout le monde est présent, mais petit à petit, je finis par me rapprocher de la porte, pour « filer à l'anglaise » et regagner mon lit.

Le lendemain matin, je visite le monastère, le cimetière, la chapelle des morts, la chapelle Saint-Louis, la salle du grand chapitre, où se réunissent dans les circonstances solennelles les prieurs de toutes les Chartreuses du monde entier, les différents ateliers, l'oratoire, le jardin commun, la grande bibliothèque, qui renfermait autrefois vingt-six mille volumes et manuscrits, et qui fut saccagée en 1793.

Après avoir déjeuné sommairement, je quitte ce toit hospitalier à dix heures du matin. Avant de partir, on m'a fait cadeau d'une superbe canne de voyage marquée ; *Souvenir de la Grande-Chartreuse*, et je regagne la route qui me ramène aux environs de Grenoble, où j'arrive à sept heures du soir.

Samedi 4 août. — La route que j'ai suivie pour

arriver à Grenoble est très accidentée et gardée par un fort important.

Ce matin, je parcours Grenoble : c'est d'abord l'église Saint-André, qui renferme le tombeau de Bayard, puis le palais de justice qui est une merveille ; la cathédrale, du quinzième siècle, est fort simple ; comme Saint-André, elle renferme également quelques tombeaux ; la statue de Vaucanson, sur la place du même nom ; l'hôtel des postes, l'hospice, les casernes, le théâtre.

Je me rends au Club alpin pour faire signer mon carnet et vais déjeuner à l'hôtel des *Trois Dauphins*. C'est dans cet établissement que Napoléon Ier séjourna quelque temps à son retour de l'île d'Elbe (7, 8 et 9 mars 1815).

Après déjeuner, je m'éloigne par une route qui me procure, à chaque instant, de nouvelles surprises.

Les environs de Grenoble sont vraiment superbes.

C'est en suivant le cours Saint-André, large avenue de huit kilomètres de long, plantée de plusieurs rangées d'arbres centenaires, que je me dirige sur Vizille.

Au confluent de la Romanche et du Drac, je m'arrête un instant pour contempler les montagnes que j'ai devant moi, et qui sont élevées à plusieurs milliers de mètres d'altitude.

Vers quatre heures, j'arrive à Vizille, après avoir traversé la Romanche sur le pont du Champ. Le pays me paraît industrieux, car je passe de-

vant plusieurs usines, moulins et plâtrières

La mairie, où je me rends d'abord, est pleine de monde : c'est la distribution des prix ; puis, je monte au château, qui appartient à M. Casimir-Perier, président de la République. C'est un vieux manoir féodal, avec murs d'enceinte, tourelles, bastions, etc. ; le Gay, joli cours d'eau très poissonneux, traverse la propriété.

Ce château fut bâti sous Henri IV, et terminé en 1612, par le duc de Lesdiguières, le dernier des connétables de France. Dans la cour d'honneur, on remarque encore plusieurs statues qui furent mutilées pendant la Révolution : les quatre fils Aymon ; Hercule terrassant le lion ; Hercule terrassant le taureau. En 1616, la duchesse de Créquy, fille du connétable, fit construire le magnifique escalier d'honneur, par lequel on arrive dans les appartements, qui ont été restaurés et embellis.

Les sous-sols sont restés dans l'état primitif.

Je visite l'emplacement qu'occupait l'ancien jeu de paume, où eut lieu, en 1789, l'Assemblée des États généraux de la région. Cette salle a été détruite par un incendie, en 1865 ; il en reste encore quelques vestiges.

Le duc de Lesdiguières, qui était généralissime des armées de Henri IV, avait fait construire ici de vastes casernes où logeaient 2,000 hommes de troupes. La salle à manger des valets servait autrefois de cuisine aux soldats du duc.

Ces bâtiments furent également détruits par

l'incendie et, sur leur emplacement, on a élevé une magnifique terrasse d'où la vue est splendide.

C'est dans la cour d'honneur qu'eut lieu, en 1888, l'inauguration du monument élevé au centenaire de la réunion des États généraux, qui s'élève tout près du château. On y avait dressé des tables pour le banquet national qui fut présidé par M. Carnot.

Au-dessus de la porte d'entrée, mon cicerone, vieux garde particulier, excellent homme, au service de la famille Perier depuis 1853, me fait remarquer de curieuses sculptures : la truite et la tête de l'homme, allégorie à une truite volée par un maraudeur, qui eut, pour ce fait, la tête tranchée. Le portail d'entrée fut construit par le duc de Créquy, dont les armoiries, qui sont un chef-d'œuvre de sculpture, malheureusement mutilé pendant la Révolution, ornent la porte principale.

La statue équestre du dernier des connétables a pu être conservée intacte, parce qu'on l'avait enterrée.

Je quitte le château, et, en passant, je visite la fabrique de papier de vieux chiffons et de bois qui appartient à MM. Penon frères.

De Vizille à Séchielle, la route suit le courant de la Romanche, dont la vallée est entourée de très hautes montagnes boisées. Cette vallée est resserrée comme dans une gorge, encaissée au fond de pics élevés, de rochers escarpés. Les eaux,

dont le cours est très rapide, sont d'un bleu verdâtre. Je prends un bain froid dans un endroit calme et profond, mais je n'y reste que peu de temps, l'eau étant glacée.

En passant à Vericelle, je suis retenu à dîner au Petit-Versailles, chez M. Boissac, dont la fille, une jolie personne fort aimable, me sert de gracieux échanson. Un garde du bois voisin vient m'offrir un joli petit épagneul noir que j'accepte avec grand plaisir, quoique je trouve le gentil animal un peu jeune pour pouvoir me suivre dans mon long voyage; mais le forestier me rassure en me disant qu'il est d'une race de chien de montagne, très réfractaire à la fatigue, et de plus, très bon gardien.

A dix heures du soir, après avoir pris congé de tous ces braves gens, je m'éloigne avec mon chien, accompagné pendant quelque temps par plusieurs habitants du village.

Le chemin que je poursuis, au clair de la lune, est toujours très accidenté. Je tiens mon chien en laisse afin de l'habituer à me suivre.

A Livet, grand village que je traverse et où tout le monde dort, il me prend l'envie d'en faire autant. J'avise un hangar où je me repose sur quelques bottes de paille jusqu'à trois heures du matin.

Dimanche 5 août. — Quel beau coup d'œil que le lever du jour dans ce pays de montagnes! A quatre heures, je passe au lieu dit « les Sables » où j'admire une superbe cascade; tous les som-

mets des montagnes sont couverts de neiges éternelles et de glaciers. J'arrive à Bourg-d'Oisans à cinq heures un quart.

Les principales routes alpestres aboutissent ici et donnent à ce village une importance considérable. Sa population, qui est actuellement de 3,000 habitants, augmente de jour en jour.

Il est placé sur la limite du bas et du haut Dauphiné. Jadis, se trouvait ici un grand lac, le Saint-Laurent, comblé par un cataclysme qui fit s'écrouler la montagne de Voudème dans la vallée de la Romanche. A la longue, les eaux trouvèrent une issue, et donnèrent naissance à un torrent qui emporta tout ce qui se trouvait sur son passage.

Aujourd'hui, un tramway à vapeur transporte les voyageurs venant de Vizille.

Les environs de Bourg-d'Oisans offrent aux touristes des sites et des excursions magnifiques. J'engage fort les personnes qui sont embarrassées dans le choix de leurs villégiatures à venir, durant la belle saison, visiter les montagnes du Dauphiné.

A huit heures, je poursuis mon chemin, non sans me retourner plusieurs fois pour admirer encore ce beau paysage.

Après avoir traversé la Romanche, je gravis une côte abrupte et, à neuf heures et demie, j'atteins le Chatelard après avoir passé près d'une vieille chapelle. La route est creusée dans la montagne, au bord d'un précipice profond de plus

de 100 mètres, et monte au sommet en faisant une série interminable de circuits. A mi-côte, j'aperçois un petit cours d'eau très rapide qui coule au fond du gouffre.

Je passe ensuite sous un tunnel de 100 mètres de longueur, puis sous un second ; j'approche de la Grave et j'aperçois le massif central de la Meige.

La Grave est un coquet village élevé au sommet d'un col, et dont le spirituel conteur « Alpinus » a dit : « Aucun bourg au monde n'a comme la Grave un tel rassemblement de pics sur sa tête. Le voyageur s'en donne un torticolis et nulle part au monde, pareillement, les pics ne se montrent cravatés de glaciers plus plantureux. Il en résulte que la Grave est une loge d'avant-scène sans pareille dans l'univers. »

Ces quelques lignes en disent suffisamment pour donner au lecteur une petite idée de ce qu'est ce village.

J'y remarque une belle église dont le clocher est tout en pierre ; les récoltes, en partie de céréales, sont assez belles ; ce n'est qu'à une altitude un peu plus élevée que cesse toute végétation.

J'arrive à l'hôtel de la Meige, placé juste en face des glaciers du même nom, au sommet du col de la Grave, à une altitude de 1,526 mètres. Je m'y arrête pour déjeuner ; le propriétaire, M. Juge, ne veut pas que je solde ma dépense.

Devant moi, les glaciers se profilent dans l'azur du ciel ; le spectacle est grandiose.

Une superbe cascade, qui sort du glacier, descend sur le flanc de la montagne pour regagner un torrent. Partout les environs sont des buts d'excursion pour le touriste : le lac du Puy-Vacher, la cascade le Signal de la Grave (2,450 mètres), le lac de Pontet ; et comme ascensions, le pic de la Grave (3,673 mètres), le pic central de la Meige (3,970 mètres), puis la Grande-Meige (4,000 mètres). M. Boileau de Castelnau est le premier ascensionniste qui en ait atteint le sommet, en 1877 ; depuis, presque chaque année, quelques touristes parviennent à suivre son exemple, et à accomplir cette périlleuse ascension, qui dure douze heures, et pour laquelle on trouve d'excellents guides à l'hôtel de la Meige.

Je continue mon chemin dans la direction du col de Lautaret, point culminant (2,075 mètres) de la grande route de Grenoble à Briançon, au sommet duquel je ne tarde pas à arriver. Je prends quelques instants de repos à l'hôtel du *Lautaret*, où je fais la connaissance de M. Papin, un descendant du célèbre Papin qui, le premier, appliqua la puissance de la vapeur à la locomotion ; puis je me remets en marche en passant par le Lauzet, un des villages les plus élevés de la chaîne des Alpes, où je prends un rafraîchissement dans un hôtel qui est un ancien hôpital transformé.

A dix heures du soir je suis à Moutier-les-Bains, et à onze heures un quart à Briançon. Je cherche l'hôtel que l'on m'a indiqué et qui se trouve près

de la gare : tout est endormi, pas de lumières, personne dans les rues. A l'hôtel, il n'y a pas une seule chambre de libre ; je m'adresse ailleurs et je n'ai pas plus de chance, de sorte que je suis obligé de m'installer tant bien que mal dans l'intérieur d'un omnibus.

Lundi 6 août. — Quelle singulière ville que Briançon !... Les rues y sont très étroites, la plus large n'a pas plus de quatre mètres ; elle suit une pente rapide ; un ruisseau coule au milieu, dans une rigole. Les maisons sont très anciennes et très rustiques. Briançon semble ne pas avoir changé depuis le seizième siècle, et les bastions et les montagnes qui l'entourent en paralysent le développement. Les environs sont fort remarquables ; aussi les touristes ne manquent pas ici pendant la belle saison.

En quittant Briançon, je traverse les villages de Cervières où je déjeune très confortablement, de Laus, puis Aiguille, petite ville coquette remplie même de constructions élégantes. J'y remarque un kiosque pour concert. Il paraît que la majeure partie des habitants de cette localité sont des personnes qui, après avoir fait rapidement fortune dans l'Amérique du Sud, sont venus construire ces jolis cottages.

Je gravis le col de Vars (2,500 mètres d'altitude), d'où j'aperçois les plus beaux glaciers que j'aie jamais vus.

Je rencontre souvent des détachements de chasseurs alpins ; je parle parfois avec les officiers,

gens fort simples qui paraissent faire peu d'embarras.

Le col franchi, je découvre le village de Vars, entouré d'une riche culture malgré l'altitude à laquelle il est placé (2,000 mètres) ; les récoltes sont tardives, à cause du climat, mais belles.

Les forêts de pins, au sommet des montagnes, sont agréables à traverser; on y est à l'ombre, et l'odeur de la résine est bonne à respirer.

Au sommet du col a été construit, sous le règne de Napoléon III, un refuge qui porte encore le nom de celui qui l'a fait édifier : « le Refuge Napoléon ». Je m'arrête dans cette maison hospitalière pour me reposer un peu ; j'y fais une légère collation, puis je redescends de la hauteur, par les chemins de traverse, plus rapidement que je ne le voudrais ; j'ai rendez-vous à Saint-Paul avec un lieutenant du génie qui a un cheval et qui doit m'attendre depuis longtemps. La nuit commence à venir ; je m'égare un peu en prenant un sentier qui va dans la direction du fort de Cournon, ce qui n'est pas pour me donner de l'avance. Je me décide à remonter au refuge pour y passer la nuit.

Mardi 7 août. — A cinq heures du matin, je suis à Arvieux, coquet village dont les maisons sont recouvertes de planchettes de bois, et qui possède deux églises presque semblables et bâties en face l'une de l'autre. Pourquoi deux églises pour un si petit village ? A l'horizon se détache un superbe glacier.

J'ai rencontré sur la route militaire, au col d'Issoire, un campement de trois cents hommes environ, fantassins et chasseurs alpins ; ces soldats sont en ce moment occupés à la réfection d'une route stratégique dans la montagne. Quelle rude montée que cette ascension au col d'Issoire ! Il n'y a que les hommes, les ânes et les mulets qui puissent le gravir ; je n'y ai vu, et pour cause, aucun vélocipédiste. Je découvre enfin Château-Queyras ; tout d'abord le fort, qui est très élevé et complètement isolé sur une roche, me semble un ancien château féodal.

Le type des femmes de la vallée du Queyras est moins beau que celui des femmes des environs de Grenoble. Les vieilles sont généralement vêtues de noir, avec de grands bonnets également noirs, en forme de capote de cabriolet ; les hommes paraissent peu vifs. Les auberges du pays sont parfaitement approvisionnées et les prix très modérés.

La Maison du Roi, au fond de la gorge du Queyras, sert de halte aux voyageurs et aux touristes qui sont heureux de trouver là un refuge, après l'ascension des deux montées rapides qui y amènent.

J'ai passé une partie de la journée avec un lieutenant du génie alpin. Cet officier est un homme charmant, très simple, et je suis fort heureux d'avoir fait sa connaissance ; nous avons couché à Saint-Paul.

Mercredi 8 août. — Levé à trois heures, je

prends congé de mon nouvel ami qui doit partir à quatre heures dans une direction opposée à la mienne. Je passe à Barcelonnette à neuf heures et demie du matin. A trois heures et demie je déjeune au col d'Allos et je me repose pendant une heure, puis j'atteins Allos-village à huit heures du soir ; j'y soupe et y passe la nuit.

Jeudi 9 août. — Je me mets en route à six heures du matin ; au lac d'Allos, je fais la rencontre du docteur Barême et de M. Marie, tous deux de Marseille. Ils m'offrent fort gracieusement un déjeuner champêtre sur les bords du lac.

Le lac d'Allos, situé à 2,350 mètres d'altitude, mesure 1,500 mètres de long et 1,200 de large ; sa plus grande profondeur est de 45 mètres et il contient douze millions de mètres cubes d'eau.

Après avoir pris congé de mes charmants hôtes, je descends du col par un chemin fort mal entretenu, où, à chaque pas, je manque de me casser le cou ; puis je m'arrête un instant dans une cabane de berger où un rafraîchissement m'est offert, et je vais dîner à Entrannes, au café de la République.

Vendredi 10 août. — A sept heures du matin, je fais viser mon carnet à la mairie de Guillaume, puis je passe à Leouvé-la-Croix où je déjeune. Je visite cette après-midi la mine de cuivre de Cerisier, exploitation qui est abandonnée depuis une vingtaine d'années. On y a même rencontré quelques filons d'or, mais de peu d'importance, et

17

d'extraction si difficile qu'on a renoncé à continuer les recherches.

A cinq heures du soir je suis à Puget-Théniers, où le sous-préfet, M. Mayer, homme fort aimable, écrit sur mon carnet les lignes suivantes : « Je suis très heureux d'avoir vu à l'œuvre l'infatigable marcheur Grandin. Il est très enthousiasmé de sa tournée dans le Haut-Var et il promet d'en faire l'éloge dans la relation de son voyage. Je l'en remercie d'avance. »

J'ai dîné à la sous-préfecture en compagnie de M. Mayer et de l'instituteur. A onze heures, je vais me coucher à l'hôtel Laugier.

Samedi 11 août. — Je marche toute la journée et j'arrive le soir à Nice.

Dimanche 12 et lundi 13 août. — A cinq heures du matin je prends un bain dans la Méditerranée, puis je vais visiter Nice, ainsi que les journaux de la ville. Je déjeune à l'hôtel des Etrangers, après quoi je continue ma route. Je traverse Cagnes, Antibes, le Golfe ; j'arrive à Cannes où je couche à l'hôtel des Voyageurs, et je continue par Saint-Raphaël, coquette ville en amphithéâtre sur la mer ; Mandelieu, où le buraliste, chez qui j'achète une paire de pantoufles, se prive de son café pour me l'offrir ; l'Estérel, Napoule, joli village sur la montagne, près de la mer, où je remarque l'église dont le clocher carré est tout en pierre, un beffroi, le château qui domine le village. A huit heures du soir je dîne à l'hôtel des Négociants, à Fréjus. Comme je veux rattraper le temps perdu, je ne

m'arrête que très peu, marchant même la nuit.

Mardi 14 et mercredi 15 août. — Traversé Vidauban ; Caunet, où se trouve le château du richissime marquis de Colbert, qui est propriétaire de presque tout le pays ; le Luc, où je déjeune. Trois aimables compagnons m'accompagnent pendant une heure ; je les fais marcher très vite. Nous franchissons 9 kilomètres pendant lesquels nous avons été suivis par un jeune sanglier. Mon chien, que j'ai baptisé *Tombouctou*, est exténué.

Nous prenons une absinthe et nous nous séparons ; je continue ma route seul avec mon chien, et nous allons dîner et coucher à Brignoles. Je comptais pouvoir arriver à Marseille cette nuit, mais les nombreuses réceptions qui m'ont été faites et la fatigue de mon pauvre Tombouctou m'ont retardé.

Je quitte Brignoles à quatre heures du matin, passe par Tourves-les-Gensies, Saint-Zacharie, Roquevaire, Septème, Saint-Louis, et j'arrive à trois heures quarante du soir à Marseille. Je me rends aussitôt à la brasserie de Noailles, rendez-vous des marcheurs, coureurs et vélocipédistes. On m'invite à un bal qui a lieu cette nuit au profit des sinistrés des Catalans, et, sur mon carnet, M. Colomba, président du cyclophile vélocipédique et pédestre, inscrit les lignes qui suivent :

« Le célèbre marcheur Grandin est arrivé à Marseille aujourd'hui 15 août, à quatre heures et demie du soir, à la brasserie de Noailles (contrôle).

» Nous reconnaissons qu'il est frais et dispos. Il se promet de danser toute la nuit à un bal donné ce même jour dans le même établissement au profit des sinistrés des Catalans. »

Marseille, le 15 août 1894.

En effet, malgré les longues étapes que j'ai faites ces jours-ci, je passe la nuit à danser. A quatre heures du matin, on inscrit de nouveau sur mon carnet les quelques mots aimables qui suivent :

« Le 16 août 1894, en compagnie de quelques camarades du Gymnaste-Club de Marseille, nous avons pu apprécier le pétillant esprit de l'intrépide marcheur Grandin, et l'enthousiasme avec lequel il parle des avantages que l'on peut tirer des voyages pédestres.

» CAYOL-CAYOLET,

» *Président du Gymnaste-Club.* »

Je reçois ensuite du président une médaille d'or grand module.

Jeudi 16 Août. — Je ne me suis pas couché cette nuit; ce matin, je me promène dans Marseille et fais une visite aux journaux : le *Petit Marseillais*, le *Petit Provençal.*

Dans l'après-midi je vais en flânant jusqu'au Prado et aux bains Monnier.

Vendredi 17 août. — Je continue à visiter la ville et à voir tout ce qu'elle renferme de remarquable.

Elle a été trop de fois décrite pour que je le fasse encore ici.

Le soir, au café de la Cascade, je fais la connaissance d'un homme charmant : le prince de Margaillon, avec qui je passe la soirée. Il m'offre une chaîne superbe en souvenir de notre rencontre, et pousse la générosité jusqu'à payer la traversée de Marseille à Alger à un jeune et courageux Lyonnais de vingt ans, Victor Buisson, qui se propose de m'accompagner durant le reste de mon voyage.

Je ne crois pas qu'il soit possible d'être mieux reçu que je l'ai été à Marseille. Dans tous les endroits où je suis allé, on a tenu à me faire passer agréablement mon temps.

J'ai rapporté sur mon carnet de route quantité de visas et de souhaits que je publierais avec le plus vif plaisir si la place ne m'était pas un peu mesurée ici; mais je les conserve précieusement comme bon souvenir de mon séjour à Marseille.

Samedi 18 août. — C'est aujourd'hui que je quitte la France ! A midi moins le quart je prends congé de mes nouveaux amis, au café de Noailles, emportant leurs vœux les plus sincères pour la bonne réussite de mon voyage. — Mon nouveau compagnon, Victor Buisson, m'accompagne.

Nous nous embarquons sur le paquebot le *Duc-de-Bragance*, et, à midi et demi précis, nous gagnons le large.

Nous avons à bord des musiciens qui improvisent un concert.

Dans le golfe du Lion, le capitaine fait déployer toutes les voiles et nous filons le maximum de vitesse qui est de dix-huit nœuds à l'heure. La mer est belle, quoique le vent soit assez violent. A deux heures nous perdons de vue les côtes.

Parmi les passagers se trouve un amiral. Le commandant lui offre la direction du bâtiment, qu'il refuse. La fin de ce voyage s'effectue dans de très bonnes conditions, et le dimanche 19 août nous arrivons sans encombre à Alger, où commence la deuxième partie de mon voyage, celle qui doit être la plus périlleuse et la plus fatigante.

*
* *

Accompagné de Buisson, mon nouveau compagnon de route, tenant mon chien Tombouctou en laisse, sac au dos, le fusil en bandoulière, l'auspet (longue canne de montagne) à la main, je descends du « transatlantique » et je touche le sol africain. La fanfare des Beni-Bouff-Toujours entonne la *Marseillaise*, et m'accompagne au pas accéléré jusqu'à la ville. J'ai fait charger, avant de partir, ma lourde malle de voyage sur la tête d'un négro, portefaix très robuste, et, tout en ne le perdant pas de l'œil, je me dirige vers l'hôtel de l'*Oasis* ou je retiens une chambre.

Le rédacteur du *Radical algérien*, M. Lévêque, est venu au-devant de moi à la descente du paquebot où il commence à m'interviewer; — je lui donne rendez-vous pour lui fournir plus am-

ples renseignements, et je monte dans ma chambre, ayant hâte de faire un peu de toilette. Je dois voir tout mon monde à la taverne Grüber après que j'aurai rendu quelques visites officielles; au sortir de l'hôtel je suis entouré par une foule nombreuse, acclamé, félicité, èt j'ai de la peine à me soustraire à la curiosité publique. Je parviens cependant à gagner l'escalier de ma chambre et je jouis, de la fenêtre, d'une superbe vue sur la rade, le port et l'arsenal d'Alger. Une fois rechangé je me rends dans diverses rédactions de journaux, où je suis très bien accueilli par les journalistes africains auxquels je serre les mains de la part de leurs collègues de Paris, puis je me dirige vers la brasserie où m'attendent les nombreux amis auxquels j'ai fait dire de se trouver réunis. On se présente, on choque les verres, on toaste, on parle de la France, de l'Algérie, même un peu politique, mais plutôt de mon futur voyage d'exploration en Afrique.

Un ancien et brave camarade de Paris, M. Carré, que je suis heureux de revoir à Alger, vient me serrer la main et devient immédiatement mon cicerone, mon conseil.

Nous visitons ensemble la ville, la mosquée, plusieurs jardins publics; après quoi nous rentrons pour dîner.

Je fis peu après mon débarquement la rencontre de M. Semont, futur candidat *celte gaulois*, le proclamateur de la République en Algérie, un original, mais un homme très obligeant; c'est lui

qui m'accompagne le même soir dans toutes les rédactions de journaux.

Alger, que j'ai eu le loisir de bien visiter, est une belle et grande ville de 83,000 habitants.

Il n'est guère possible à un Français de voir Alger sans éprouver une forte émotion. La vue de tant de travaux opérés pour transformer une ville barbare en capitale d'une nouvelle France pénètre d'un noble attendrissement et d'une généreuse confiance, que l'habitude même n'use pas, après de longues années d'efforts sur cette terre d'avenir.

Partout ce sont des constructions neuves et belles, et le mélange des architectures mauresque et moderne donne à la capitale de l'Algérie un aspect excessivement pittoresque.

Les monuments n'y manquent pas. Je citerai, parmi tous ceux que j'ai vus, ceux qui m'ont semblé les plus remarquables : le palais du gouverneur, l'évêché, l'intendance, les marchés, la cathédrale, le temple protestant, la synagogue, le théâtre, la statue du maréchal Bugeaud, la fontaine de la place du Gouvernement, la grande mosquée, etc.

Les environs d'Alger sont justement célèbres pour leur beauté; il est difficile de voir un panorama plus varié que celui qui entoure la ville. A Matifou, on visite les vastes ruines d'une cité romaine, non loin des jolis villages de construction récente; puis Mustapha-Pacha, les forteresses, des coteaux, des jardins, et, au delà, la

plaine immense, comme une autre mer, les sables de Sidi-Ferruch, les steppes de Staouéli, qui viennent étendre jusqu'aux portes d'Alger une image aride et fidèle de la lisière du lointain désert.

Je séjourne à Alger du 19 au 23 août, retenu par de nombreux amis nouveaux qui ont retardé mon départ. Partout je suis reçu avec enthousiasme. Suivant mon habitude, je fais une visite aux principaux journaux de la ville. M. Jacques, major du 2e régiment de spahis, me recommande à un de ses amis, le capitaine-commandant le détachement d'Aïn-Sefra, à la limite de l'extrême-sud algérien.

Je relève sur mon carnet de route le visa suivant, parmi les nombreux qui y ont été apposés ici :

« Sentiments affectueux et d'encouragement à l'ami de la France, porteur du drapeau de la fraternité des peuples. Grandin aime et apprend à aimer la patrie.

» Solide poignée de main à notre courageux ami. Protection en route.

» S. Carré. »

Je quitte Alger le jeudi 23 août, à sept heures du soir, accompagné de Buisson, mon nouveau compagnon, et de Tombouctou, mon fidèle petit chien.

A minuit, nous passons à Birkadem ; de deux

heures à quatre heures du matin, nous nous reposons sur la terre; à cinq heures nous déjeunons à Babali, puis nous traversons Birtouta, à sept heures et demie; les Quatre-Chemins, à neuf heures et demie, et enfin Bouffarick.

La route qui va d'Alger à Bouffarik est bordée de vignes superbes bien chargées en grappes; à Bouffarik, il y a la statue du sergent Blandan qui se battit avec ses hommes un contre quinze. En partant de Bouffarik, je vois la plaine de la Metidjah : belles cultures, céréales; le terrain est très fertile, et les vastes champs sont très beaux. J'ai assisté (bien forcément) au siroco du 23 août; il y avait près de 40° de chaleur à l'ombre.

C'est par ici que, le 11 avril 1842, vingt conscrits du 26e de ligne et du 4e chasseurs d'Afrique, commandés par le sergent Blandan, soutinrent héroïquement l'attaque de trois cents cavaliers arabes, et se battirent un contre quinze. Honneur aux braves!!! sur la place où le combat eut lieu, se dresse l'obélisque de Beni-Mirem, élevé à la mémoire de Blandan et de ses braves compagnons.

Je visite les gorges de la Chiffa; l'immense plaine de la Medtidjah s'offre alors à mes regards émerveillés. Je traverse ensuite Dalmatie et je suis à Blidah, ville d'environ 23,000 habitants, où une réception très cordiale m'était réservée.

A dix heures, nous partons du café d'Orient, dans la direction de Chiffa; nous couchons à la belle étoile dans des terres labourées.

Samedi 25, dimanche 26. — Nous sommes ré-

veillés à cinq heures du matin ; le siroco a soufflé toute la nuit avec une violence extrême, et nous sommes recouverts de terre; à six heures nous passons à Mouzaïaville, puis à Bouroumy, à El-Affroun, à Oued-Djer; à huit heures du soir nous arrivons à Bou-Medfa, où M. Lallemand, un fort galant homme, nous retient à dîner avec lui. Nous le quittons à dix heures du soir.

Je suis forcé, passé Blidah, de coucher à la belle étoile avec un vent de siroco extraordinaire, et qui me gêne beaucoup, le sable m'aveugle et est très brûlant, il fait une chaleur torride, je constate qu'il y a 45° à l'ombre.

Je reçois l'hospitalité d'une tribu de Marocains, composée d'ouvriers casseurs de cailloux, et qui me font, spécialement pour moi, un plat de couscous.

Nous marchons toute la nuit et toute la journée; le soir, nous nous arrêtons à l'hôtel de l'*Univers*, à Affreville.

Lundi 27 août. — Nous passons au Djendel et à Pruits-Affreville. Là, on nous retient pour nous faire assister à une fête locale franco-arabe. Ici, les deux races sont unies dans une fraternité touchante. Au programme de la fête : des courses, une fantasia, un concours de musique, de danse et de chant.

Nous sommes émerveillés ; de plus nous avons été reçus de façon fort cordiale par M. de Cresolle, administrateur du gouvernement, et par M. de Lourmel.

Voici de ces deux messieurs quelques lignes que je détache de mon carnet :

« Ai eu le plaisir de recevoir M. Grandin et de lui montrer sur le vif et sans aucun apprêt une fête locale d'un modeste village algérien en création.

» Comte DE CRESOLLE,

» *Gouverneur de Djendel.* »

« Le brave et sympathique marcheur Grandin reprend aujourd'hui mardi 28 août 1894, sa course sur Oran. Il a bien voulu prendre un peu de repos chez moi. C'est flatté et honoré de la courte visite que ce brave et courageux Français a bien voulu me faire que je le vois s'éloigner.

» Il emporte toute ma sympathie et mes vœux les plus ardents pour mener à bien la périlleuse expédition qu'il entreprend.

» Espérant qu'il arrivera à bon port à Tombouctou, je l'accompagne de mes vœux et le prie de se souvenir quelquefois de moi.

» Vicomte Ch. DE LOURMEL. »

Le Pruits, 28 août 1894.

Nous montons sur le col de la montagne de O'Ouamby d'où nous voyons la splendide plaine de O. Chéliff. Nous redescendons tout près d'Affreville, au petit village appelé Le Pruits, où

M. et madame de Lourmel nous ont offert une si gracieuse hospitalité. Nous faisons, dans une promenade en voiture jusqu'à Affreville, la rencontre de chasseurs d'Afrique vêtus de couleurs voyantes, bleu, gris, jaune et vert.

Je vois une récolte d'énormes oignons, des palmiers nains, du crin végétal; le commerce de ce pays consiste surtout en vente de jujube. De vastes fermes s'offrent à mes regards avec leurs dépendances en terre cultivée d'une étendue d'environ 1,400 hectares. Le cimetière arabe est très curieux; il renferme un grand nombre de tumulus ; nous passons près du fleuve le Chéliff, l'Asar des Romains, qui a près de 500 kilomètres de longueur; il coule à Djendel de l'est à l'ouest. Près des rives l'on récolte le crin végétal, plus loin se trouve la ferme modèle de M. Jourdau, organisateur et président de la fête de Djendel, qui est une des plus belles de la contrée; l'on récolte aussi du blé dur de Médéah. M. de Lourmel fit une récolte splendide de ce blé (1893-94).

Je fais connaissance avec Omar-Pacha, petit-fils de l'ancien bey d'Alger assassiné en 18... par Hussein-bey, ancien allié de la France, et qui pour se venger a ruiné la famille d'Omar-Pacha. Il circule une légende à propos de la femme d'Omar-Pacha qui fut assassiné. Comme Hussein lui proposait de se remarier avec lui, elle lui répondit : «J'avais un cheval pur-sang dans mon écurie, jamais je n'y attacherai un mulet à sa place. »

Milianah. — Je remarque les ruines de l'ancien château d'Abd-el-Kader. — Toute la ville est sillonnée de magnifiques boulevards bordés de platanes. L'on découvre l'immense plaine du Haut-Chéliff. Cité juive, cité franco-arabe, fort ancien assez important.

Mon jeune compagnon Buisson est tout à fait fourbu, et force est de le laisser se reposer. — Je suis invité à déjeuner chez le Père Blanc qui m'offre du café et une collation — Je visite l'hôpital Sainte-Elisabeth, le maire m'offre à déjeuner, le 29 août.

Attat. — En quittant Affreville je me suis dirigé sur Orléansville ; pays très vallonné ; assez belles cultures de céréales, mais très peu de vignes. — Je remarque de grands diables d'Arabes sur de très petits bourricots, et je me représente l'image du brave Don Quichotte.

3 kilomètres avant d'entrer à Orléansville, j'aperçois les vestiges d'un ancien camp arabe fortifié, converti en exploitation agricole. L'entrée de ce domaine, dont on a conservé la porte à créneaux et à meurtrières, est fort curieuse à voir.

Orléansville. — Pour mon blanchissage, ordinairement, lorsque je suis en France, j'achète du linge neuf et j'expédie par colis postal mon linge sale ; c'est une façon comme une autre de remonter son trousseau pour quand je serai de retour dans mes pénates. — Si le linge en question n'est pas en bon état, je trouve toujours plus

malheureux que moi, sur mon chemin, à qui je le donne. Sinon je sème sur la route chaussettes, mouchoirs, etc. ; les ramasse qui veut.

Mais cette fois, avec mes cinq sous, pas moyen de faire le grand seigneur ; heureusement mon sac est bien garni; cependant je fus, certain jour, obligé de commettre un larcin, si cela peut s'appeler ainsi.

Passant près de Saint-Cyprien, je vis toute une collection de linge blanc en train de sécher sur une haie ; je choisis le plus mauvais (oui, le plus mauvais), je jetai vivement mon sale au pied de la haie et je m'enfuis, emportant ce vieux mouchoir, mais propre.

Que Dieu et ces braves gens me pardonnent ce larcin ! Ma conscience ne me tourmente pas, sachant que le propriétaire n'aura pas perdu au change.

Je fais mon entrée dans Orléansville au milieu d'une foule considérable et je me dirige vers le café de la Bourse où je suis reçu de la façon la plus cordiale par madame veuve Levasseur ; je rends immédiatement visite aux autorités de la ville, et je vais voir Clément, chef de la buvette du Cercle civil, un ami de Carré.

Les jardins sont remplis d'eucalyptus, de bambous, aloès, cactus, jujubiers, palmiers-nains, etc.

Après avoir passé la soirée au café-concert, en compagnie d'un homme fort aimable, M. le lieutenant Péron, nous allons dormir jusqu'à quatre

heures et demie du matin sur une place publique.

Jeudi 30 et Vendredi 31 août. — Le Commissaire de police d'Orléansville écrit sur mon carnet :

« Reçu à son départ pour Tombouctou la visite du marcheur Grandin.

» Bon voyage au hardi pionnier qui sait qu'avec les trois couleurs qu'il porte au bras un Français peut passer partout.

» Orléansville, le 30 août 1894, huit heures du matin. »

Nous quittons cette ville à quatre heures du soir, traversons Malakof, Charon, Oued-Merdja, où le chef de gare nous reçoit cordialement.

Samedi 1er septembre. — Nous passons à Inkermann, Saint-Amé, Hamadina, Oued-Djemaa et Macheure.

Inkermann. — Petite ville très coquette, belle place bien ombragée avec une superbe fontaine décorative, avenue plantée d'arbres. Que de mouches en Algérie ! c'est incroyable. Mais en revanche les routes sont sûres le jour et la nuit, car l'Arabe n'est pas noctambule. Il faisait de une heure à quatre heures 48 à 50° à l'ombre. Le bétail est de très petite taille.

Saint-Amé. — En quittant Inkermann le pays redevient vignoble ; j'ai bu du vin (récolte 1892) qui était excellent. Les récoltes sont gardées par des Arabes qui surveillent avec le fusil toujours

chargé, — gare aux maraudeurs — et qui gagnent de trois à quatre francs par jour. Je suis invité à une fête arabe, le baptême d'un enfant (circoncision), où je vois la véritable danse du ventre, et où j'entends de la musique arabe, pas du tout la même que celle que l'on nous sert aux fêtes foraines; après la danse, collation, coups de fusil, cérémonie du culte, etc., etc. De midi à trois heures nous faisons la sieste dans une maison arabe, où l'on nous sert une collation. Les routes de Saint-Amé sont très bien entretenues, mais manquent absolument d'ombrage. Les incendies éclatent très souvent. — Je passe la nuit dans une terre labourée, et à quatre heures je me mets en route sur Kelizonne.

Kelizonne, où j'arriveà cinq heures, jolie petite ville, belles cultures, place de l'Hôtel-de-Ville et mairie magnifiques; les terres sont verdoyantes, vu le système d'irrigations. La rivière serpente agréablement; le pont en ruine, le barrage à voir. J'assiste au lavage du linge par des Arabes qui le pétrissent aux pieds après l'avoir enduit de savon. Le lit de la rivière est très pittoresque; le commissaire de Kelizonne est charmant et j'admire une jolie petite gazelle qui le suit absolument comme un chien.

Dimanche 2 septembre. — Nous traversons Kelizonne, l'Hillil, où nous dînons et dansons une partie de la nuit.

La vue de l'eau a toujours éveillé en moi d'agréables rêveries; aussi l'Algérie, malgré sa riche

végétation, n'a pu complètement me satisfaire. Elle manque de belles forêts, de sinueuses rivières ; les collines y sont trop uniformes, trop dépourvues de végétation.

Les cultures sont superbes, mais je vois qu'il me faudra longtemps voyager encore avant de rencontrer un pays aussi favorisé que la France sous le rapport du climat, des cours d'eau, des habitants, du pittoresque.

Lundi 3 septembre au mercredi 5 septembre. — Nous passons à El-Roumeri, Bouguirat, où le propriétaire de l'Hôtel du Roulage nous offre une collation ; Lirat, Aboukir, et arrivons à Mostaganem à cinq heures quarante-cinq du soir. Je me rends au café Richaud où je reçois la visite de madame veuve Soleillet. C'est avec la plus grande émotion que je l'écoute, me parlant de son mari. Le soir, après le dîner, et ayant vu plusieurs personnes qui me louent fort de l'idée d'aider un peu la veuve de l'explorateur assassiné par les Touaregs, je donne une conférence à son profit avec un beau succès.

Nous couchons ensuite à l'hôtel de la *Gare*. Le lendemain, nous visitons Mostaganem, les journaux de la ville, le général Collodieu ; quantité d'officiers me font bon accueil et me conduisent au Cercle militaire, où j'écris plusieurs lettres et prends quelques notes et croquis.

Aujourd'hui mercredi, nous déjeunons chez M. Delrieux, propriétaire, en compagnie de quelques-uns de ses amis. Un des convives, M. Vau-

cher, m'offre six bouteilles de champagne qu'il va me faire expédier à Aïn-Sefra. Le soir, il y a un grand dîner en mon honneur à l'hôtel de *France*, dîner fort gai, après lequel on nous accompagne au café Richaud pour achever la soirée.

Nous reprenons notre route à onze heures et demie du soir.

Jeudi 6 septembre. — Nous passons à Mazagran à quatre heures du matin, puis à Ouréah, à la Stidia, à la Macta, à Port-aux-Poules où nous séjournons de midi à deux heures, pour déjeuner.

Le chemin qui va jusqu'à Arzew suit le bord de la mer et est magnifique; les terrains se trouvant sur le littoral de la Méditerranée sont assez fertiles, et une certaine fraîcheur aide beaucoup à la végétation. Quelle différence avec les plaines brûlantes qui environnent Orleansville! De superbes vignobles égayent la route, et j'assiste à la récolte.

Aucune falaise ne borde le rivage; ce ne sont que des dunes de sable.

A 8 kilomètres d'Arzew, fort village du Vieil-Arzew, ruines romaines où l'on a fait des fouilles assez importantes pour enrichir le musée d'Oran.

Je remarque sur ma route un grand char-à-bancs en promenade, contenant vingt personnes environ; tout le monde dormait et le cocher à demi assoupi laissait la liberté aux chevaux de se conduire.

Nous visitons Arzew-le-Vieux, antique cité ro-

maine dont il reste encore quelques murs en ruines.

Après avoir passé la soirée au Cercle, nous allons nous reposer.

Vendredi 7 et samedi 8 septembre. — Ayant franchi Sainte-Léonie, Renan, Saint-Cloud-d'Algérie, Arcole, nous arrivons à Oran le 8, à deux heures et demie du soir. Nous flânons avant le dîner; je fais une courte visite aux journaux, puis, la journée terminée, je prends quelque repos.

9, 10, 11, 12 septembre. — Séjour à Oran.

Je prends deux bains, dont un à deux heures du matin, en pleine mer. Les eaux sont phosphorescentes ; l'effet est fort curieux. Je suis reçu très cordialement au Cercle militaire par les officiers, et le commissaire me fait un accueil charmant. Le soir, je fais une deuxième conférence au profit de madame Soleillet.

Je reçois également bon accueil chez M. Debrieu, ainsi que chez les parents de M. Etienne, député d'Oran. Le soir, a lieu chez le maire d'un village voisin une petite fête où je suis invité. Rien ne manque : bal, feu d'artifice, etc. ; nous passons la nuit à danser, puis un souper exquis nous réunit chez le correspondant du *Journal d'Oran*.

Visite d'Oran en compagnie de deux nouveaux amis, MM. Nuz et Grandet : je note en passant la préfecture, le musée, la cathédrale, l'hôtel de ville, le port, la jetée, les grands cafés, les

concerts, le square de l'hôtel de ville, la Bourse, la statue de Gambetta, celle de Hoche.

Oran se divise en deux villes placées à des altitudes différentes et qui sont reliées par des rues montueuses et des escaliers. La population de ces deux villes réunies s'élève à soixante-quinze mille habitants et se compose de Français, d'Arabes, d'Espagnols et de Nègres. Les villages nègre et algérien sont distincts du reste de la ville.

J'assiste à une fête arabe, et j'entre au café maure prendre un café qui m'est offert par Abd-el-Medjid. On me fait fumer une pipe.

Jeudi 13 et vendredi 14 septembre. — Nous quittons Oran aujourd'hui, enchantés de notre séjour dans cette ville. A six heures du soir, nous partons du Café Continental et continuons notre route par Pont-Albin, Misserghin, Bredeah, Lourmel, Er-Rahel, Rio-Salado, beau pays habité par des Espagnols et des Français, où je rencontre un compatriote né à Marly-le-Roi.

Nous passons ensuite sans incident le village d'Aïn-Temouchent.

***

Samedi 15 septembre. — Je me dirige avec une escorte de dix personnes sur Tlemcen. Il est quatre heures cinquante du soir. Nous traversons le village de Aïn-Kial où nous faisons une halte d'une heure. Nous en repartons à dix heures et demie du soir.

Dimanche 16 septembre. — Arrivé à Pont-de-l'Ister à cinq heures du matin et remis en route pour Lamignié, j'y parviens à sept heures moins vingt minutes.

Je gagne ensuite Pont-de-Négrier où je déjeune à l'auberge et me repose de midi à une heure; puis Tlemcen, où j'entre à deux heures de l'après-midi.

Je suis aussitôt accueilli par plusieurs notables; on m'indique l'hôtel *d'Italie* où je retiens une chambre pour moi et une pour mes deux compagnons de route, qui se déshabillent, se couchent, et dorment jusqu'au soir. Je ne suis nullement fatigué et j'en profite pour visiter la ville, qui est grande mais peu intéressante : morne place, rues peu larges, pas de boulevards.

J'assiste au concert sur la place voisine de mon hôtel, d'où l'on jouit d'une très belle vue; je fais quelques connaissances, on cause et l'on m'offre rafraîchissements et nombreux toasts. Le commissaire de police de Tlemcen, un homme charmant, m'invite à faire avec lui une promenade en voiture dans les environs. Le Marcheur en voiture, quel scandale! Y pensez-vous? N'importe. Ma tolérance habituelle m'engage à accepter sans façons une si agréable compagnie, et je consens. Je dîne ensuite pendant que mes compagnons se reposent, puis je me rends chez le rédacteur du journal de la localité, M. Desbounet, qui me décide à organiser une conférence. Mes jeunes compagnons finissent par se

réveiller ; leur malaise n'est pas grave, car l'appétit leur revient. Je les mets à même de se procurer un dîner à bon marché, puis je leur donne rendez-vous pour prendre le café avec leur chef de file et faire distribuer l'annonce de la conférence.

A neuf heures du soir, la conférence a lieu, au profit de madame Soleillet, veuve de l'explorateur mort à Aden des suites des fatigues de ses voyages précédents en Afrique centrale. — Cette conférence a une réussite complète, qui se traduit par des bouquets et rubans aux couleurs nationales offerts par divers habitants de Tlemcen. Le produit est très satisfaisant. Je suis heureux en cette circonstance d'avoir pu rendre service à la veuve du malheureux explorateur qui a sacrifié son existence pour son pays. Je constate avec regret que la France n'a pas su reconnaître ces services ; il y a là de l'ingratitude.

Lundi 17 septembre. — Après un coup d'œil aux ruines de Mansourah, je déjeune chez M. l'adjoint Gaillard, propriétaire de vignobles. Je visite ensuite l'imprimerie de Tlemcen, qui est très importante.

Je passe la soirée aux Cascades, endroit charmant, promenade magnifique, chute d'eau très belle, pour l'Algérie. Il y a bal et concert ; nous revenons assez tard et nous noctambulons dans plusieurs cafés et maisons de nuit. Je ne suis pas fâché de connaître toutes les mœurs de l'Algérie, et je ne rentre prendre du repos qu'au matin. La chanson de *Grandin le Marcheur* est déjà connue

ici, malgré mon court séjour, et certains, pour me faire plaisir, la fredonnent sur mon passage le lendemain. Certaine mauresque la chante déjà...

Mardi 18 septembre. — Dans la matinée je vais visiter la mosquée, construite depuis près de huit cents ans. Elle se divise en sept grandes parties, avec cours arabes et fontaines, vasques en marbre, galeries à arcades ; l'eau des fontaines est très bonne. J'entre dans la chapelle où j'assiste à un curieux travail de sculpture sur plâtre ; plus loin, un peintre français dessine une vue de la mosquée ; le long des murs sont étendues de belles nattes de jonc aux couleurs multiples ; dans l'intérieur, sont des jets d'eau pour les ablutions des fidèles.

Je quitte Tlemcen, en repassant par Mansourah, où je suis de nouveau reçu par M. l'adjoint qui me fait goûter diverses sortes de vins blancs et rouges de sa récolte. Je constate qu'en Algérie on peut faire de très bon vin ; il n'y a qu'une grande précaution à prendre au moment des vendanges, car les raisins sont excellents en Afrique et ce n'est que le mode de fabrication qui pèche. C'est surtout la forte chaleur qui nuit au moment de la fermentation. Il faudrait obtenir soit la construction de caves fraîches, ce qui manque totalement : les endroits où le vin est fait et remisé sont partout des celliers au niveau du sol ; soit un système de réfrigération de la température au moyen de machines,

comme dans les brasseries. Les vins ordinaires et mal préparés sont nombreux; ils sont tout d'abord sucrés et tournent très vivement au vinaigre. Quant à la culture de la vigne, elle est assez bien soignée, du moins par quelques colons actifs et intelligents. Quelques vignes sont sulfatées. La façon d'arranger, de tailler, de planter la vigne diffère de nos cultures. Les ceps sont en lignes très espacées, sans échalas, et on laisse à chaque plant un grand espace pour se développer; cela perd du terrain, mais la vigne profite davantage et produit une meilleure récolte. Les Arabes sont tellement pillards qu'au moment où le raisin commence à mûrir, les colons sont obligés de payer des veilleurs de nuit pour chaque pièce. Ces gardiens sont armés de fusils, et font feu sur le premier qui entre dans le champ. Ce moyen de préservation est coûteux; heureusement que la propriété est beaucoup moins divisée qu'en France et qu'il n'est pas rare de voir des champs de vigne de 50 à 100 hectares.

J'arrive bientôt à Verny, puis à Sebdou. Ici, le dîner m'est offert par un débitant de vins, et je couche avec mes deux compagnons dans une grange, sur de la menue paille. Ce débitant est l'adjoint du pays; il nous a offert à dîner gracieusement, sans vouloir accepter notre argent.

Mercredi 19 septembre. — Après une visite à l'administrateur de Sebdou, qui vise mon livre de route, je m'éloigne à trois heures du soir.

Nous continuons à recevoir bon accueil dans

les nombreux cafés et débits où nous passons. Dans toute l'Algérie, les consommations sont servies bouteilles sur table, à la discrétion des consommateurs, qui d'ailleurs en abusent peu. Je parviens à six heures et demie du soir à la redoute d'El-Aouedy, où mon carnet est signé par Périer, chasseur d'Afrique, natif de Puteaux. Dîner, pastèque, gachous, tagine, couscous, café, tout cela offert par le caïd du douar des gardes champêtres.

Jeudi 20 septembre. — Départ d'El-Aouedy, et arrivée à El-Aricha à trois heures; station avec repos sérieux, car nous nous proposons de repartir le lendemain dès les quatre heures du matin.

Je dîne chez M. Hœrter, capitaine de zouaves. Le capitaine Hœrter, dont je garde un très bon souvenir, me reçoit avec grande affabilité et courtoisie; il me présente à sa famille, puis me fait visiter le jardin qu'il est parvenu à créer, en creusant la pierre et en apportant de la terre sur l'emplacement qui entoure le Cercle militaire, prouvant ainsi qu'avec la persévérance et en distrayant ses soldats, on peut obtenir d'excellents résultats. En effet, ce jardin et le parc avoisinant sont fort beaux, seulement il est nécessaire d'arroser souvent; mais les bras ne manquent pas et les zouaves sont heureux de se transformer en jardiniers.

Je suis reçu également chez le capitaine Marignac, chef du bureau arabe d'El-Aricha, qui

m'accueille d'une façon on ne peut plus courtoise; je visite les casernes de la redoute, le Cercle militaire et le parc.

Vendredi 21 septembre. — Je pars d'El-Aricha à quatre heures du matin, toujours suivi de mes deux jeunes compagnons et de l'interprète arabe Marouan-Oued-Abderraman.

Un incident signale notre première étape : notre gargoulette a fui, et nous nous trouvons sans eau sur la route. Nous dressons notre campement dans le chott et nous nous mettons à la recherche de l'eau. Vers minuit, nous sommes attaqués par des Marocains pillards; nous les repoussons facilement : quelques coups de revolver suffisent pour les faire fuir. Toutefois mes jeunes compagnons ont la colique.

Samedi 22 septembre. — Mauvaise nuit, toujours à la recherche de l'eau. Nous avons fait une étape de 70 kilomètres qui, par la grande chaleur, a anéanti mes compagnons de route; l'Arabe lui-même est exténué. Je crains qu'ils ne puissent continuer le voyage. Je crois aussi que notre attaque d'hier dans le chott Gardhi a contribué à les décourager; ils ont eu un peu la frousse et même l'ancien spahi n'est plus si enthousiaste. Je suis reçu au douar du caïd Mohammed qui m'offre cheval ou mulet pour faire une promenade avant le dîner, et je couche dans un douar voisin, chez un caïd fort ami des Français.

Dimanche 23 septembre. — Dans la matinée, je

fais promenade à cheval ; le caïd a fait sceller une excellente jument sur laquelle je me mets en route. Il me donne un guide et je visite tous les environs du douar. Cette tribu est très nombreuse et très riche : deux ou trois mille chameaux, quantité de troupeaux de moutons. — Le groupement de ces cinq ou six cents tentes est fort curieux. C'est un immense camp. Déjeuner confortable chez le caïd de Masourah de la tribu des Beni-Taraf. Nous avons passé une très bonne nuit au douar des Beni-Taraf. Ce matin, malgré notre long repos, mes compagnons prétextent être très fatigués et refusent de m'accompagner plus au sud. Nous sommes près du Figuig et à proximité de la frontière marocaine. Mon interprète arabe, Abderraman, est lui aussi éreinté par l'étape d'hier et refuse de me suivre plus loin. Je vais donc marcher en avant, seul, accompagné de mon chien Tombouctou. Je me repose toute la journée dans le douar de Beni-Taraf et dans celui de Mansourah. A deux heures de l'après-midi, mes deux jeunes amis et l'interprète arabe s'éloignent dans la direction d'El-Aricha. C'est avec peine que je les vois se séparer de moi, surtout le jeune et patient Victor Buisson qui me suit depuis Marseille. Mais, vouloir les encourager à aller plus loin serait peut-être les exposer à tomber malades, et je trouve plus sage de ne pas insister, vu leur âge (vingt-et-un et dix-neuf ans). La vie du douar sous la tente ne manque pas de charme ; c'est nouveau pour moi et tout

m'intéresse : les mœurs des Arabes, leurs prières, leur naïveté, leur curiosité, la bonne hospitalité qu'ils me témoignent et aussi, il faut le dire, leurs nombreux défauts. Ce sont de grands enfants, et si quelques-uns sont voleurs, pervers, pillards et débauchés, tous fort heureusement n'ont pas ces vices, et l'autorité du caïd est une bonne sauvegarde pour les étrangers.

Tout ce que je possède les attire ; ils touchent à toutes mes affaires, mais personne ne se permet de me soustraire la moindre chose. Ma boussole, mon sextant, mon podomètre, mon baromètre, ma montre et surtout mon fusil les passionnent. Je trouve, en rentrant au douar de Mansourah où je dois dîner et coucher, un marchand de bestiaux algérien venu ici pour achats. Je suis heureux de l'avoir comme interprète, et demain nous devons faire route ensemble jusqu'à Aïn-Ben-Khélif. Le fils du caïd Mohammed parle également assez bien le français et je suis au mieux avec lui, car il me fait cadeau d'une bague en argent provenant de Figuig. J'écris au chef du bureau arabe et lui signale avec quelle hospitalité j'ai été reçu dans ces deux douars arabes. Je donne cette lettre au caïd qui doit la faire parvenir.

Lundi 24 septembre. — J'ai le plaisir d'étudier les mœurs des tribus où je reçois l'hospitalité, notamment de la tribu de Mansourah. La vie matérielle est toute nouvelle pour moi. Ainsi le mouton rôti en entier et qui se mange avec les

doigts, chacun dépeçant à sa guise, comme de véritables anthropophages, les galettes à l'huile, les sauterelles, le *couscous* traditionnel, la *tagine* (ragoût), mouton ou poulet, le tout très épicé, rarement du dessert, quelques dattes seulement, et c'est encore assez rare quand on en offre. Le café servi dans de petites tasses est bon, mais ne plaît généralement pas à nos palais peu habitués à cette épaisseur noirâtre. L'eau laisse fort à désirer.

Somme toute, nourriture peu variée et qui cependant est parfaite pour l'Arabe, généralement très sobre. Quelques serviettes de couleur assez surprenantes et des cuillers de bois composent tout le service d'ustensiles; les couteaux et fourchettes sont inconnus, mais on se lave les doigts au savon après avoir mangé le premier service, et ces ablutions se font toujours maintenant au *Savon des Princes du Congo*, le plus parfumé des savons de toilette, qui se trouve en usage jusque dans ces tribus d'Arabes. On prend aussi du thé, d'excellent thé du Maroc très sucré, que l'on fait dans une sorte de bouillotte et que l'on verse ensuite dans une grande marmite spéciale.

La manière de s'asseoir autour des tables est peu commode pour un Européen et j'ai beaucoup de mal à m'y habituer. Les Arabes, je dois le dire, laissent à désirer sous le rapport de la propreté. Ils rotent sans gêne même à table; j'ajoute cependant que je ne les ai jamais encore entendus

faire concurrence au pétomane. Leurs mœurs sont très discrètes et, dans certaines nécessités, ils ont un talent particulier pour se dissimuler; pour un Européen, il est fort difficile au milieu d'un camp-douar, surtout lorsqu'il est entouré de tentes comme chez les Beni-Taraf et dans la tribu de Mansourah, de trouver un endroit discret quelconque. Cette tribu est très étendue près des Chotts; elle a près de trois lieues de tour et les grandes tentes rayées, en poil de chameau, sont gardées par de nombreuses sentinelles et aussi par les chiens de la tribu, chiens de race kabyle, très hargneux. Les signaux d'appel entre Arabes sont nombreux et variés; le jour, certains chants pour s'appeler et annoncer qui que ce soit; la nuit, des feux allumés sur divers points servent de langage conventionnel. Somme toute, organisation primitive de cette vie au grand air et toute nomade rappelant celle des premiers âges. Les puits sont assez nombreux près des chotts, ce qui est nécessaire, car il n'y a pas toujours l'eau des pluies pour abreuver la grande quantité de bestiaux que possèdent certains douars : huit à dix mille moutons, trois à cinq cents chameaux ou dromadaires, peu de bœufs. Quelques volailles dans chaque tente; peu de chats, mais en revanche trois ou quatre chiens par tente, race méfiante et peu commode dont on entend toute la nuit les aboiements prolongés et monotones. Toute cette agglomération de gens et d'animaux ne tarde pas à épuiser les puits;

aussi les tribus nombreuses sont-elles obligées de se déplacer plusieurs fois durant la belle saison. Elles ont bientôt fait d'épuiser toute la nappe souterraine de l'eau et vont plus loin.

Je dois dire un mot de la race des chevaux, quoique quelques écrivains autorisés, le général Daumas notamment, aient écrit là-dessus des ouvrages très intéressants. J'ai pu voir par moi-même que rien n'a été exagéré de leur élégance, de leur vivacité et de leur sobriété, ainsi que de leur résistance à la fatigue. Ils sont cependant élevés à la dure et vivent toujours dehors, à l'entrave, été comme hiver; on ne les abrite que par les grands froids, et encore. Les Arabes ne font jamais de pansage, mais ils les lavent à l'occasion et les couvrent avec des couvertures (djellal) en poil de chameau. Ils les harnachent avec des selles et des brides superbes, le seul luxe qu'ils se permettent pour leurs chevaux de selle. Les étriers servent aussi d'éperons, et il n'est pas rare de voir des chevaux dont les flancs sont tout en sang. Les chevaux de bât et les mulets sont rarement attelés, l'Arabe se contente de charger son cheval. Il n'use pas de voitures.

Le désert est superbe dans son étendue; on aperçoit au loin, avec une netteté admirable dûe à la pureté de l'air, la silhouette bleue des montagnes de Figuig et du Maroc. L'aspect change lorsque le *simoun* souffle et transforme ce désert en un vaste océan de sables soulevés en une poussière impalpable. Les mirages y sont fréquents

et c'est un curieux et beau spectacle pour un Européen, du moins quand il a tout pour se désaltérer, sans quoi l'illusion est pénible.

Le désert est peuplé de petites tribus pillardes qui fondent comme l'oiseau de proie sur le voyageur isolé, ce qui nous arriva ainsi que je l'ai raconté du 21 au 22 septembre. Ces pillards marocains ou autres aiment beaucoup les armes et la poudre, et c'est la première chose qu'ils cherchent à enlever; ils estiment également les chevaux et cherchent à s'en emparer, ainsi que du bétail pour leur nourriture. L'argent a pour eux moins de valeur; cela se comprend, dans ces solitudes où la monnaie n'a guère cours.

Le caractère de l'Arabe est en général naïf et enfantin, même chez les plus hauts personnages, qui s'amusent d'un rien. Ce sont de grands enfants. On s'obstine à me prendre pour un officier et on m'appelle de tous côtés : le *commandant Grandin*. Dans les tribus, le maboul (fou) sert toujours d'amusement. C'est étonnant ce que de pareilles bêtises peuvent divertir de grands et vieux Arabes pendant une soirée entière.

L'Arabe est peu causeur, très sobre, mange de bon appétit cependant, et consomme beaucoup de thé et de café; jamais de vin; c'est un fait très rare de leur en voir boire, mais la gazeuse (champagne) est une boisson dont les caïds font grand cas, mais les caïds seulement; j'ai pu en juger par ceux que j'ai vus dans mon voyage. Ceux des douars de Mansourah et des Beni-Taraf fument peu.

Quelques-uns seulement grillent une ou deux cigarettes après le repas. Tous les Arabes, principalement les *marabouts* (hommes saints), sont d'une mollesse et d'une nonchalance surprenantes (celui des Beni-Taraf, avec ses trois femmes pour le servir, en est un échantillon des plus remarquables). Il y avait également un fou de la tribu des Mansourah, lequel avait un caractère sacré. Les Arabes vénèrent les fous à l'égal de personnages saints et illuminés. Malheur à qui leur ferait du mal ! Mohammed, fils de caïd, est très intelligent, très bien élevé et très hospitalier; du reste l'hospitalité des Arabes dans leur douar est grande. Les femmes sont toujours soigneusement cachées aux yeux des profanes (étrangers), elles sont invisibles. Il n'en est pas de même des enfants de la tribu qui sont fort beaux et qui vont et viennent en toute liberté dans le douar.

*
* *

J'écris au commandant de Mécheria pour demander d'abord un fusil de spahi pour le caïd des Beni-Taraf, chez lequel j'ai été reçu avec la plus gracieuse hospitalité; j'adresse cette lettre au capitaine Fariau, chef du bureau arabe de Mécheria. J'informe aussi le gouverneur, M. Cambon, de quelle manière cordiale sont reçus les Français dans les deux tribus des Beni-Taraf et de Mansourah. J'envoie également une lettre au général de division, chef des bureaux

arabes à Oran, pour recommander et signaler divers Arabes amis des Français, nous ayant bien accueillis, mes compagnons et moi.

Les prières des Arabes sont curieuses et tiennent d'ailleurs une place importante dans leur genre de vie. Elles ont lieu au lever du jour et à divers moments de la journée. Beaucoup de prosternations, de marmottements, parfois des chants monotones, puis, après une séance d'environ dix minutes, la prière est terminée.

Il y a quelques puits dans la zone des sables ; il existe en outre certains points d'eau dans le désert. Cette eau s'obtient au moyen d'un seau en peau de bouc, moyen très peu pratique et qui ne tarde pas à salir la nappe d'eau. Ces peaux de bouc, pleines de terre ou de boue, sont descendues dans le puits au moyen d'une corde, et n'amènent généralement qu'une eau le plus souvent saumâtre, mais que l'on boit avec délices, tant la soif vous étreint la gorge. Ce liquide est reçu dans des récipients ou abreuvoirs ou dans des troncs d'arbres creusés.

La grande culture est presque inconnue et est à l'état primitif; on arrache ce qui pousse, notamment l'alfa, cette plante sauvage à culture spontanée si utile aux tribus. Cette plante s'emploie à tous les usages, aussi bien à la nourriture des animaux domestiques qu'aux usages textiles; on en fabrique des nattes, des cordes, des espadrilles, etc. La récolte est faite par des tribus nomades qui coupent et récoltent au fur et

à mesure de leur déplacement, et arrachent l'alfa en tirant fortement dessus avec un bâton qui sert à l'enrouler et donne ainsi plus de facilité pour le récolter. Je suis reçu amicalement à déjeuner chez le caïd Bou-Médiene, caïd des Akermâ, tribu des Ouled-Bou-Salem. Il m'offre une collation, puis nous faisons la sieste, de midi à trois heures.

A trois heures je pars et à trois heures et demie j'arrive à la redoute d'Aïn-ben-Khélif, où je reçois le bon accueil du lieutenant Petrianni et du sous-lieutenant Grillo. Je m'installe à la caserne où j'ai chambre, douche, soins empressés, vêtements et linge de rechange, et la plus touchante réception m'est faite par ces officiers. Repos de onze heures à quatre heures du matin.

Mardi 25 septembre. — Le lever du jour, vu de ma chambre, et l'aspect du sable qui envahit continuellement la redoute, donnent tout à fait l'impression de la neige.

Hier, j'ai assisté au fonctionnement du télégraphe à feu.

La redoute d'Aïn-ben-Khélif n'est reliée télégraphiquement que par ce système primitif. Les communications ne peuvent avoir lieu que la nuit, et encore, par un temps brumeux, lorsqu'il y a du sable en suspension dans l'atmosphère, les signaux ne s'aperçoivent pas d'un poste télégraphique à l'autre ; il serait à désirer, et logiquement cela paraît urgent, que cette redoute fût reliée par un fil télégraphique avec Méchéria;

regarder à la dépense en pareil cas est une mauvaise économie.

Levé à quatre heures, après avoir fait ma correspondance et pris le café du régiment, je pars en promenade avec le sous-lieutenant Grillo, du 1[er] bataillon d'Afrique. Visite aux douars voisins et aux ruines de Satana, ancien camp du général de Négrier. Nous voyons deux caïds, qui sont en antagonisme, Bou-Baker et Bou-Médiene. Selon que l'on est reçu chez l'un ou l'autre, on est dans la propreté ou dans la saleté. Après une collation offerte, avec café et thé, et avoir fait inscrire plusieurs visas sur mon carnet de route, nous allons sous la tente des chefs de tribu d'Akerma.

La redoute d'Aïn-ben-Khélif possède des miradours élevés où se placent les factionnaires. Il existe dans le sable une nappe d'eau souterraine à 80 centimètres du sol, autour de la redoute. Cette eau est saumâtre, mais n'est pas trop désagréable ni nuisible à la santé.

Quelques traits de mœurs : l'Arabe a trois passions : 1° son fusil, 2° son cheval, 3° sa femme; il est généralement très fanatique, mais respectueux de l'âge, du grade, et il adore les honneurs. Lorsque les Arabes reçoivent un étranger sous leur tente, ils ne mangent pas avec lui, mais le servent et montrent la plus franche hospitalité. La femme est considérée comme bête de somme; ils la soignent, mais s'en servent pour les plus durs travaux; ils n'ont pour elle aucune

attention, aucune galanterie. Ils en sont cependant très jaloux et les cachent soigneusement aux yeux des étrangers. Elles sont rarement jolies, sauf les jeunes, et les tatouages qu'elles ont l'habitude de se faire sur la figure contribuent à les enlaidir. Les Arabes peuvent avoir autant de femmes qu'ils ont le moyen d'en nourrir, sans toutefois dépasser le chiffre maximum de quatre; ils comptent que, sur ce nombre, il y en a toujours une de malade, une occupée des soins de la maison, et une occupée à soigner les autres. Les femmes s'achètent, et leur volonté n'est jamais consultée.

Il est de mauvais goût de parler de ses femmes à un Arabe. Dans la famille, les filles ne comptent pas. « Combien as-tu d'enfants? demande-t-on à un Arabe. — Deux ! — Comment deux ! pas plus? — Pas plus; j'ai bien encore *cinq filles*, mais je ne les compte pas... »

C'est surtout du *roumi* que l'Arabe tient sa femme soigneusement éloignée ; nous avons sans doute aux yeux de l'Arabe une mauvaise réputation d'amateurs du beau sexe qui justifie sa crainte. Les esclaves des deux sexes sont noirs ; ils proviennent du Soudan ou du Gouara; ils valent, selon leur force, jeunesse et beauté, de 150 à 200 francs.

Les Arabes aiment les chevaux pour leur utilité, et ils savent s'en servir, en les dressant durement et même avec cruauté. Leurs selles sont larges et pourvues d'un troussequin très

élevé qui facilite l'équilibre du cavalier, surtout dans les exercices de la fantasia ; les étriers en métal sont larges et en forme de coins et servent d'éperons, bien que certains cavaliers portent également des éperons aigus ; le mors de la bride est d'une confection toute différente des nôtres : il se compose d'un mors proprement dit, auquel est ajouté un anneau d'acier qui, passant sous le menton, tient lieu de gourmette et possède une telle force, que l'animal le plus dur de la bouche ne peut y résister. La bride est en cuir enjolivé et possède deux œillères, abritant les yeux. Les cavaliers arabes sont presque tous armés d'un long fusil de très ancien modèle, dont ils se servent plus habilement, surtout à cheval, que des fusils modernes comme ceux des spahis. A part de riches fils de caïd qui possèdent des armes de luxe perfectionnées, le reste n'est composé que de fusils à pierre, à piston, à tabatière, et parfois quelques fusils de chasse à deux coups d'importation anglaise.

Les marabouts, leurs prêtres, sont très vénérés et très heureux ; ils possèdent plusieurs femmes, jouissent de nombreux privilèges et ont ce que nous appellerions le monopole de la vente des objets saints qui leur rapportent d'assez bons revenus.

Les femmes de la classe riche ne travaillent pas, mais en revanche, ainsi que je l'ai déjà dit, celles de la classe pauvre travaillent comme des bêtes de somme et ont tous les soins du mé-

nage et la charge des travaux les plus grossiers.

Les esclaves, mâles et femelles, ne se marient pas, mais ils s'accouplent avec l'autorisation du maître, et les enfants qui naissent de ces unions libres deviennent eux-mêmes libres. C'est bien le moins que cette faveur soit réservée à ces déshérités !...

A mon arrivée, je suis photographié à l'entrée de la redoute, et le sous-officier de service examine mes papiers. Il y a là le 1er bataillon d'Afrique et un poste de compagnies de discipline où les fortes têtes de certains régiments expient leurs moments de vivacité. Certains de ces condamnés sont intelligents, et même intéressants ; quelques-uns ont des données artistiques très prononcées, on peut s'en convaincre par les croquis de menus illustrés que l'un d'eux a faits en mon honneur. Je trouve parmi ces chenapans un tailleur, un sellier, un bottier, un coiffeur, une ordonnance et un blanchisseur, tous travaillant avec habileté et rapidité.

Nous recevons la visite du caïd Bou-Mediene qui fait remarquer les dangers de la route de Sfissifa et offre une escorte de cavaliers. Ce caïd est ce qu'on nomme chez nous un raseur, et sa conversation longue et oiseuse est qualifiée de « giberne » par les officiers du fort. Après une assez longue soirée, je fais mes préparatifs pour le lendemain, et je m'allonge enfin sur mon lit de camp à onze heures du soir.

Je rentre déjeuner à la redoute avec le lieute-

nant Petrianni et le sous-lieutenant Grillo. Après la sieste, je mets à jour ma correspondance.

Aïn-ben-Khélif, qui est plutôt un poste stratégique, ne possède que deux maisons de commerce qui, heureusement, alimentent tout l'endroit, ainsi que la troupe et quelques douars voisins.

Je prends congé de mes nouveaux amis, les officiers de la redoute ; le lieutenant Petrianni vise mon carnet et ajoute une réflexion élogieuse à mon égard ; de même le sous-lieutenant Grillo consacre quelques lignes de souhaits pour la réussite de mon voyage.

Mercredi 26 septembre. — Je pars à neuf heures du matin, accompagné d'un convoyeur arabe armé de pied en cap ; nous suivons la route d'Aïn-Sefra, puis nous obliquons à droite, en plein désert de sable et d'alfa.

A dix kilomètres de Sfissifa le chemin devient très accidenté ; je passe à proximité de collines de sables et de rochers de granit, la route franchit un col assez élevé, et, chose rare, la contrée paraît exempte de pillards marocains ; là, j'ai eu quelques coups de siroco, ce vent très brûlant, avec des tourbillons de sable qui vous aveugle. J'ai visité quelques cimetières arabes ; les tombes sont entourées de pierres.

Huit kilomètres après, le chemin devient tellement vague que l'on ne peut se diriger que par la boussole et le soleil, ou en faisant

des visées sur les montagnes voisines. Je longe toute une chaîne de collines qui se dresse à ma gauche et j'arrive à Aïn-Sefra. Je suis une assez bonne route en quittant cette dernière ville, mais elle cesse bientôt et me voici encore une fois à travers l'alfa. Je me dirige vers le sud-sud-est, n'ayant guère plus de repère que le marin en plein océan.

Je fais la rencontre de quelques bergers conduisant d'assez beaux troupeaux de moutons; enfin je découvre quelques végétaux qui de loin nous indiquent l'oasis d'Aïn-Sefra. J'arrive bientôt sous ce bouquet d'arbres, je m'arrête et je fais débrider nos chevaux; nous déjeunons frugalement près de la source, mais aussitôt une nombreuse caravane arrive, nous nous mettons sur la défensive, eux de leur côté en font autant, et nous nous observons; il est vrai que dans ce maudit pays on est toujours en état de lutte; enfin des pourparlers s'engagent et nous réintégrons nos armes. Cette caravane comprenait de nombreux chameaux, mulets, tous chargés de marchandises; quelques commerçants en sont sans doute les propriétaires, car j'en remarque deux splendidement habillés. Une heure après, je donne le signal du départ.

A notre gauche, se montre toute une suite de collines élevées, quelques-unes hérissées de rochers; cela coupe un peu la monotonie du voyage et le paysage est moins uniforme que dans les vastes plateaux d'El-Aricha. Le chemin

devient même très accidenté avant d'arriver au sommet sur lequel est construite la redoute ; ce chemin est pénible à gravir, vu son mauvais état d'entretien. Nous arrivons, mon moricaud et moi, à sept heures et demie du soir. Je suis parfaitement reçu par l'adjudant qui commande la redoute et par deux sous-officiers. Nous dînons gaiement, pendant que l'on a soin de mon Arabe et de nos montures. Puis on cause et, à onze heures du soir, je vais me coucher dans un bon lit; ma chambre est voisine de celle de l'adjudant.

Jeudi 27 septembre. — Réveil à quatre heures. Je fais ma correspondance, je m'occupe de la réparation de mes vêtements, avec l'aide précieuse du tailleur du régiment étranger, lequel me confectionne en outre un sac de voyage en toile. J'assiste à une partie de chasse organisée par l'adjudant commandant d'armes. Puis nous rendons une visite au caïd Ladj Mohammed-ben-Abdella, chef de la tribu « Ksar-Sfissifa », lequel nous reçoit très bien et nous offre selon l'usage une collation et le café. Le codja, secrétaire du caïd, garçon fort aimable, a échangé en langues arabe et française nos bons souhaits de part et d'autre. J'en profite pour prendre un croquis du village, du fort Négrier et des marabouts. Après le déjeuner, sieste et ensuite promenade avec le codja dans tout le Ksar; la population est sale et misérable ; il existe de superbes jardins dans le fond de la vallée ; la ville a été en partie détruite par le bombardement du général Négrier et

depuis, on n'a pas relevé les constructions démolies. Excellent dîner avec l'adjudant Schmitter, et coucher à dix heures du soir.

Vendredi 28 septembre. — Le lendemain matin, à cinq heures, je quitte la redoute de Sfissifa avec une bonne escorte de spahis, mon Arabe m'ayant laissé la veille. Nous prenons un chemin accidenté, entrecoupé de collines élevées et parsemé de dunes d'un sable fin et brillant donnant au soleil l'illusion de la neige. Nous croisons plusieurs voyageurs arabes escortés d'indigènes armés de fusils.

Nous arrivons vers onze heures à Aïn-Sefra où a lieu notre réception et installation. Je déjeune avec les capitaines Gay et Bichemin et le docteur. Je profite ensuite d'un instant de liberté pour continuer ma correspondance et retirer à la poste divers colis, et ma malle, au chemin de fer. Après un bout de toilette, je fais une visite au commandant supérieur de la place ainsi qu'aux officiers du bureau arabe. Après le dîner, je passe une soirée très agréable en compagnie de quelques commerçants d'Aïn-Sefra, et je me couche vers minuit.

Samedi 29 septembre. — Je me lève tard, étant encore fatigué de la veille, et je me hâte de faire l'expédition de quelques colis postaux. Je fais une visite à un ksar voisin où j'achète quelques objets arabes. Je déjeune chez le propriétaire du grand café à Aïn-Sefra et je me rends ensuite au bureau arabe, où l'on m'a fait appeler pour une

communication importante du gouverneur général, M. Cambon. Après une promenade à cheval et une visite au cercle militaire, je me rends à l'invitation du commandant supérieur de la place. Charmant souper servi sous un berceau de verdure, en compagnie de M. Calais de Saint-Paul et divers officiers. Je termine la soirée au Cercle militaire; un agréable divertissement est offert par des artistes de Paris, très applaudis, notamment dans certains intermèdes de prestidigitation, et la danse serpentine. Ce spectacle dure fort tard et m'oblige de me coucher à une heure du matin.

Dimanche 30 septembre. — Journée de repos et de distractions. Levé dès quatre heures, je prends part au petit jour à une chasse à la gazelle et aux lièvres, qui doit être suivie d'un déjeuner en compagnie des officiers, à Hassi-Sliman. Une escorte de spahis nous accompagne pour cette chasse, qui a lieu en joyeuse compagnie, et à laquelle sont admises plusieurs dames.

Après le repas, très gai, nous faisons tous la sieste, pendant que survient un violent orage qui, heureusement, dure peu; nous revenons à Aïn-Sefra. Je suis heureux de l'achat de mon coursier: il peut marcher de pair avec ceux des officiers. Le lieutenant de spahis Toula est un cavalier émérite, et de plus un charmant compagnon; nous n'avons cessé de causer ensemble et nous sommes devenus grands camarades. Le marcheur s'est parfaitement tenu à cheval.

Lundi 1er octobre. — Après une bonne nuit, je

me lève à six heures et j'expédie ma correspondance ; je fais mes préparatifs de départ. Déjeuner chez le commandant, en compagnie des officiers du bureau arabe, et départ à trois heures, à cheval, escorté par des spahis. Nous prenons l'apéritif à cinq heures et demie du soir à Hassi-Sliman, et nous arrivons à six heures et demie à Ben-Ikrou. Je suis invité à dîner chez l'adjudant Simon, commandant le poste, en compagnie du fourrier et de quelques autres gais compagnons du poste. Nous passons d'excellents moments.

Après une agréable soirée, je me couche sous la tente à neuf heures du soir, bercé par les clameurs monotones des chacals qui se répondent dans la campagne solitaire.

Mardi 2 octobre. — Levé à cinq heures, je visite les travaux du nouveau caravansérail militaire de Ben-Ikrou. Après une collation, rapidement absorbée, je pars à sept heures du matin. Je fais la rencontre d'un détachement militaire, dont un des officiers, le lieutenant Widenborn, a même l'amabilité de m'écrire une lettre de recommandation pour qu'il me soit fait une bonne réception à la redoute de Founassa. Nous traversons le col pittoresque et accidenté de Founassa, et nous arrivons enfin à la redoute où je reçois un excellent accueil de la part de tout l'élément militaire, notamment du sergent Chevalier, qui vise mon carnet de route, ainsi que du maréchal des logis des spahis Bel-Habich. Je me remets en route vers deux heures de l'après-midi. Entre

temps, nous faisons une chasse aux gazelles, fort nombreuses dans la région, et vers cinq heures nous arrivons à la redoute de Djenien-bou-Resk, où nous est faite une bonne réception par les officiers français et l'officier arabe commandant le détachement des spahis. Je visite le jardin qui, dans un décor splendide de palmiers, réunit toutes sortes de cultures bien entretenues, un potager en plein rapport, chose rare dans ces parages. Au dîner, le capitaine Dumas m'offre, après le champagne, un « tour de boulevard » autour de la citadelle, en fumant d'excellents cigares. Sur les huit maisons dont se compose le village, il y en a quatre de démolies et qui ne me paraissent pas près d'être reconstruites. La promenade n'est donc pas longue.

Mercredi 3 octobre. — A six heures du matin, mon ordonnance, ou plutôt l'ordonnance de l'officier dont j'occupe la chambre, vient m'apporter le café. Je fais ensuite une longue et intéressante excursion dans les environs de Figuig, accompagné du capitaine Dumas, du médecin-major Barrère et du sous-lieutenant de spahis.

A 10 kilomètres de là environ, nous nous séparons; je poursuis mon chemin, escorté par mes hommes du bureau arabe, que le commandant supérieur a eu l'amabilité de mettre à ma disposition pour quelques jours. Nous faisons une battue aux lièvres et aux perdreaux. Je tue deux pièces, un lièvre et une outarde, grosse poule sauvage, très fin gibier assez commun dans ces

plaines. Nous arrivons à cinq heures au ksar de Foukani-Mograar, où nous attend une réception parfaite. Nous laissons soigner nos chevaux et acceptons le dîner qui nous est offert et qui se compose d'un mouton rôti en entier, de divers ragoûts, de poulet, puis du couscous traditionnel. Nous prenons ensuite le café, et je m'allonge sur une natte où je passe une très bonne nuit.

Jeudi 4 octobre. — Debout dès quatre heures, après avoir pris une collation en compagnie du caïd kalifa Taab-ben-Hamed, nous nous mettons en route à six heures du matin. Nous organisons une nouvelle chasse aux perdreaux, tourterelles, rallias, etc. J'ai la chance de tuer une rallia et deux perdreaux que nous mangerons à notre déjeuner. Nous arrivons à dix heures chez le caïd de Mograar, Tahtani, qui nous fait un accueil de première classe ; il insiste pour que je reste avec lui toute la journée, car il est, dit-il, très heureux de me recevoir. J'accepte seulement de déjeuner et nous nous remettons en route aussitôt, à deux heures de l'après-midi. Les *ksours* sont fort curieux ; ces bizarres constructions, de véritables niches ou chenils, construites en terre et pierre mélangées sans aucune science, avec quelques trous en guise de fenêtres, ces murs d'enceinte, ces tourelles, ces marabouts, ces minarets, ces mosquées, et surtout ces splendides jardins en plein désert, sont bien faits pour surprendre un échappé de Paris !

L'oasis de Mograar-Foukani est très belle ; on y

arrive par un chemin pittoresque, mais fort dangereux pour les cavaliers ; il faut réellement que les chevaux arabes aient une grande habitude pour se diriger dans ces rochers, où parfois un chemin a la forme d'un escalier. La végétation de ces oasis, au milieu de ce chaos de pierres, donne un aspect saisissant au voyageur qui, pour la première fois, avance dans le pays. L'oasis de Mograar-Tathani contient à elle seule près de 100,000 palmiers; ces arbres sont très hauts et d'une végétation magnifique, et ils portent des dattes délicieuses ; on nous en a offert chez le caïd, car elles étaient déjà mûres, et je me suis régalé avec quantité de ces fruits savoureux, très nourrissants d'ailleurs.

L'Arabe prend sa *mouquère* en croupe, ce qui ne manque pas d'originalité. C'est pour ainsi dire sa compagne de guerre et c'est elle qui prend soin du cheval.

Il existe également une coutume bizarre qui consiste à se donner la main, et à se baiser ensuite les doigts ; cette coutume a lieu couramment chez les Arabes que l'on fréquente.

*
* *

Jeudi 4 octobre. — Nous quittons Mograar-Foukani et nous nous rendons à l'oasis importante et au ksar de Mograar-Tathani.

Nous apercevons force gibier, et j'abats plusieurs pièces : perdreaux et lièvres ; nous arrivons à dix heures chez le caïd de Mograar-Tathani

qui nous reçoit avec beaucoup de cordialité et de bienveillance ; nous déjeunons, nous faisons la sieste, et à deux heures, nous nous mettons en route pour le col d'Aïn-El-Hadjej. Nous rencontrons plusieurs spahis, et une grande troupe de goumiers d'Aïn-Sefra. A cinq heures du soir, nous arrivons au col d'Aïn-El-Hadjej, où nous voyons les curieux travaux de la ligne des chemins de fer statégiques d'Aïn-Sefra à Djenien-Bou-Rezg. Une bonne réception nous est faite par les officiers et le commandant de place. On nous offre l'apéritif, suivi d'un joyeux dîner. Après et pour terminer, on nous fait la surprise d'une soirée chantante et dansante avec champagne Moët et Chandon. Quelle aubaine en plein désert et quelles rasades pour des gens altérés ! Aussi, la nuit est forcément très courte. On m'organise une installation splendide dans une baraque de sous-officier, avec une excellente literie, d'un confortable et d'une propreté irréprochables.

Vendredi 5 octobre. — Nous avons, ce matin, tous un peu mal aux cheveux, mais l'air frais et une petite promenade sur les chantiers nous remettent vite d'aplomb. Les travaux de la tranchée du col d'Aïn-El-Hadjej sont fort intéressants ; dix mètres à entailler et à creuser en profondeur sur une longue étendue et dans du roc d'une extrême dureté. Nous voyons à l'œuvre une équipe composée de déserteurs allemands et belges, de disciplinaires français, et de quelques

soldats du pénitencier, tous forts et solides gaillards travaillant ferme, surveillés du reste de près par les sous-officiers, soldats, factionnaires divers, le fusil chargé. Les appels des sentinelles dans la nuit, afin d'empêcher le sommeil de ces soldats, sont d'un effet bizarre. — *Sentinelles, prenez garde à vous !* répété de poste en poste à chaque minute, cause au voyageur de passage dans ce camp une impression extraordinaire. Vers huit heures du matin, après une collation et un verre de café, j'adresse mes remerciements aux sous-officiers, et je me remets en route avec mes Arabes. Nous arrivons vers dix heures au centre des travaux du chemin de fer, près la gare de Tiout (cette gare, qui est complètement terminée, a la forme d'une redoute). Il existe là des travaux d'art très importants. La ligne est achevée jusqu'à ce point, et je visite cette curieuse gare-forteresse. Nous recevons un bon accueil des entrepreneurs et des ingénieurs des ponts et chaussées. Nous déjeunons à la cantine, puis nous faisons la sieste, tandis qu'éclate un violent orage suivi d'une pluie persistante qui nous oblige d'attendre longtemps avant de nous remettre en route pour Aïn-Sefra.

Nous y retournons cependant, et nous arrivons à huit heures du soir. Après avoir dîné au Grand Café et remisé les chevaux, je rentre à l'hôtel me reposer.

Samedi 6 octobre. — Je procède à la fabrication d'une centaine de cartouches pour la chasse fu-

ture, et je mets à jour ma correspondance. Je rends ensuite une visite au commandant supérieur qui me retient à déjeuner, en compagnie des officiers du bureau arabe. A quatre heures, après avoir expédié une malle pour Biskra et fait mes adieux et remerciements à ces messieurs, je pars avec mon escorte pour Geryville, par la région des ksours.

Je fais, en passant, un arrêt à la gare de Tiout. Je retrouve mes camarades d'Aïn-El-Hadjej, les sous-officiers du bureau arabe et des travaux militaires; ils nous offrent une soirée chantante et dansante suivie d'une soupe à l'oignon. Je me couche ensuite à minuit dans une cabane de sous-officier, très confortable et pourvue d'un excellent lit. Il y a de tout au désert, surtout de braves cœurs !

Dimanche 7 octobre. — Le père Brémond, cantinier, et M. Placide, ayant projeté de nous offrir un mouton rôti en entier à la mode arabe, je suis resté la matinée à Aïn-El-Hadjej et j'ai chassé aux environs pour me donner appétit. J'ai rapporté deux perdreaux de cette battue dans l'oasis voisine.

Le mouton a été cuit à l'arabe, et tourné au moyen d'un grand morceau de bois devant un feu ardent. Il était excellent. Je ne puis que recommander ce plat à mes amis de Saint-Germain et d'ailleurs, persuadé qu'ils me feront des compliments de la recette qui est, on le voit, des plus simples. Le repas a été très gai, très animé, et

chacun y va de sa petite chanson ; le refrain de *Grandin le Marcheur* est un plein succès. Nous nous arrachons aux délices de l'endroit vers une heure et nous nous mettons en route pour Ouarka.

Le chemin est mauvais, mais, en compensation, le gibier y est très abondant. Aux approches d'Ouarka, dans la soirée, nous découvrons une superbe série de montagnes d'un coup d'œil féerique ; les couleurs fondues et mélangées, vert, bleu, rouge, lilas, imitent l'arc-en-ciel ; c'est un ancien volcan peut-être. Un superbe lac alimenté par une source chaude, brûlante même (50° environ), s'échappe en bouillonnant d'un groupe granitique. L'endroit est très pittoresque, ombragé de palmiers et entourant un petit lac rempli de joncs et de plantes aquatiques où s'ébattent de nombreux canards sauvages. Mais quels chemins pour y arriver ! Il faut réellement des chevaux arabes, possédant une sûreté de pied remarquable, pour ne pas être précipités au fond d'un ravin à pic. Une petite construction existe près de la source ; c'est une maison carrée divisée en quatre compartiments, où sont installés des bains pour les Arabes riches, malades, qui viennent suivre un traitement de quelques jours. Au moment où nous arrivons, il n'y a personne ; nous buvons de l'eau de la source, en ayant soin de la prendre un peu rafraîchie ; nous attachons nos chevaux à des palmiers, et mon guide arabe partage avec moi quelques galettes de pain. En furetant aux alentours, je finis par découvrir un

gourbi abandonné, que je fais nettoyer et tapisser d'alfa. Je range toutes mes affaires dans cette habitation de 80 centimètres à 1 mètre de hauteur, et mon fusil armé, mon chien Tombouctou couché en travers de la porte, je m'endors jusqu'au lendemain matin.

Lundi 8 octobre. — J'abandonne encore une fois et à regret le splendide spectacle du lac et des rochers d'Ouarka; quel merveilleux établissement thermal cela ferait, si c'était en France! Je ramasse une collection de pierres et de cailloux de couleurs très variées, et je les mets dans les sacoches de ma selle pour les envoyer plus tard à Saint-Germain. Nous partons vers sept heures du matin; nous n'avançons qu'au pas, et encore, à certains endroits, nous faut-il gravir de véritables escaliers. Vers dix heures, nous sommes à l'oasis et au ksar de Bou-Sem-Roum. Très belle oasis, arrosée en ce moment par un minuscule cours d'eau; mais on voit facilement que comme tous les oued d'Afrique, il doit à certains moments se transformer en un véritable torrent. Les palmiers sont en pleine végétation et en plein rapport; les dattes commencent à mûrir. Cet arbre est des plus décoratifs, il embellit beaucoup les oasis. Le ksar est un des plus importants et des mieux construits que j'aie vus jusqu'ici; les maisons sont moins en ruine et moins lézardées qu'à Sfissifa et Aïn-Sefra, et la mosquée est splendide. Les murailles entourant le ksar sont en bon état; nous entrons à cheval par une porte

qui ne manque pas de style. Nous arrivons dans une assez grande rue ; tous les indigènes nous regardent et nous suivent en curieux. Nous sommes reçus par le caïd qui a été prévenu de mon arrivée par une lettre du commandant supérieur ; il m'accueille avec les plus grands égards et tous les honneurs possibles. On arbore le drapeau, on tire le canon (ou plutôt de forts pétards) et des coups de fusil. On s'empresse de m'installer un tapis, de mettre mon cheval à l'écurie, et le café est versé dans des tasses qui se vident et sont aussitôt remplies ; on nous sert ensuite un excellent melon, des dattes, puis un bon repas arabe auquel je fais grand honneur, car ma galette d'hier n'a que médiocrement satisfait mon estomac habitué depuis pas mal de jours à faire bombance. Je profite de l'occasion pour prendre quelques notes de voyage et quelques croquis, et pendant que je suis en train d'inscrire mes impressions sur le vif, je constate une fois de plus la saleté des Arabes. Le caïd, lui-même, chez qui je suis, est un vieil Arabe d'une malpropreté dont rien n'approche ; c'est sans aucun doute le plus sale de la tribu, et c'est pour cela peut-être que les autres l'ont choisi : raison bizarre mais que je jurerais exacte. Sa maison est singulièrement construite et mérite une description. Les chevaux sont au rez-de-chaussée, et la salle d'honneur est au-dessus avec une large ouverture à la cage de l'escalier, permettant au caïd de voir sa monture tout en déjeunant. Les

mouches en trop grand nombre nous agacent. Dans toutes les rues que nous avons traversées, nous avons pu constater la négligence, le peu de soin de l'hygiène et de la salubrité que professent tous les habitants des ksours. Epluchures de toutes sortes, fumiers, détritus, sont amoncelés au milieu de la rue et dans tous les coins.

Ma boussole et mon podomètre intriguent fort les Arabes; ils nient les vertus de ma boussole, sans doute, car ils me posent une question (je comprends maintenant assez l'arabe pour la saisir) : *Montrez-nous, avec votre machine, où est Géryville?* J'indique parfaitement la direction nord-est, ayant consulté ma carte, et je les laisse tous très perplexes, car je puis répondre à toutes leurs demandes sur les villes environnantes : Aïn-Sefra, Géryville — les Arba-Oued, Tiout, Mécheria, etc. Ils regardent encore longtemps cet instrument mystérieux, et demeurent littéralement stupéfaits.

Je constate que le caïd de Bou-Sem-Roum est un bien brave homme. Quel bon caïd! il fait tous ses efforts pour m'être agréable et il veut absolument qu'un goumier de sa tribu m'accompagne jusqu'à Chellala. Le chemin est commode, aucune montagne à traverser, mais un grand plateau de sable et d'alfa entouré de hautes collines. Aucun gibier ne se montre cette après-midi et nous sommes bredouilles! Heureusement qu'avant de quitter Bou-Sem-Roum, l'excellent caïd Amouched nous a approvisionnés suffisamment pour la route.

Nous arrivons au soir chez le caïd de Chellala-Darania, Sliman-ben-Hamoud, bel homme, d'assez bonne tournure, et bien mis, parlant le français. La pièce d'honneur où il me reçoit a 2 m. 25 de large sur 4 mètres de long. Deux trous servent à l'aération et tiennent en même temps lieu de fenêtres. On m'installe dans un réduit où je m'allonge à mon aise sur d'épais et riches tapis. Le plafond est fait de grosses branches de palmier et les murs sont blanchis à la chaux. On sert le café en attendant le souper. Le caïd voisin de Chellala-Darania vient tout exprès pour me voir, ayant appris mon arrivée; nous fumons ensemble quelques cigarettes; c'est le caïd de Chellala-Darania qui me confectionne les miennes. Il a donné pendant ce temps des ordres pour que nos chevaux ne manquent de rien.

Si la pièce qui m'est réservée est exiguë, par contre, j'ai la jouissance à proximité d'une large et superbe terrasse où je vais prendre le frais au coucher du soleil en attendant le couscous. Quels horizons! Quelle étendue à perte de vue se déroule devant mes yeux! J'ai en outre le magnifique spectacle d'une aurore boréale...

Le commandant supérieur d'Aïn-Sefra m'a recommandé à tous les caïds et on me l'annonce à chaque arrivée dans les ksars. Que d'attentions ne dois-je pas déjà aux recommandations de ce bon commandant!

Mardi 9 octobre. — Deuxième journée chez le caïd de Chellala-Darania. Le dîner diffère peu de

celui de la veille, car les plats arabes sont peu variés. On nous sert : soupe, mouton, poulet, tagine, couscous, pastèques, dattes. Vers dix heures, après avoir pris le thé en la nombreuse société des amis du caïd, on me laisse reposer ; tout le monde s'éloigne discrètement, et me voilà seul ! Seul !... je me trompe fort : toute une population d'insectes désagréables et agaçants, puces, fourmis noires, cousins et le reste, ont déjà élu domicile dans cette chambre, et je ne tarde pas à m'apercevoir à quels compagnons de nuit je vais avoir affaire. Impossible en effet de fermer l'œil... je suis littéralement dévoré. Quelle mauvaise habitude que ces épais tapis ! Je maudis une fois de plus cette mode arabe, et, n'y tenant plus, je m'enveloppe de mon burnous qui est déjà garni de locataires et je vais philosophiquement finir ma nuit en fumant une pipe sur la terrasse, où j'attends le lever du jour. Vers cinq heures, je réveille le spahi et les cavaliers qui doivent m'accompagner à Géryville ; nous prenons le café avec le caïd, et à six heures nous nous mettons en route.

J'ai envoyé hier soir une lettre de remerciements au commandant de la place d'Aïn-Sefra. La matinée est fraîche au début, mais vers neuf heures la chaleur commence à se faire sentir, et vers midi elle devient insupportable. Nous voyageons dans une vallée resserrée entre deux montagnes où le soleil nous tombe d'aplomb sur la tête ; le manque d'air et la chaleur fatiguent nos

chevaux, d'autant plus que la marche est pénible dans ce mauvais chemin. Ce n'est que bien doucement et au pas que nous arrivons à quatre heures du soir à Arba-Tahtani. Comme partout, nous sommes très bien reçus par le caïd; notre troupe est renforcée, car en plus de mon spahi, j'ai quatre goumiers que le caïd de Chellala a tenu à me donner pour m'escorter jusqu'à Géryville. J'ai l'air, avec ce petit cortège, d'un haut personnage en voyage, et puisque l'on me rend partout les honneurs, j'aurais tort de ne pas me laisser faire. J'avance très agréablement ainsi, et je m'instruis en pénétrant dans tous les ksours, qui ne manquent pas d'intérêt pour un excursionniste désireux de publier plus tard de justes impressions de voyage.

La pièce où nous sommes reçus chez le caïd d'Arba-Tahtani est une vaste chambre à colonnes sculptées et à arceaux moresques; on dirait une ancienne église ou mosquée. En attendant le dîner, on nous sert une collation : pastèques, dattes, café à volonté. A sept heures et demie, on installe deux petits couverts sur une table recouverte d'une toile cirée que nos camelots vendent 1 fr. 25 et dont le caïd a l'air très fier, et on nous sert pour deux personnes un véritable dîner de Gargantua : 1° un mouton entier rôti; 2° un plat de vermicelle très épais, avec force piments; 3° un plat de tagine (ragoût); 4° une fricassée de poulet, de la galette, du maïs et l'inévitable et très bon couscous, thé et café. Inutile de dire

que nous faisons honneur à ce repas. Pour ma part, je me garnis l'estomac pour plusieurs jours, en prévision des repas futurs où certes nous n'aurons pas une telle abondance.

Le caïd est un homme gros et gras, ce qui n'a rien d'étonnant, vu son formidable appétit. Moi qui croyais être une belle fourchette, quelle mazette je fais à côté de ce caïd dévorant !

Son fils, jeune homme d'une vingtaine d'années, administre déjà la commune voisine, Arba-Foukany, sous la haute direction de son père. Ce jeune fonctionnaire paraît très fier d'avoir une montre en nickel ; il la sort à tout instant et me rappelle les premiers jours où j'ai eu une montre à mettre en mon gousset ; il doit y avoir peu de temps qu'il la possède ! Aucun d'eux ne parle le français ; heureusement que mon spahi me sert d'interprète.

Le village d'Arba est grand et paraît riche ; les jardins sont bien cultivés, le ksar est en bon état. Ses hautes murailles, la porte d'entrée assez monumentale, font ressembler cette petite cité à une forteresse. La maison du caïd est spacieuse et tenue proprement.

Après dîner, je vais faire un tour de promenade aux environs, puis je rentre de bonne heure pour me reposer, afin de regagner le manque de sommeil de la nuit précédente. Je passe cette fois-ci une bonne nuit.

Mercredi 10 octobre. — Levés à cinq heures, nous quittons le caïd qui nous offre le café et nous

comble de provisions. Il est six heures du matin lorsque nous mettons nos chevaux au trot sur la route. Le temps est menaçant ; il fait des éclairs et il tonne dans le lointain. Nous ne tardons pas à recevoir une giboulée de pluie et de grêle. Mon parapluie, sous la violence de la rafale, se retourne et une baleine se casse ; ce contre-temps me peine d'autant plus que c'est un parapluie neuf envoyé par mon père, que je traîne depuis près de deux mois et que j'étrenne en cette occasion. La pluie cesse un peu, et nous faisons reprendre le pas à nos chevaux ; mais, vers dix heures, nouvelle averse. Nous trouvons fort heureusement une maison de cantonnier. Nous nous y installons et déjeunons de nos provisions en attendant la fin de l'orage.

Nous nous remettons en route vers onze heures et nous faisons une chasse superbe à travers les rochers. Nous arrivons ensuite à quatre heures du soir dans la tribu de Lady-Ben-Hamend, où la réception la plus aimable nous est réservée par le caïd prévenu de mon arrivée par le capitaine du bureau arabe de Géryville.

Ce brave caïd parle français et il emploie assez volontiers le mot *argot* : Ça ne f... rien ! Il est f...tu ! Il nous reçoit parfaitement ; bon dîner, mais gîte avec des puces noires énormes, des puces arabes ! Il y a de beaux tapis, mais pas assez battus, à mon avis.

Jeudi 11 octobre. — Je me lève à quatre heures, pour partir à cinq. Nous prenons le café avec le

20

caïd, auquel j'exprime tous mes regrets de l'avoir dérangé de si grand matin. « *Ça ne f... rien !* me dit-il ; je suis content de te dire au revoir. Une fois arrivé à Paris, fais-moi adresser par l'intermédiaire du bureau arabe de Géryville un bon fusil de chasse comme le tien, dans les 150 francs environ ; tu me feras bien plaisir. »

Je lui promets de m'acquitter de cette commission. Je n'ai pu, malgré ma promesse, satisfaire ce brave caïd, les bureaux arabes m'ayant interdit de faire cet envoi. Nous partons accompagnés du caïd qui a voulu nous reconduire jusqu'aux limites de sa tribu. Nous nous mettons en route ; l'air est frais ; le soleil est voilé de nuages, et le temps favorable à la marche de 8 kilomètres à l'heure.

Nous faisons halte, nous collationnons, et nous arrivons à onze heures du matin à Géryville. Je rends immédiatement visite au chef du bureau arabe, au capitaine Devaux, qui m'accueille avec bienveillance, et je m'occupe ensuite de retenir une chambre à l'hôtel unique de Géryville, *Hôtel du Sahara*, ainsi nommé sans doute parce qu'il est placé au milieu d'une véritable oasis.

On me donne une bonne chambre et je fais un suffisant déjeuner ; je visite ensuite la ville dont on a bientôt fait de compter les maisons, une centaine environ. Je fais quelques emplettes et je visite le parc des officiers, puis, après avoir expédié plusieurs lettres, je me rends au Cercle militaire, où je suis parfaitement reçu.

Je dîne à l'*Hôtel du Sahara* en joyeuse compagnie et je passe ma soirée au café ; plusieurs officiers de la garnison de Géryville ont tenu à venir me féliciter. Ces messieurs sont très bienveillants pour le *Marcheur*, dont ils ont suivi dans les journaux les voyages à travers l'Europe, l'Amérique et l'Afrique. Je rentre me coucher à l'hôtel ; il est onze heures et demie du soir.

*
* *

Géryville est un poste militaire sans communication directe avec le chemin de fer. Ce n'est que par un service de diligences, une voiture mettant de dix à douze heures, que l'on peut atteindre la ligne d'Oran. Cette ville est habitée par un certain nombre d'Européens, mais la majeure partie de la population se compose d'Arabes. Plusieurs douars et ksours environnants augmentent dans une large proportion le mouvement et le commerce de cette localité.

Le jardin du bureau arabe, sorte de square public, est bien dessiné et assez ombragé ; mais le parc du Cercle militaire, avec son lac et ses magnifiques saules pleureurs, est un endroit tout à fait remarquable, surtout en Algérie où les parcs plantés de grands arbres sont fort rares.

De belles fontaines, quelques jets d'eau, des habitations pittoresques au milieu de la verdure, des jardins bien entretenus, donnent à la ville un cachet tout particulier. Quant à la partie arabe de cette ville, elle est également curieuse

à visiter ; lés environs seuls sont peu intéressants, Géryville étant situé sur un plateau assez élevé, mais peu accidenté. Quelques hautes montagnes cependant, mais éloignées et uniformes, nues et peu rocheuses, tout un désert d'alfa immense aux alentours, voilà la physionomie des environs de Géryville. Les casernes sont spacieuses, très bien construites, et on travaille encore à les agrandir. La mosquée, quoique petite, est fort coquette. Les commerçants sont assez bien approvisionnés, et il y a beaucoup d'animation et de mouvement dans la journée. On voit qu'il doit se faire là un commerce important, beaucoup plus important certainement qu'à Aïn-Sefra ; il est regrettable que le chemin de fer n'ait pas encore pénétré jusqu'à ce centre d'affaires. Cela viendra sans doute un jour !

N'ayant plus rien d'intéressant à visiter à Géryville et environs, je prends le parti de quitter cette ville dans l'après-midi. Je me rends au bureau arabe et je fais mes adieux au capitaine Devaux et à quelques officiers. J'invite à déjeuner le spahi du bureau arabe qui m'a escorté d'Aïn-Sefra à Géryville, puis, après avoir réglé mon compte à l'Hôtel du *Sahara*, je selle mon cheval, et à trois heures, en route pour Stitten-Aflou et Laghouat. (Le capitaine Devaux a visé mon carnet de route, sur lequel il a constaté en quelques lignes que j'étais en très bonne santé et bien reçu partout où j'ai passé.)

Vendredi 12 octobre. — De Géryville à Stitten,

la route est bonne, bien suivie et peu accidentée, sauf au passage d'un col assez élevé. Nous arrivons à six heures au ksar de Stitten ; je suis à l'instant entouré d'une foule de curieux arabes ; je traverse plusieurs rues étroites, demandant la demeure du caïd, mais on m'indique qu'il n'est pas actuellement au village, et qu'il est campé au douar, à un kilomètre environ plus loin. Je trouve quelques Arabes parlant un peu français, notamment un tailleur indigène qui se propose de faire le lendemain la route d'Aflou-Laghouat avec moi. Un cavalier du ksar monte en selle et me fait signe de le suivre ; il va me conduire au caïd. Cinq minutes après, en effet, j'arrive devant une tente richement tapissée et remplie de nombreux Arabes. Le caïd sort de chez lui, me fait bon accueil, m'aide à descendre de cheval et me fait entrer sous sa tente, pendant que ses serviteurs s'occupent de mon coursier. Ce caïd est le frère de Si-Hamza, le grand chef arabe que j'ai connu à Oran, à l'Hôtel *Continental*, et où il est venu assister à une de mes conférences, me donnant de sages conseils. On me fait une place au milieu du cercle des nombreux amis du caïd, tous gros personnages sans doute, à en juger par leurs riches costumes : vestes chamarrées d'or, burnous élégants, armes de luxe, etc. Quelques-uns de ces Arabes prononcent assez bien le français. Le caïd, jeune homme d'une trentaine d'années, parle couramment notre langue ; je puis donc lui expliquer qui je suis et dans quel but je voyage :

journaliste et géomètre, le mot géographe ne lui étant pas compréhensible. Cette tente, la plus riche que j'aie jamais vue jusqu'ici, est entièrement doublée de riches tissus de laine, avec des dessins arabes splendides ; les couleurs très vives de ces étoffes font admirablement ressortir les physionomies de ces indigènes que j'observe tout en causant ; le caïd a une figure fine et intelligente. Ici, tout respire la propreté ; enfin ! Je suis accroupi sur d'épais tapis, et de jolis poufs supportent mes bras. On m'offre le café, cigarettes, etc., et le caïd me pose quantité de questions sur ma profession de géomètre, sur son frère Si Hamza et sur le futur changement du gouverneur général de l'Algérie.

Le dîner est servi à huit heures du soir ; on me donne, ce que je ne vois pas souvent, assiette, fourchette, cuillère, couteau, verre, carafe et *bouteille de vin.* C'est la première fois que je me trouve à pareille noce chez des Arabes. Un couvert, ne plus manger la viande avec les doigts comme les anthropophages, puis du vin, quel luxe ! Je n'en suis pas fâché, quoique n'en faisant pas abus ; je préfère l'eau rougie à l'eau pure, d'autant plus que cette eau a toujours un goût de peau de bouc, de goudron et de magnésie mélangés. Excellent dîner composé de *gachous*, vermicelle pimenté, tagine, choux farcis, couscous, dessert. C'est presque toujours le même menu, mais cette fois bien préparé et bien serv c'est ce que j'ai mangé de

meilleur depuis mon voyage au pays des caïds!

Les habitants des ksours de cette contrée, ainsi que je l'ai appris au bureau arabe, sont tous fort riches. Tous ces indigènes sont commerçants, artisans ou éleveurs de troupeaux, et généralement fort aisés.

Naturellement, les caïds sont mieux payés, ont plus de bénéfices, et presque tous sont fortunés. Le caïd de Stitten, frère de Si-Hamza, quoique moins riche que ce dernier, est propriétaire de plusieurs maisons à Géryville et à Aflou. Après le repas, nouvelle surprise : en plein pays désert, dans le Bled, comme on dit par ici, on m'apporte une bouteille de chartreuse ; j'en prends volontiers un petit verre, que je déguste avec onction. Puis vient la gazeuse (le champagne est appelé ainsi par les Arabes). Décidément, mon caïd aime le confortable et il m'offre tout ce qui peut me faire plaisir. On sert ensuite le café, puis le thé, et pour terminer, enfin, le thé à la menthe, et jusqu'à onze heures du soir, tout en fumant, on reste allongé sous la tente.

A onze heures et demie, tous les amis du caïd Boubakar font seller leurs chevaux et chacun d'eux part dans une direction opposée. Je reste peu après seul avec le caïd, qui donne des ordres : en peu d'instants on m'installe un lit arabe sous cette splendide tente.

J'ai remarqué les curieuses petites tables où l'on fait le service ; elles ont environ quarante centimètres de hauteur, ce qui est du reste suffi-

sant pour des convives qui sont allongés à terre. La façon dont les Arabes préparent le thé est fort singulière. Deux bouillottes, une boîte de métal, chef-d'œuvre de l'industrie marocaine, pour le thé et pour le sucre, un grand feu de bois, puis une énorme cafetière ou grande bouillotte d'une forme contournée. On prépare avec beaucoup de soins, on jette le premier bouillon, on sucre abondamment et l'on verse dans des tasses ou verres minuscules.

J'ai passé sous la tente du caïd de Stitten une fort bonne nuit et n'ai été incommodé par aucun insecte, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps.

Samedi 13 octobre. — Départ de Stitten à sept heures, après avoir pris le café et adressé à Boubakar mes adieux et remerciements. Je voyage escorté d'un cavalier de Stitten, et, de plus, je suis accompagné par le tailleur arabe qui s'était proposé de partir avec moi la veille. Nous passons devant le monument commémoratif de la révolte des Arabes de 1891. C'est la sépulture du colonel Pauvrette et des combattants, zouaves et chasseurs d'Afrique, au lieu dit : Tagina.

Arrivés à la ferme de la famille de Si-Hamza à Timendert, un déjeuner nous est offert par le régisseur du domaine, un Espagnol nommé Murillo, chef de culture, qui nous sert tout d'abord l'apéritif et vise mon carnet de route, pendant que se prépare le déjeuner. Il m'apprend que la contrée que je traverse est une des plus

froides de l'Algérie et qu'en hiver on y voit fréquemment de la neige ; l'eau y gèle fort souvent. Au départ, je fais quelques menus cadeaux aux enfants, en remerciement de la bonne hospitalité qu'on nous a offerte.

Nous poursuivons notre marche ; un col assez élevé à franchir, puis un grand plateau jusqu'à Bou-Alem, et une très bonne route, sauf au passage du col. Nous rencontrons un conducteur des Ponts-et-Chaussées, nous causons ensemble, quelques instants ; il m'offre café et rafraîchissements qu'il a en réserve dans sa voiture. Nous avons le regret de nous quitter un instant après, car nous allons chacun en sens inverse.

A Bou-Alem dont le ksar (l'ancien village) tombe en ruines, je suis reçu chez le caïd Hamed-ben-Mohammed qui a été prévenu de mon arrivée par lettre du bureau arabe de Géryville.

On me fait, comme toujours, une excellente réception : le café, une promenade aux environs où je dessine quelques croquis ; puis nous retournons à Bou-Alem, chez le caïd, qui est peu fortuné et ne possède qu'une bien misérable demeure. C'est malgré cela un brave homme baragouinant un peu de français ; je suis, dans la soirée, accosté par une mulâtresse très désireuse de faire plus ample connaissance avec le *Marcheur*. Je crois devoir repousser ses séduisantes propositions. Les mœurs des femmes arabes de cette contrée sont très peu morales.

Dimanche 14 octobre. — Nous partons de Bou-

Alem à six heures du matin et nous commençons la journée par une chasse à l'outarde, sorte d'oie sauvage au superbe plumage; c'est un excellent gibier. Nous apercevons aussi quelques caméléons que ne dérange guère notre approche. Un effet de neige très curieux nous arrête un moment. Il est produit par le reflet de certains rochers et pierres blanches sur les hautes montagnes des environs de Taouaïlla. Nous rencontrons un goumier arabe conduisant un prisonnier qu'il a la mansuétude de porter en croupe pour lui éviter la fatigue. Au milieu d'un bouquet de verdure nous apparaît agréablement Taouaïlla. Nous arrivons chez le caïd qui nous reçoit très bien, ayant été prévenu, lui aussi, par le commandant du bureau arabe d'Aflou.

Grandin, géomètre français !... Quelle réception ! ! ! On me donne aussitôt une chambre spacieuse à colonnettes et à arceaux, pièce immense, sorte de gare, de monastère, de halle ou de mosquée.

J'examine les Arabes qui m'entourent; leur équipement, leur couteau ou poignard dans une gaine de cuir, retirant toujours leurs sandales pour marcher ou se coucher sur les tapis. Je déjeune en nombreuse société, puis je visite la ville, le ksar, qui est très important; c'est un pays de culture, d'élevage et de bestiaux. Il y a en même temps beaucoup d'industrie, des fabriques de tapis à la main, les femmes et les hommes travaillant ensemble. L'homme fait le

dessin en tapisserie, la femme rattache la laine derrière le métier. Dans toute cette contrée les femmes arabes ne sont pas cachées aux yeux de l'Européen, et quelques-unes font métier de prostituées. Il y a de jolis jardins ombragés, avec deux rivières qui entretiennent la fertilité et favorisent les récoltes d'orge, de maïs, de pommes de terre. Il n'y a pas de dattes, mais par contre une grande quantité de pommiers, poiriers, pêchers, cognassiers, abricotiers, pruniers, etc.

Les femmes circulent librement dans les rues sans avoir la figure voilée. Elles ont l'air très hardies, voire même effrontées.

Il y a aussi une foule de marchands, en partie de race juive, et pas mal d'Arabes parlant assez bien notre langue. Ce ksar est très commerçant. Le caïd de Taouaïlla est affable, mais parle peu le français. Je me promène dans l'après-midi, et j'écris quelques lettres. Je reviens pour le dîner, bon mais inévitablement composé des mêmes mets, gachous, tagine et couscous. Après le repas, café et causerie avec l'aide d'interprètes. Puis, je vais faire un tour en ville, ayant en poche la clé de ma grande chambre, et quelle clé (en proportion avec la halle !...) ! Je vais voir la danse du ventre, les chants, les distractions arabes, et cela est nouveau pour moi de voir autant de *mouquères* femmes (arabes en liberté). Je rentre me coucher à onze heures du soir, très satisfait de ma journée et de ma soirée.

Je note en passant la singulière cuiller en bois dont on se sert pour manger le couscous. J'ai obtenu d'emporter d'ailleurs une de ces cuillers qui figure dans ma collection et me rappellera plus tard le temps où je mangeais, sous la tente des caïds, ce couscous toujours trop pimenté, du moins pour le palais des Européens.

Lundi 15 octobre. — Je pars à sept heures du matin de Taouaïlla, escorté par des spahis qui se rendent à Aflou où nous arrivons à deux heures de l'après-midi. Un col élevé se trouve à la sortie de Taouaïlla ; nous le franchissons, et suivons ensuite jusqu'à Aflou une route tracée sur un plateau élevé d'environ 1,400 à 1,500 mètres, pays généralement très froid l'hiver.

Il existe ici des jardins magnifiques, où se récoltent tous nos fruits et légumes d'Europe. L'oasis est également superbe avec ses lacs, sources, ombrage de peupliers donnant presque l'illusion d'une contrée française.

A mon arrivée, je rends visite au capitaine Pémartin, chef du bureau arabe ; je suis bien reçu et invité à dîner avec le capitaine et les officiers, pour le soir même.

Je prends l'apéritif et me livre à une causerie avec le docteur Loustalot, qui m'a inscrit sur mon carnet une aimable inscription de ma visite (1). Le dîner est très gai et très bien servi,

(1) Nous avons vu aujourd'hui M. Grandin « le Marcheur ». Nous serons heureux de le revoir, car il est avant tout

avec vins fins et champagne, et se prolonge bien avant dans la nuit, ce qui m'oblige encore de me coucher à deux heures du matin.

Mardi 16 octobre. — Je visite les environs, je déjeune au bordj, et je pars avec le docteur Loustalot pour assister à l'opération de la vaccine des Arabes, dans un douar à douze kilomètres d'Aflou. Nous gagnons à cheval le douar où on a dressé une tente et étendu des tapis pour nous recevoir. Les femmes arabes se présentent au docteur avec leurs enfants au bras. La plupart de ces marmots sont d'une saleté révoltante. Le docteur interroge quelques vieux Arabes, et quoique en général ces hommes primitifs ne partagent pas nos principes de médecine, ils reconnaissent cependant les bienfaits du vaccin.

Au retour, nous chassons, et bien que le gibier ne pullule pas, nous rapportons quelques pièces au bureau arabe.

Nous faisons ensuite le dîner d'adieu en compagnie du docteur et de Rémy, un brave hôtelier qui a tenu à loger gratis le marcheur Grandin. Nous portons divers toasts en buvant du champagne.

Mercredi 17 octobre. — Levé à six heures le

aimable causeur. Evidemment, il n'a pas encore fait le tour du *monde où l'on s'ennuie.....*

D[r] Loustalot.

Aflou, 15 octobre 1894.

lendemain, j'active le départ et termine mes préparatifs ; c'est bien à regret d'ailleurs que je quitte un pays aussi agréable, et les braves amis qui m'ont si bien reçu. A sept heures du matin, je me mets en route avec une escorte, et muni d'une lettre de recommandation pour le caïd de Tadjemout. Nous traversons une vallée splendide, où coule l'Oued-Mzi. Quelques rochers, des sapins rabougris composent tout le paysage, mais il y a moins de sable et d'alfa ; la terre est marneuse, le sol blanc. Un très curieux oued attire mon attention : il y a de l'eau, quelques petites cascades même et beaucoup de poissons. Nous apercevons quelques Arabes lavant, selon la coutume, leur linge avec les pieds, méthode très pratique mais qui demande une certaine habitude pour être bien réussie.

A quatre heures du soir, nous arrivons chez le caïd de Tadjemout et nous avons une bonne réception au khalifat ; après un bon dîner, j'y obtiens une chambre presque propre.

Jeudi 18 octobre. — Départ à sept heures sous escorte de goumiers. La route de Tadjemout est facile, sauf vers Laghouat ; nous traversons péniblement l'Oued-Mzi, peu profond mais mauvais à cause du fond pierreux et glissant. Il est même dangereux, lorsque survient un orage, de traverser cet oued qui a une largeur immense. Je rencontre toute une compagnie de gais Français qui m'invitent à passer la journée avec eux. J'accepte, nous nous mettons en route et déjeu-

nons sur l'herbe à l'oasis de Miloch. Agréable journée ; dans l'après-midi, chasse dans les rochers. Tout cela me retarde certainement, mais nous arrivons tout de même dans la soirée à Laghouat, où je dîne chez M. et madame Amrin, en compagnie de quelques officiers. Je dors ensuite dans une chambre de l'hôtel du Sud, porte d'Alger, à Laghouat.

Vendredi 19 octobre. — Je visite Laghouat et ses environs. Malgré la grande chaleur et le *siroco*, je n'arrête que pour admirer la superbe oasis, la mosquée, l'hôpital, les spacieuses casernes, etc. Je rends visite au commandant supérieur, M. de Périer, ainsi qu'aux officiers du bureau arabe. La ville de Laghouat est importante. L'oasis compte près de cent mille palmiers. Je déjeune aujourd'hui à l'hôtel, mais je suis invité pour demain chez le commandant. Je rends également visite au caïd Si-Hamza ; il m'invite à dîner avec lui.

Dans ma promenade, j'assiste au départ des courriers de Gardaïa et d'Alger ; ce sont des diligences pareilles à nos anciennes malles-poste, mais beaucoup moins bien tenues sous le rapport de la propreté ; attelées de six chevaux arabes, elles marchent à toute vitesse au milieu d'un nuage de poussière. Dans l'après-midi je fais un nouveau tour de ville, accompagné du capitaine X... et de quelques amis. Nous voyons les curiosités locales, assez variées : cafés maures, cafés chantants, où nous assistons à la danse du

ventre ; nous traversons la ville, très animée, et nous terminons par une visite aux lupanars arabes. Ce sont généralement d'infects bouges, où les consommations les plus mauvaises sont servies par des domestiques dont la propreté laisse à désirer. Les almées (! !) se tiennent accroupies le long de petites galeries ou simplement sur des sièges assez bas, et elles passent leur temps à fumer ou à chanter des chansons traînantes sur des mélopées arabes. C'est un coin de mœurs locales, et je ne pouvais manquer de m'en rendre compte.

Plusieurs de ces Mauresques sont de splendides filles, de réelles beautés ; leur costume est chamarré d'or, très riche et fort seyant. Malgré cela elles m'ont paru peu engageantes.

Samedi 20 octobre. — Le siroco souffle toujours, mais ce vent brûlant ne m'arrête pas ; sitôt ma correspondance expédiée, je recommence une tournée d'exploration à travers la ville. Je vais ensuite vers dix heures au Cercle militaire, et, invité par le commandant de Périer, nous déjeunons en compagnie de madame de Périer et de plusieurs officiers ; repas familial suivi d'une promenade aux jardins publics, qui sont fort beaux et bien entretenus. Je fais mes préparatifs de départ pour le lendemain matin, et je me rends près du grand agha, chez qui je dois dîner. Je passe une agréable soirée avec Si-Hamza, agha du Djebel-Amour, qui m'inscrit en français sur mon carnet de route la note suivante visée de son cachet :

« C'est avec un vif plaisir que je revois encore ici l'ami Grandin, car, l'ayant rencontré à Oran où j'ai assisté à une de ses conférences dans laquelle il disait vouloir se rendre à Tombouctou, vu l'estime que j'ai pour la France, je lui ai conseillé de ne jamais s'aventurer dans un pareil voyage, connaissant les dangers qu'il courrait. Sur mes conseils, l'ami Grandin se décida, et c'est avec joie qu'il a été reçu par mon frère, caïd de Stitten, et mon oncle Si-Din, agha de Géryville; et espérant que son voyage s'accomplira dans de bonnes conditions.

(Signé en arabe) :

» Agha SI-HAMZA-BEN-BOUBEKEUR,
agha du Djebel-Amour (1). »

Il me donne en outre une recommandation pour toutes les tribus arabes où je passerai, et j'avoue que cette recommandation m'a été fort utile.

Il m'arrive une estafette, qui me remet un petit mot, m'invitant à passer chez le commandant (urgent), et rendez-vous pour le lendemain huit heures à son bureau. Ordre a été reçu, paraît-il, de faire changer l'itinéraire de ma route. (Voir le mot signé du commandant de Périer.)

Pour l'instant, nous retournons à l'hôtel du

(1) Au conseil de Si-Hamza, à propos de Tombouctou, je dois ajouter ceci, qui est *officiel :*

« M. Grandin, qui désirait se rendre à El-Goléa et à

Sud où une petite sauterie a été organisée spontanément, par plusieurs officiers et quelques jeunes dames de la colonie française ; soirée très agréable.

Quelques derniers détails sur la ville de Laghouat où j'ai passé un agréable séjour ; elle a grand aspect avec son enceinte de murs élevés, ses casernes, son fort, l'hôpital et le pénitencier.

A la sortie se trouve l'Oued-Mzi, cours d'eau d'une grande largeur dont le passage est toujours pénible, aussi bien aux piétons qu'aux cavaliers et voituriers, et fort souvent dangereux lorsqu'il survient une crue subite des eaux. Chaque année cet Oued-Mzi fait des victimes. On trouve quantité d'Arabes mendiants sur les routes, et très souvent des soldats libérés qui s'en retournent en France. J'ai eu l'occasion d'en rencontrer et de faire chemin avec eux, de Laghouat à Djelfa.

Je visite le caravansérail de Sidi-Meklouf avec l'intention d'acheter un chameau pour partir sur El-Goléa le lendemain ; je ne trouve pas ce qu'il me faudrait, et remets pour faire cet achat d'avoir les conseils du vétérinaire de l'armée.

Ayant donc été invité par l'autorité militaire à modifier mon itinéraire, en raison du peu de

Ouargla, en passant par Ghardaïa, a été invité à modifier son itinéraire et à prendre une route longeant le Sahara plus au Nord (par ordre supérieur). M. Grandin se dirige vers Djella, Bou-Saâda et Barika, pour gagner Biskra.

» Le chef de bataillon, commandant supérieur,

» H. DE PÉRIER. »

sécurité de la région que je me proposais de parcourir (de El-Goléa à Ouargla par Ghardaïa), et forcé de prendre une route longeant le Sahara septentrional, je vais me rendre à Djelfa, Bou-Saâda et Biskra. Effectivement, les Arabes sont en état de révolte en ce moment autour d'El-Goléa. Plusieurs convois, escortés par une compagnie commandée par un officier, ont été attaqués par les soldats de Bou-Amema, près du fort Mac-Mahon. Je renonce donc totalement à mon premier projet; j'espère le reprendre plus tard, avec l'appui moral et pécuniaire du gouvernement.

*
* *

Dimanche 21 octobre. — Je fais ma visite d'adieu au commandant et je presse mes préparatifs; je vends mon cheval qui me devient désormais inutile, et ayant déjeuné, je quitte Laghouat à deux heures du soir, très chargé de bagages, ce qui m'est d'autant plus pénible que le temps est chaud et nuageux. (Une charge de 30 kilos par 42° de chaleur.) J'arrive à cinq heures du soir à Metlili et je dîne au caravansérail. Mais j'y séjourne peu, et je repars vers huit heures du soir pour aller coucher à Beni-Afou. Je trouve en route un gourbi abandonné, dont je me contente pour passer ma nuit.

Lundi 22 octobre. — Parti à six heures de mon *four* (car c'est un four de plâtrier que j'ai pris pour un gourbi : je m'en suis aperçu à la cendre

encore brûlante, que j'ai tâtée plusieurs fois pour voir si je ne prenais pas feu), j'arrive à huit heures à Sidi-Maklouf où je procède à un blanchissage et à ma toilette; après un bon déjeuner, repos de deux heures au caravansérail. J'assiste à l'arrivée des troupiers libres, ou mieux libérés (convoi périodique), dont j'avais fait connaissance à Metlili.

Je me dirige ensuite vers Aïn-El-Bel à onze heures, et je rencontre le courrier avec lequel je cause un instant.

Arrivé à Aïn-el-Ibel à sept heures du soir, je m'arrête chez l'ancien propriétaire du caravansérail, un brave vieux militaire de trente-deux ans de service, qu'on a trouvé bon à mettre en dehors du caravansérail, en mettant celui-ci en adjudication. Il a bâti à côté une auberge où j'ai été parfaitement reçu, bon dîner, chambre confortable. On a pas mal *giberné* (bavardé) avant de se coucher.

Mardi 23 octobre. — Selon l'habitude, je me lève à cinq heures, au moment où s'en vont les voituriers qui ont dîné et couché comme moi chez le père Vernot. Après un premier déjeuner, je me mets en route à sept heures du matin et j'arrive à neuf heures chez le caïd Si-Mohammed-ben-Snoussi, vieil Arabe de quatre-vingt-quatre ans à la barbe teinte en rouge vif (un vrai type de barbe-bleue, à barbe rouge !...) Je suis tout d'abord obligé de parlementer pour me faire accueillir, mais sur la présentation de mon carnet de route, on finit par

me recevoir avec force salamaleks. Je déjeune à la ferme du Caïd et visite le poste optique de l'Oued Sédeur. Je suis invité à *casser la croûte* sous la tente de M. Brun, conducteur des Ponts-et-Chaussées ; puis je parviens à Djelfa à cinq heures moins le quart, et fais visite au commandant supérieur, M. Janier ; j'obtiens visa de mon carnet au bureau arabe et je reçois invitation à dîner chez le lieutenant Pein ; après le repas je passe la soirée au Cercle militaire.

De Laghouat à Djelfa j'ai remarqué plusieurs caravansérails bien approvisionnés à toutes les étapes, 17e, 23e, 33e, 38e kilomètres, mais dont les prix sont assez élevés, vu le manque de communications. J'ai fait la rencontre d'un caïd décoré et riche à en juger par le train de son équipage : escorte de cavaliers, chameaux richement harnachés, et porteurs de *Bassours* renfermant sa ou ses mouquères.

Une remarque en passant ; les terrains sont très fertiles autour d'Aïn-el-Ibel, et malgré les demandes fort nombreuses, faites par les colons français, on répond par des refus. Pour quelle raison ? Pourquoi empêcher la culture, arbres fruitiers, légumes, etc., qui poussent ici à merveille ? Pourquoi entraver l'extension de la colonisation ? Par quelle chinoiserie administrative peut-on refuser de vendre du terrain à des Français honnêtes et solvables ?

Mercredi 24 octobre. — Djelfa est une grande ville possédant des rues droites, larges, trouées

rectangulairement, des jardins et une belle pépinière à l'est, près du bureau arabe qui est assez éloigné de la ville. Il y a, en outre, une enceinte fortifiée par des murs percés de doubles portes en fer. Une mosquée coquette et élégante se dresse hors de la ville, tandis que l'église chrétienne s'élève sur une des larges places du centre. Il existe encore un grand marché couvert, d'immenses terrains vagues et incultes s'étendant à l'ouest, au nord et au sud de la ville. Il y a quelques jardins entourés de grands murs, et à quelques kilomètres à l'ouest, la profonde forêt de Djelfa.

La température, vu l'altitude, y est froide en hiver ; c'est probablement pour cette raison qu'on n'y voit pas de palmiers.

Il y a de nombreux commerçants, débitants, un quartier arabe important, et une longue rue plantée d'une double rangée d'arbres. Les irrigations ont lieu pour la pépinière et les jardins par les eaux de l'oued, qui coule à l'est de la ville.

Dans la matinée, j'ai écrit plusieurs lettres, puis je me suis rendu au Cercle militaire ; j'ai déjeuné aujourd'hui à l'hôtel. M. Rizer, pharmacien-major de l'hôpital militaire, est venu m'inviter à dîner pour le soir même. Dans la journée, j'ai parcouru les environs qui sont peu intéressants. Le rendez-vous était pour six heures et demie au Cercle et le dîner pour sept heures et demie chez M. Rizer. Nous causons une partie de la soirée et je rentre à l'hôtel à onze heures.

J'ai eu occasion de remarquer les costumes fantaisistes de quelques officiers de Djelfa... Faut de la fantaisie, mais pas trop n'en faut ! Certains de ces braves camarades qui m'ont reçu si affectueusement, ressemblaient aux horses-guards de l'armée anglaise, costume entièrement rouge !

Jeudi 25 octobre. — Je pars à six heures du matin pour Salim, route de Bou-Saâda, accompagné jusqu'au cinquième kilomètre par MM. Rizer et Pein (ce dernier, recordman de Djelfa pour le sport pédestre). La route est belle et droite, le pays peu accidenté ; la contrée a un aspect désolé, dû en partie au manque de végétation ; il y a cependant quelques endroits près de Djelfa où l'on peut récolter de l'orge. Mes compagnons me font remarquer quelques arbres rabougris, ayant peine à végéter. C'est un essai de colonisation fait par un officier, mais la nature n'a pas secondé ses efforts et, somme toute, c'est un maigre résultat. Il paraît toutefois que cet officier a été décoré... du Mérite agricole. Le sol jusqu'aux environs d'Aïn-Mlah est nu et stérile : on trouve à peine quelques touffes d'une herbe rare et desséchée. MM. Rizer et Pein me quittent pour retourner à Djelfa.

J'arrive à quatre heures et demie à Selim et je me rends chez le garçon d'écurie du courrier, un Français, qui m'accueille on ne peut mieux. On m'avait conseillé d'emporter des provisions de bouche sous prétexte que je ne trouverais rien ; cependant, après avoir pris l'apéritif, nous sou-

pons d'œufs à la coque, perdreaux, fromage, café, etc. Je couche ensuite sous un toit hospitalier.

Vendredi 26 octobre. — Parti à cinq heures et demie du matin de Sélim, je fais un arrêt d'une demi-heure à Kafethiour, pour prendre une tasse de café ; à Dermel, l'absence du gardien du caravansérail m'oblige à repartir sans déjeuner, aussi je parviens à Bou-Saâda complètement affamé. Je trouve bon dîner et bon gîte à l'*hôtel Guillaume*, ce qui me remonte un peu.

Bou-Saâda. — L'arrivée par la route de Djelfa est fort pittoresque : en quittant Dermel, on traverse un col très mouvementé ; il y a un bel effet de montagnes, mais pas un cours d'eau, et aucune fontaine ; rien que des pierres, de l'alfa et du sable. La vue de la ville est agréable ; son enceinte de murs blancs, ses arbres et ses jardins, et la caserne dominant le tout, lui donnent un cachet tout particulier.

Bou-Saâda est du reste une ville spéciale, avec sa grande place entourée de maisons à arcades et sa fontaine au milieu. Il y a aussi un beau parc militaire et un splendide jardin, un lavoir public de style mauresque, un marabout, et enfin, la vieille ville, le *Ksar*, quartier arabe très pittoresque. Ces jardins, ces monuments étincelant de blancheur, ces rues tortueuses, forment un ensemble peut-être moins moderne mais bien plus curieux que celui de Djelfa avec ses rues droites et régulières. Le palmier vient bien dans cette

oasis, et les dattes y arrivent à maturité. De grands déblaiements de terrains et de nouvelles constructions sont en train de se faire. Le Cercle militaire est situé au milieu d'un beau jardin, et les bureaux arabes se trouvent à l'extrémité est de la ville ; c'est un bâtiment carré tout récent. Je n'ai garde d'oublier la caserne, très belle, blanchie à la chaux, et située sur un point dominant la ville ; on y arrive par un petit jardin planté de beaux arbres. Quant à l'église chrétienne, elle est peu importante et très simple ; la mosquée est également peu remarquable.

De Djelfa à Bou-Saâda, la route est droite au nord-est, et bien suivie, peu accidentée, sauf, ainsi que je l'ai dit, à partir de Dermel. Les bornes kilométriques sont pour la plupart cassées ou même enlevées par les Arabes, fait que j'ai pu constater dans tout le Tled et qui est regrettable pour les voyageurs. Dans tous les douars, on entend constamment les aboiements des chiens kabyles, peu dangereux, il est vrai, à cause de leur poltronnerie, mais ayant l'air très menaçant.

Autre détail : en pleine rue, à Bou-Saâda, j'ai aperçu une juive cherchant les poux dans la chevelure d'une de ses camarades. Cette race est très répandue en Algérie, où elle pratique comme toujours l'usure sur une vaste échelle, et, disons le mot, l'escroquerie. Ils ont dû s'implanter avec succès dans le pays, et, tout méprisés qu'ils sont des Algériens et même des Arabes, ils ont une

grande influence dans certains centres commerciaux..

Après un dernier coup d'œil à Bou-Saâda, qui, du haut des casernes, se déroule comme dans un panorama, je me dispose à regret à quitter cette agréable localité.

Le 28 octobre, à neuf heures du matin, après avoir fait viser mon carnet au bureau arabe, je me mets en route pour Biskra, la Nice de l'Algérie.

J'emporte des vivres : pain et chocolat; le tout formant avec mes effets un bagage d'environ 25 kilos. Je suis un chemin pittoresque dans l'oued, pour franchir le ksar, passage très difficile de la montagne, dangereux même. J'arrive à onze heures à Aïn-Derahouch, et je traverse les monts Roumana par un col très escarpé. Je passe à Oultam et, comme le gardien du *bordj* est absent, je poursuis ma route après avoir bu quelques gorgées d'eau à l'Oued-Sultan, eau malsaine, fiévreuse, à cause des lauriers-roses qui végètent dans cet oued.

Je dîne avec du pain et du chocolat, près d'une source, près d'Aïn-Zia. Après quoi, je m'enveloppe de mon burnous et me couche dans un ravin; mais vers deux heures du matin, le froid m'empêchant de dormir, je continue de marcher; malheureusement la lune n'éclaire pas, et ma boussole n'a pas d'éclairage de nuit.

Lundi 29 octobre. — Je ne tarde pas à me perdre, le chemin étant à peine tracé; je me décide à

m'arrêter de nouveau, jusqu'à cinq heures du matin; je suis transi, car la matinée est très fraîche. Je reprends enfin le chemin arabe, je rencontre quelques cultivateurs semant de l'orge. Ils m'offrent de la galette et de l'eau, que j'accepte de bon cœur. Ils m'engagent à boire beaucoup, car le premier point d'eau, maintenant, est très éloigné. J'ai environ 60 kilomètres avant d'arriver à Sadouri; l'endroit où je me trouve est sans doute El Mouilah. Je bois donc plusieurs tasses d'eau, et en route! La chaleur est excessive, le temps est devenu lourd et orageux. Je traverse un immense plateau sans arbres, sans aucun brin d'ombre. La route n'est plus tracée, je ne me guide qu'en faisant des visées et en me servant de ma boussole. Mon chien Tombouctou me suit en tirant la langue; il ne me lâche pas d'une semelle, mais sa physionomie intelligente semble me demander pourquoi je le conduis dans de pareils déserts... Brave et courageux animal, le plus fidèle, le seul qui me reste de tous mes compagnons de route!

Je me hâte, pour arriver de jour à l'Oued-Sadouri, mais j'avais compté sans le mauvais état des routes à l'entrée des monts Z'ab. J'ai peine à avancer, chargé comme je le suis, et talonné par la soif. La nuit commence à venir. Alors je presse le pas, et malgré les obstacles j'avance de plus en plus rapidement,

Je rencontre enfin quelques Arabes auxquels je crie : « El' mah, el' mah (l'eau, l'eau !) »; mais

macache! ils sont comme moi à la recherche d'un r'dir contenant encore un peu d'eau, afin d'emplir leurs peaux de bouc. Je me joins à eux, et nous finissons, après une bonne heure de recherches, par trouver une mare infecte, pleine de bêtes, un vrai bourbier. Tombouctou l'avait déjà découvert avant nous. Nous passons cependant cette vase à travers un linge, et nous la buvons. C'est nauséabond, mais la soif! Que ne boirait-on pas!... J'avais, quelques instants avant, n'y tenant plus, bu de mon urine!... Mes Arabes parviennent, avec beaucoup de peine, à remplir une outre, et comme la nuit est complètement arrivée, ils m'engagent à venir à leur campement pour passer la nuit. J'accepte, et peu après je suis au milieu d'une véritable caravane de Bédouins composée d'une douzaine de personnes, de quelques chevaux, et d'une centaine de bourricots. On me prête une couverture de selle et je m'allonge dessus, après avoir avalé un peu de pain de ma provision, que je partage avec Tombouctou. Je ne suis qu'à demi rassuré au sujet de la troupe dans laquelle je suis tombé; aussi je ne m'endors qu'après avoir mis mon bagage sous ma tête en guise de traversin, mon fusil chargé à portée de la main, et mon fidèle Tombouctou, en sentinelle, couché à mes pieds.

Mardi 30 octobre. — La nuit s'est passée sans incident. Le lendemain, au réveil, nous nous apprêtons, éclairés par une grande flamme, les Arabes ayant mis le feu à la prairie pour faire

de la lumière; je fais route quelque temps avec la caravane, mais, trouvant son allure trop lente, je la quitte, m'avançant seul. Je traverse les monts Z'ab, très accidentés, des chemins impossibles; mais quel pittoresque tableau! Une gorge resserrée entre des rochers énormes qui semblent vouloir se rejoindre au-dessus de la tête du voyageur, et dressant leur silhouette aiguë dans le bleu foncé du ciel. En marchant parmi ces pierres dures, aux arêtes coupantes, mes chaussures ne tardent pas à se disloquer, et je me vois obligé de m'improviser cordonnier; avec un morceau de fil de laiton de ma glace, je répare tant bien que mal ma chaussure : il faut savoir tout faire en voyageant dans le désert, car les savetiers y sont rares... et les porteurs d'eau... donc !

J'arrive enfin à Sadouri, mais, ô déception ! je trouve bien de l'eau dans le r'dir, seulement tous les membres d'une caravane sont en train d'y laver leur linge sale ! et plusieurs même se débarbouillent les pieds, la figure et le reste, dans cette eau que je convoitais depuis plus de vingt-quatre heures. Il fallait faire contre mauvaise fortune bon cœur, et je me décidai tout de même à boire de ce liquide puant. . . . .

Une tablette de chocolat, avalée avec un morceau de pain, me fait passer le mauvais goût de l'eau, et je continue ma route, ayant encore une assez longue étape avant d'atteindre Tolga, où je comptais prendre gîte chez le caïd du ksar.

Je remarque en passant les roches de marbre blanc des monts Z'ab; à distance, c'est un spectacle merveilleux; on dirait la mer.

Comme la veille, retardé par le mauvais état du chemin, il m'est impossible d'arriver à Tolga pour six heures du soir. J'essaie bien de continuer, mais je ne tarde pas à perdre la route, un vrai sentier à peine indiqué par instants.

Je veux m'obstiner, mais je ne tarde pas à m'apercevoir que c'est dangereux; je fais plusieurs chutes, je me fatigue sans aucun résultat. Ma boussole m'indique bien la direction, mais avec la nuit qui m'aveugle, je dois y renoncer; et comme la veille encore, obligé de dormir à la belle étoile, je m'enveloppe dans mon burnous, vêtement qui m'a déjà rendu de grands services, les nuits étant presque toujours très froides; et il m'a fallu souvent coucher dehors en Algérie!

Réveillé par la fraîcheur à quatre heures, j'entends au loin les aboiements d'un chien, et me dirige aussitôt de ce côté. Je finis par trouver un naturel du pays qui me fait entrer sous sa tente, me donne à boire et me fait même cuire instantanément une galette de blé. Le pain arabe cuit sous la cendre est agréable au goût et celui-là est de bonne qualité.

(Les Arabes sont pétris de défauts : sales, pillards, cruels parfois, et, comme certains Européens, menteurs, ivrognes, flatteurs et dissimulés, — je parle ici en général; mais on ne peut leur contester la qualité d'être très hospitaliers.

J'ai eu personnellement trop souvent l'occasion d'apprécier cette hospitalité pour ne pas leur rendre ici cette justice.)

Mercredi 31 octobre. — Vers six heures du matin, mon Arabe me conduit lui-même à El-Amri où demeure un régisseur français, M. Maraisebile, qui m'accueille très bien ; je prends chez lui café et collation, un festin, après les dernières privations ! et je poursuis ma route par El-Bordj jusqu'à Tolga, ksar très important, où j'entre chez un brave instituteur français, M. Bartholet, qui m'offre l'hospitalité. Je passe quelques heures en compagnie de M. et madame Bartholet ; puis, à deux heures, je me remets en route jusqu'au Bordj-Bellay où je dîne et couche aux accents d'une musique infernale dont les Arabes seuls ont le secret. Impossible de fermer l'œil : la musique d'une part... la vermine de l'autre.

Jeudi 1er novembre. — Aussi, dès trois heures du matin, je m'empresse de prendre congé de mes hôtes bruyants, et, après une bonne marche, j'arrive à six heures à Biskra.

Avant d'y parvenir, j'ai eu quelques heures pénibles à cause du sable parsemé à certains endroits de magnésie, ce qui produit l'effet du givre. En m'approchant, j'entends le sifflet d'une locomotive (oh ! civilisation !), bruit auquel mes oreilles sont depuis longtemps déshabituées ; cela me cause un vif plaisir.

Je me présente vers dix heures chez le commandant supérieur, où mon carnet reçoit un visa, et

je parcours ensuite la ville en attendant l'heure du déjeuner.

Biskra est une belle cité africaine, avec de larges rues, une grande voie à arcades couvertes, des jardins et des casernes magnifiques, une superbe oasis.

Il y a des hôtels qui ont l'aspect quelque peu européen, et même un Casino (toujours la civilisation!) en construction.

L'oasis est splendide : une véritable forêt de plusieurs centaines de mille palmiers!

Dans la nouvelle ville, on remarque plusieurs hôtels en chantier, notamment l'Hôtel Royal, tout récent; puis, c'est la mosquée, la *villa Landon*, l'Hôtel de Ville, de style mauresque, la Fontaine chaude, et dans le vieux Biskra, beaucoup de curiosités indigènes. Je note encore les constructions et dépendances des ex-pionniers du Sahara (société genre Cabet) qui ont fait four complet, le grand cyprès, le palmier aux cinq branches, etc...

Le climat de Biskra est très chaud et fiévreux, agréable seulement de novembre à février, époque où il vient une grande affluence d'étrangers, Anglais notamment, en villégiature. L'eau y est saumâtre et une épidémie : le clou de Biskra!... vous prend facilement. On arrivera, espérons-le, à faire venir de la bonne eau à Biskra, n'est-ce pas, monsieur le maire!

La ville abonde en établissements et cafés maures où les Ouled-Naïls exercent leurs danses si connues, principalement la danse du ventre,

accompagnées par les musiciens arabes, tambourin, flûte, et une sorte de violon à une seule corde. Généralement, les musiciens s'accompagnent en chantant en sourdine des airs du pays, monotones et d'un sentiment plaintif comme leurs légendes.

Vendredi 2 novembre. — Hier, après avoir visité la ville et les environs, j'ai fait connaissance avec le correspondant de divers journaux, M. Leclerc, qui a voulu fêter l'arrivée à Biskra de *Grandin le Marcheur*, dont il vise ainsi le carnet de route :

« Soirée de la Toussaint. A été passée à l'Hôtel de la Gare, tenu par M. Sautel, à Biskra, en compagnie de *Grandin*, le marcheur célèbre et sympathique, entre des intimes de la reine des Zibans, heureux de féliciter à son passage ce Français de cœur et cet homme de volonté, à citer comme exemple à bien des jeunes gens.

» Victor LECLERC. »

Biskra, 1er novembre 1894.

Je passe donc en compagnie de quelques-uns de ses amis, invités à cette réception, une agréable soirée qui ne se termine qu'aux approches de minuit.

Aujourd'hui, visites officielles, c'est-à-dire à M. le commandant supérieur, au maire et à M. le commissaire de police.

Je fais mes préparatifs de départ, après une

dernière promenade en voiture aux environs de la ville, conduit par l'obligeant M. Leclerc, qui me sert de cicerone. Nous visitons l'oasis, la villa Landon, le grand cyprès, le palmier à trois branches, les curiosités de la ville, etc. Je termine la soirée en compagnie de mes nouveaux amis de Biskra.

Samedi 3 novembre. — Après avoir été photographié de pied en cap (1), je fais mes adieux à tout le monde, et à huit heures et demie du matin je me mets en route en passant par le col de Sfax. Je visite la montagne de sel et j'arrive à une heure et demie à El-Outaya, d'où, après un déjeuner suivi de repos, je repars à trois heures, ayant fait viser mon carnet par le chef de gare.

Je marche de nuit. Quelle différence de température! Il fait un vent glacial. On voit bien qu'on n'est plus à Biskra, la Nice de l'Algérie. J'arrive à dix heures du soir à El-Kantara, petite ville au milieu des rochers, d'un aspect très curieux. Je traverse le village avant d'arriver; j'aperçois un cours d'eau coulant au pied des rochers; l'endroit est très pittoresque.

Tout le monde étant couché à cette heure, c'est en vain que je cherche un gîte quelconque. Je suis forcé, à onze heures du soir, de me blottir dans une grange et de m'enfouir dans une botte de foin, pour éviter la fraîcheur, très vive dans ce col de montagne. Je m'introduis donc pru-

(1) Voir le portrait en tête du livre.

demment, comme un voleur, dans cette grange, et je m'y repose tant bien que mal jusqu'à cinq heures du matin.

Dimanche 4 novembre. — Je me promène jusqu'au jour, et je puis admirer toute la beauté des rochers sur lesquels est construit El-Kantara, ainsi qu'une belle oasis de palmiers arrosée par l'Oued-Guebli. Je finis par trouver un hôtel où je déjeune, puis je reprends le chemin, très bien entretenu, qui me mène, à midi, aux Tamarins. Je suis reçu à la gare par le chef d'équipe, qui m'oblige à partager son repas. Nous partons ensuite pour visiter le village de Tilatou, sorte de ksar construit dans une falaise à pic, les maisons creusées dans les rochers, de véritables nids d'aigles perchés à plus de vingt mètres de hauteur. La gorge de Tilatou est fort curieuse; de nombreux touristes sont déjà venus la visiter. Lorsque ce pays sera mieux connu, on viendra certainement de loin pour l'admirer et voir ces habitations perchées au milieu des rochers à pic. En apercevant du monde et même des mulets à une hauteur pareille, et les chemins par lesquels il faut grimper pour rejoindre ces gourbis arabes, on se demande comment bêtes et gens font pour habiter là et suivre sans se tuer les sentiers tracés sur le bord du précipice. Un peintre ferait un original tableau en reproduisant cette gorge et ce village; j'ai essayé en vain, par le croquis, de donner une idée de ce coin pittoresque.

Nous sommes reçus chez le cheik, qui nous

accueille avec bienveillance et vise mon carnet. Nous chassons ensuite les perdreaux et canards sauvages, nous tuons quelques sarcelles et nous revenons aux Tamarins en causant avec le garde forestier qui habite un ancien bordj, dans le pays, près de la gare.

Je me remets en route pour Mac-Mahon à six heures du soir. Au premier passage à niveau, un mauvais chien kabyle, comme il n'y en a malheureusement que trop en Algérie, race de chiens hargneux et que l'on ne devrait tolérer qu'attachés ou tenus dans l'intérieur des propriétés, se jette sur Tombouctou, le mord à pleines dents, ce que voyant et afin qu'il ne puisse plus en mordre d'autres, je lui envoie un coup de fusil et le tue net. Je m'éloigne ensuite sans attendre les doléances et réflexions de son propriétaire, et je regagne Mac-Mahon sans beaucoup de remords d'avoir tué une aussi méchante bête. Je fais signer mon carnet de route à M. l'administrateur-adjoint, puis je me rends à l'hôtel où je dîne et couche, après quelques heures de causerie avec les habitants et habitués du café, qui, ayant lu les feuilles locales, m'interpellent dès mon entrée par mon nom, ainsi que Tombouctou.

La source d'eau chaude, *Fontaine chaude*, est très remarquable ; c'est un futur établissement thermal à exploiter. La source d'eau salée à El-Outaya est aussi très utile ; cette eau possède la précieuse propriété de guérir les affections de la peau, les tumeurs, eczémas, etc.

Le cours de l'Oued-Guebli est agréable de Biskra aux Tamarins. Dans cette région, le climat, très chaud en été, devient tempéré en novembre, et l'on peut rester en bras de chemise et coucher fenêtres ouvertes jusque dans les premiers jours de novembre; mais l'hiver s'y fait néanmoins sentir.

On a souvent critiqué la construction solide des ponts en Algérie, vu la dépense qu'ils ont occasionnée; cette critique paraît juste dans la belle saison, car on est surpris de voir des piles aussi massives et de pareils tabliers en fer; mais il faut tenir compte de la transformation fortuite de certains « oueds » qui, de complètement secs, se transforment brusquement en torrents charriant d'énormes pierres, et à ce moment-là il est facile de se convaincre que les ponts ne sont pas trop solidement établis. C'est fort heureux qu'on ait eu la prudence de prévoir les crues de la saison d'hiver.

Observations. — En général, on ménage trop l'Arabe; il faudrait de la part du gouvernement général plus d'autorité, plus de poigne, naturellement beaucoup de justice, mais une fermeté constante; ce serait là le seul moyen d'imposer le respect à l'indigène; il ne se soumet réellement que si on lui en impose; le ménager est un tort, il n'en aura jamais aucune reconnaissance. Si le chef de notre colonie pouvait faire pédestrement le tour de l'Algérie et parcourir ainsi que moi les États et villes qu'il

a la mission de gouverner, il aurait vite la preuve que l'Arabe n'est nullement assimilé, qu'il nous déteste au fond (ce qui est compréhensible, nous sommes l'envahisseur). Il n'obéira que s'il est dirigé avec une grande énergie et même de la sévérité. Il faudrait aussi les rendre tous solidairement responsables des délits de vol, d'incendie par malveillance, etc. Tous les colons, tous les commissaires, beaucoup d'officiers, tous les petits fonctionnaires auxquels j'ai pu parler à ce sujet, sont d'accord pour dire qu'on ménage trop les indigènes, et souvent les causes de révolte tiennent non pas à trop de tyrannie, mais à trop de mansuétude.

Quant aux commissions parlementaires qui viennent excursionner en Algérie dans le but d'éclairer le Parlement sur cette question, le voyage officiel, tel qu'ils le font, est une promenade fort onéreuse pour l'Etat, et complètement inutile. Ils n'apprennent pas grand'chose à banqueter comme ils le font, ils sont portés à juger tout en beau ; de plus, leur venue est nuisible en ce sens qu'elle donne aux Arabes une sorte d'appui moral, car les indigènes se figurent que c'est contre tous les fonctionnaires, dont ils se prétendent tyrannisés, que ces commissions viennent faire enquête. La preuve, c'est qu'à la suite de ces promenades de députés, ils se montrent bien plus arrogants, bien moins soumis (je parle ici, bien entendu, des chefs, des caïds), car le pauvre *arbico*, tout en détes-

tant toujours le *roumi*, l'envahisseur, est peu à craindre quand il n'est pas mené par son caïd, son marabout, son agha, son kalife, son cheik, son cadi, enfin par n'importe quel personnage dont il dépend, par lequel il est toujours exploité, mais en lequel il a foi. Plus l'Arabe est instruit, mieux il parle français, plus il fait le bon apôtre et plus il est à craindre : plus il nous déteste et plus il se dissimule.

Parfois, les chefs arabes, les caïds ont l'honneur de traiter dans un *diffa* des membres de cette députation ; le tort devient plus grand encore, car cela même donne aux caïds une autorité plus grande et dont ils se servent immédiatement pour pressurer leurs administrés et subalternes indigènes. Ils n'en obéissent ensuite aux fonctionnaires locaux qu'avec plus de difficulté, et cependant ils doivent en recevoir des ordres, puisque leur emploi dépend de l'autorité française.

Quant aux officiers, fonctionnaires administratifs, administrateurs et adjoints qui résident en Algérie, ils seraient sages d'éviter d'aller manger le couscous à la table des caïds, comme cela se passe trop fréquemment. Ils devraient se tenir à leur place et être moins familiers. Cette faveur nuit ensuite aux malheureux petits indigènes et aussi à l'autorité morale, et contribue à diminuer le respect qu'elle devrait au contraire augmenter. Avec un perfide comme l'Arabe, comédien, sournois, menteur, flatteur toujours, insoumis au

fond, c'est lui faire trop d'honneur que de le traiter en égal ; il vaut beaucoup mieux le tenir à distance, puisqu'il ne désarme pas, c'est-à-dire qu'il ne s'assimile pas à nous. On a essayé longtemps et vainement de la mansuétude ; un peu plus d'énergie et de poigne, encore une fois, il n'y a que cela !

*
* *

Lundi 5 novembre. — Départ d'Aïn-Toutat, surnommé maintenant Mac-Mahon, à six heures et demie du matin ; ce grand village tout en longueur (il n'a qu'une seule rue large et droite) est peu intéressant ; une importante construction : bureaux et habitation de M. l'administrateur et de ses adjoints, une belle place, une fontaine-abreuvoir et un pigeonnier-horloge en guise de beffroi sont les monuments les plus intéressants de ce centre de colonisation.

De Mac-Mahon à Batna, la route est excellente, entourée à droite et à gauche de montagnes boisées et de plaines assez fertiles. Je fais un arrêt chez le chef de gare d'El-Biar où l'apéritif nous est offert par le chef d'équipe. J'arrive ensuite vers midi à Batna, ville peu curieuse quoique possédant de belles avenues, une mairie et un puits artésien donnant à la ville une eau excellente en grande quantité.

Dans cette région, comme d'ailleurs sur tout mon parcours depuis le 10 juillet, depuis Paris,

les journaux ne tarissent pas d'informations sur *Grandin le Marcheur*. Toute la presse s'en occupe avec bienveillance, et voici, simplement comme exemple des nouvelles répandues sur mon passage, quelques phrases d'un de ces nombreux articles :

Grandin, l'intrépide marcheur-géographe, est arrivé ici, venant de Bou-Saâda, après avoir parcouru tout l'extrême Sud en partant de Tlemcen et passant par Sebdou, El-Arricha, Aïn-Ben-Khelife, Aïn-Sefra, la région des ksours, Géryville, Laghouat, etc...

Grandin est très satisfait du bienveillant accueil qu'il a reçu, sur tout son parcours, auprès des autorités militaires, commandants supérieurs, chefs de bureaux arabes, caïds, cheïks, etc...

... Je ne puis ajouter qu'une chose : Grandin est en très bonne santé, et *Tombouctou*, son fidèle chien noir, est très alerte. Le marcheur se propose de visiter les ruines de Timgat et prendra ensuite la direction de Constantine.

(*L'Echo du Sahara* (Batna), 4 novembre 1894.)

Je fais diverses visites, et j'ai une longue causerie avec le rédacteur de *l'Avenir de Batna*. Je rentre ensuite à l'hôtel, maison de premier ordre, où je prends mes repas et couche une nuit. Je me prépare à partir pour le lendemain.

Mardi 6 novembre. — Je quitte Batna à neuf heures et demie, après avoir parcouru une dernière fois la ville, et j'arrive à Lambessa dont je visite les ruines antiques et la prison centrale. Je déjeune au Café de Paris en compagnie du

maire, et, après avoir admiré les beaux vestiges de l'architecture romaine, le *Prétorium*, les *Thermes*, je me remets en route à une heure et demie, me dirigeant vers Timgat. J'ai du mal à reconnaître ma route, qui est à peine tracée par la piste arabe; la nuit vient, je tombe dans une fondrière; enfin! je finis par arriver à Timgat. Je suis très amicalement reçu par le lieutenant Labroche et par la femme de l'entrepreneur, madame Sarazin. Nous dînons en famille, et je vais ensuite aux ruines de Timgat, à neuf heures du soir. Il fait clair de lune; c'est un spectacle impossible à décrire; toute une ancienne ville romaine renaît comme par enchantement: le forum, le théâtre, le cirque, les rues, les voies diverses; tous les détails me sont donnés par mon aimable cicerone, le lieutenant Labroche, et cette visite m'intéresse très vivement. Je reviens ensuite au campement militaire où je passe une bonne nuit.

Mercredi 7 novembre. — Après une légère collation, je pars en compagnie du lieutenant jusqu'au sentier quittant la grande route. Je fais la traversée interminable des monts Djebel-Bou-Arif (1,600 mètres d'altitude), et à travers un chemin pittoresque et boisé, j'arrive vers quatre heures à El-Mahder. Je suis reçu et invité par l'administrateur de la commune. Dîner et soirée très agréables en compagnie de M. l'administrateur et de MM. les adjoints.

Les forêts du Djebel-Bou-Arif sont très belles et très pittoresques; je remarque dans cette ré-

gion quantité de silos arabes (amas de paille ou de grains recouverts de terres et faits sans aucun art : de simples tas coniques).

Jeudi 8 novembre. — Sorti à 7 heures d'El-Mahder, je traverse une vaste plaine cultivée et entourée de collines élevées, où je remarque plusieurs grandes fermes exploitées par des propriétaires français. Arrivé à Aïn-Yagout à dix heures, j'y ai visité le tombeau de Sfifax. Je déjeune à l'hôtel d'Aïn-Yagout, et j'arrive vers deux heures aux Salines ; je fais viser mon carnet d'attestations à la station des Lacs. Cette station tire son nom de deux superbes lacs d'eau salée, le lac Mzouri où se fait une abondante récolte de sel et le lac Tinesilt. L'eau d'ailleurs est presque toujours saumâtre dans les environs, et c'est au moyen d'un wagon-citerne que sont approvisionnés d'eau potable le chef de gare et les ouvriers de la Saline. Cette nappe d'eau salée forme un point de vue magnifique, entouré de belles collines, et servant de but pour la promenade et pour la chasse aux flamants, laquelle a lieu en canot et offre une distraction très appréciée. Lorsque je passai aux Salines, le lac Tinesilt était couvert de flamants et j'ai eu peine à me rendre compte de la vue qui s'offrait à mes yeux : je prenais tous ces volatiles pour des dunes de sable blanc, tant ils étaient groupés, immobiles et se touchant les uns les autres.

Arrivé à six heures du soir à M'lila, je rends visite à l'administrateur-adjoint. Dîner à l'hôtel

Sistos, et soirée agréable en compagnie du juge de paix de M'lila et de ses amis. Coucher à l'hôtel à onze heures du soir.

Vendredi 9 novembre. — Quittant M'lila à six heures du matin, je suis la grande route jusqu'au passage à niveau et traverse ensuite pour franchir les collines de Djebel-Medelsou. Je reçois une averse de pluie. Je franchis Guettar, Aïn-el-Bel, et arrive à une heure à Constantine. En venant par cette route, on découvre une superbe vue sur la vallée où se déroule la silhouette d'un ancien acqueduc romain.

On voit au loin la ville de Constantine. Le pays est tellement frais, avec les prairies, terrains boisés, eaux courantes, que l'on se croirait subitement transporté en Normandie, sauf la présence des moricauds, passant comme de grands fantômes au milieu de ce joli paysage d'aspect européen. Je m'empresse, en arrivant, de rendre visite au maire de Constantine, aux directeurs et rédacteurs des journaux locaux. Je descends à l'hôtel de *Paris* et je parcours ensuite la ville, dont je donne plus loin les détails qui m'ont paru intéressants.

Je passe la soirée à l'hôtel en compagnie d'un aimable Algérien, l'éditeur-imprimeur de *l'Indépendant* (Echo de Constantine).

Voici quelques notes sur la culture de la région et la façon de couper l'orge et le blé; on moissonne en coupant les épis à vingt-cinq ou trente centimètres du sol; la paille est hachée

menu de manière à constituer une bonne nourriture pour les bestiaux. La terre n'est pas labourée comme chez nous, profondément, mais reçoit simplement un léger grattage fait avec une charrue primitive à un seul mancheron, qui est en usage parmi les Arabes.

Je ne crois pas exagérer en vantant encore la beauté des montagnes de ce pays, surtout au lever et au coucher du soleil. Elles prennent alors tous les tons de l'arc-en-ciel selon que le soleil les éclaire : une magnifique palette de peintre !

Le colon algérien a bon cœur; il est affable, causeur, hospitalier, très simple et à la bonne franquette ; il est généralement heureux de fêter le Français qui passe, et je puis dire que pour ma part, j'ai toujours reçu de lui l'accueil le plus cordial, même dans les plus petits intérieurs.

Samedi 10 et dimanche 11 novembre. — Je continue la visite de la ville, malgré une pluie mélangée de rafales de vent, qui tombe depuis la veille, ce qui occasionne une boue épaisse fort gênante pour la marche. Constantine laisse à désirer comme propreté.

Il y a déjà six ans que furent entrepris d'énormes travaux destinés à l'agrandissement de la ville, en détruisant le *Coudiat*, grosse colline qui se trouve sur l'un des côtés, mais depuis quatre ans, les travaux sont suspendus; il y a eu, paraît-il, des empêchements suscités par quelques propriétaires intéressés, qui craignent une

diminution des loyers pour le jour où la ville s'agrandira.

Je visite successivement le Ravin, le Palais, la Préfecture, la Kasbah, l'hôpital civil, les curieux quartiers arabes, le lycée, le palais de justice et la cathédrale (de peu d'effet, assez piètre cons truction), enfin les environs, l'école supérieure arabe (Medressa). Je visite aussi le Hammam médical du docteur Adda, puis rentre dîner et coucher à l'hôtel de *Paris*.

Lundi 12 novembre. — Départ de Constantine à huit heures et demie du matin en suivant une vallée curieuse et accidentée jusqu'à El Kroub, coquet village, avec marché tous les vendredis, et foire assez importante de bestiaux. Je poursuis ma route sans découvrir rien d'intéressant entre El Kroub et Aïn-Abid, sauf le passage des Bou-Nouara où se trouvent quelques tombeaux romains.

Mardi 13 novembre. — Parti de bon matin, je passe à Aïn-Regada à huit heures quarante-cinq : j'arrive à Oued-Zenati à onze heures et demie; je déjeune à l'hôtel de *France*, où je rencontre une joyeuse troupe d'artistes de Paris ; je reste la journée avec eux, nous faisons une promenade à ânes, puis rentrons dîner à l'hôtel, et nous finissons notre soirée au concert.

Mercredi 14 novembre. — Je m'éloigne à huit heures et demie, escorté par mes nouveaux compagnons ; à onze heures, je suis à Aïn-Amara, où je fais une visite à M. Bernelle, administrateur. Je

déjeune chez le maire de Saint-Charles; ensuite, escorté d'un goumier arabe, j'explore le lac souterrain. Nous nous séparons et j'arrive bientôt à Hamman-Meskoutine, où je suis reçu de la façon la plus cordiale par M. L. Rouyer, membre du conseil général de Constantine, rédacteur en chef du *Progrès de Guelma*. M. Rouyer a l'obligeance de me faire voir en détail les curiosités de l'établissement thermal. Grâce à lui, j'emporte un très beau souvenir de la superbe cascade d'eau bouillante et calcaire du Hammam, du joli site environnant, du climat salubre; je me rappellerai surtout et toujours l'amabilité de M. Rouyer. A quatre heures, je me remets en marche, et par un chemin très accidenté, d'où une vue splendide me rappelle certains coins de la Suisse et du Dauphiné, j'arrive à Guelma à sept heures. Je me rends à l'*Hôtel de l'Univers* où je dîne et je passe la soirée en compagnie du juge de Paix et du commissaire de Police.

Jeudi 15 novembre. — Avant déjeuner, ne voulant pas m'attarder longtemps ici, je parcours les rues de la ville, sommairement. Elle est bâtie sur la côte rapide du mont Maouna, à quelque distance, rive droite, de la Seybouse; j'y ai vu très peu de vieilles maisons, tout est neuf, bien aligné, et d'un agréable aspect, surtout au centre, où est la place Saint-Augustin, plantée d'arbres et prolongée par une belle esplanade. Les environs, très accidentés, sont fertiles, bien cultivés, et la Seybouse y traverse un bois d'oliviers.

Vers une heure de l'après-midi, je quitte Guelma et gagne Bled-Caffard.

Après une courte visite à M. de Courtois, maire de la commune, je m'éloigne par des chemins aussi accidentés que ceux de la veille ; je veux prendre un sentier de traverse, et je m'égare dans la vallée de l'Oued... A six heures et demie du soir, j'ai enfin le bonheur de rencontrer un douar arabe où je reçois bon accueil. Je dîne (couscous) et gîte dans un gourbi...

Vendredi 16 novembre. — Départ à six heures du matin. Il s'agit de retrouver ma route. Après bien des sentiers suivis, plusieurs montagnes gravies, d'où je jouis de panoramas magnifiques, mais dont l'ascension m'a fatigué quelque peu, je finis enfin par rejoindre le chemin que j'aurais bien dû ne pas quitter hier.

Je m'arrête une demi-heure à une maisonnette de cantonnier où je collationne, et, vers deux heures, j'arrive à Sedrata. Comme partout, il m'est fait bon accueil. Je me rends chez M. Cornelou, de la part de son gendre, instituteur à Tolga. M. Cornelou me reçoit cordialement, et m'offre l'hospitalité la plus large. Je passe le restant de la journée chez lui, où je dîne et couche.

Samedi 17 novembre. — Je quitte Sedrata à huit heures, accompagné de M. Morlot, garde-champêtre, qui me conduit à Khemmissa, où nous visitons des ruines fort curieuses, mais cependant moins intéressantes et moins bien

conservées que celles de Timgat; nous déjeunons sur l'herbe, puis nous nous séparons.

Seul, j'accélère le pas, car il est déjà une heure de l'après-midi et il me reste 40 kilomètres à franchir pour atteindre Soukharas, où j'arrive à huit heures du soir, environ, après avoir suivi la vallée très pittoresque de la Medjerda. Après dîner, je fais une courte promenade en ville, expédie quelques lettres et rentre me coucher à l'hôtel d'Orient.

Dimanche 18 novembre. — Je consacre ma matinée à la visite de Soukharas. A part l'hôtel de ville, la halle aux grains, la grande place centrale, je n'y remarque aucune curiosité. Soukharas est assez commerçante, c'est tout ce qu'elle a de particulier ; je remarque une fois de plus, en achetant un objet, que l'Arabe, si peu qu'on se laisse faire, est usurier, voleur par excellence. Les environs sont très pittoresques ; ils sont formés d'une enceinte de collines boisées au pied desquelles serpente la belle et fraîche vallée de la Medjerda.

Je repars vers dix heures du matin et j'arrive à Zaouria, où je déjeune chez un cafetier, Bourguignon de naissance, qui a voulu absolument m'offrir une place à sa table. Je le quitte vers deux heures et j'arrive à cinq chez le cheik Mdaourouch qui me retient à dîner et à coucher. Comme je savais, par le maire de Zaouria, que l'on y était bien reçu, j'accepte. Du souper, rien à dire, mais il n'en est pas de même du coucher. Sans

parler de la vermine, qui ne manquait pas plus ici que chez les autres Arabes et dont je fus la proie toute la nuit, j'ai pris de plus un bain forcé ; la pluie étant survenue, et la toiture de l'endroit où je dormais (?) n'étant pas plus imperméable qu'une passoire, on devine ma situation. Aussi je me suis remis en route dès l'aube, tout trempé et à demi gelé, en remerciant à peine mon hôte.

Lundi 19 novembre. — Il pleut toujours depuis la nuit dernière, et les chemins ou plutôt les sentiers sont détrempés, mais ce sont les seuls moyens de communication que j'aie pour gagner Clairefontaine ; j'avance peu, et je me fatigue beaucoup. A la station de Mdaourouch, il n'y a aucune auberge, mais j'arrive tout de même à me faire servir à manger dans une boulangerie, en offrant de payer mon repas. Je repars vers une heure de l'après-midi. La pluie retombe de plus belle et je dois me résigner à reprendre une seconde douche, car mon parapluie est dans un piteux état, et les steppes, comme le désert, manquent de spécialistes pour le réparer.

De plus, la nuit arrive et je n'y vois goutte ; je patauge dans des flaques d'eau ; les sentiers devenant impraticables, je longe la ligne du chemin de fer, mais je finis par dégringoler du haut du remblai dans un oued qui, grossi par les pluies, est devenu un véritable torrent.

Je parviens quand même à me remettre sur pied ; mais je suis mouillé, souillé de boue, et c'est dans cet état lamentable que j'arrive, vers

huit heures du soir, à la gare de Clairefontaine. Je dîne et couche très confortablement au buffet, heureusement.

Mardi 20 novembre. — Ce matin, il pleut à torrents, et il m'est impossible de me remettre en marche. Je déjeune en compagnie de M. Callieri, administrateur, et du brigadier de la douane. Vers une heure de l'après-midi le temps me permet de repartir. Comme la veille je suis la voie du chemin de fer, mais le terrain, de nature glaiseuse, est tellement détrempé et glissant que j'ai peine à faire une lieue à l'heure. Le ciel se couvre de nouveau, la pluie recommence, et je suis obligé de m'arrêter dans un bordj, chez un chef d'équipe de la ligne, qui m'offre gracieusement de partager son souper et qui me loge pour cette nuit. Je couche tant bien que mal sur des caisses, avec une couverture. Peu de confortable, mais quelles braves gens !

Mercredi 21 novembre. — Je quitte mes hôtes à six heures du matin et me dirige sur la station de Morsott, en traversant une immense plaine qui s'étend jusqu'à Tebessa. A part quelques endroits où elle est cultivée par des Arabes, qui y sèment et récoltent de l'orge, elle est entièrement couverte d'alfa. A dix heures, je parviens à Morsott; le chef de gare m'accueille fort courtoisement et me force à collationner. Je repars à onze heures afin de gagner le plus tôt possible les mines de phosphates de Dyr, où j'arrive à trois heures par un embranchement du chemin de fer Decauville

qui se détache de la grande ligne. Je suis reçu par le chef mécanicien qui m'offre de faire l'ascension de la montagne très élevée qui se trouve devant nous, dans une des *bennes* de l'exploitation. Je m'embarque avec Tombouctou, et cette sorte de nacelle nous monte sur la hauteur, d'où le coup d'œil est magnifique. On passe au-dessus de rochers et de ravins, qui produisent une impression de grandeur et de vertige. On se croirait suspendu dans le vide. D'en haut, on distingue toute la vallée. C'est plus émouvant qu'une ascension en ballon.

Nous quittons la benne qui est arrivée à son point terminus, et nous montons dans un chariot à ficelle, système Decauville, qui nous transporte jusqu'au sommet de la montagne, à 1,400 mètres d'altitude, ou se trouve l'habitation du directeur, à qui je suis présenté par le chef d'exploitation. M. Sanson me reçoit avec une grande affabilité, m'invite à dîner, et m'offre de coucher chez lui, ce que j'accepte avec grand plaisir.

Avant de nous mettre à table, je remarque une curieuse procession : ce sont les mineurs qui sortent des galeries, leurs lampes allumées, et descendent la montagne, leur journée finie.

Le dîner est excellent, et M. Sanson, directeur des mines de Dyr, un charmant causeur avec qui la soirée se passe agréablement en une conversation fort intéressante.

Jeudi 22 novembre. — J'ai passé une bonne nuit, dans une chambre confortable, et je con-

sacre ma matinée à visiter les galeries de la mine de phosphates.

Le lieu même d'extraction du minerai se nomme « Ras-es-Satta ». La mine est divisée en galeries dont les sections moyennes varient entre six et huit mètres carrés. Le minerai se présente sous forme de roches dures et friables.

Après déjeuner, je prends congé de M. Sanson et de M. Gesta, et vers une heure, je me remets en route vers Tebessa, emportant le meilleur souvenir de mon court séjour à Dyr. La route est assez bonne, sauf aux abords de Tebessa ; j'ai à traverser deux ravins où j'entre dans la boue jusqu'aux genoux. Enfin, j'arrive à quatre heures dans cette ville ; je me rends à la mairie faire viser mon carnet de route, puis je dîne et couche à l'hôtel *Métropole*, maison Meille.

*
* *

Vendredi 23 novembre. — Aujourd'hui, sous la conduite d'un aimable et excellent guide, M. le curé Delaparre, je visite les curiosités archéologiques de Tebessa.

L'église a été construite récemment, mais son architecture fait le désespoir de M. Delaparre ; c'est le génie militaire qui a donné les plans et exécuté les travaux, et cet édifice peut, en cas d'alerte, se transformer en citadelle. C'est très pratique et j'approuve pour la sûreté générale ; mais, en effet, cela nuit un tant soit peu au style. Ce brave curé est un érudit, un artiste, et il avait

rêvé une petite cathédrale gothique pour y renfermer également ses trésors archéologiques. Il a fait opérer lui-même de nombreuses fouilles, il est perpétuellement à la recherche d'objets du passé, et il est parvenu à dresser une collection unique de vestiges du quatrième siècle ; aussi de fort beaux spécimens de l'architecture des cinquième et sixième siècles.

Son église, à l'intérieur, n'offre rien de remarquable par elle-même, mais le maître-autel n'a pas son pareil : il remonte au cinquième siècle, il est en pierre artistement sculptée ; çà et là, dans les bas-côtés et dans la nef de l'église, on peut admirer diverses sculptures provenant des anciennes basiliques chrétiennes. Tout est classé, annoté, et M. Delaparre a plus de joie que nous en nous montrant toutes les merveilles qu'il a pu recueillir de tous côtés.

Le jardin qui entoure cette église-forteresse est un véritable musée ; nous allions en commencer la visite, lorsqu'une vieille dévote vint prier M. le curé de la confesser ; il s'entretint un moment avec elle, et lui fit remettre sa confession à un autre temps. Il me rejoint alors et nous parcourons tous les âges, car tout est placé avec beaucoup d'ordre tout en ne nuisant pas à l'ensemble. Il y a là des morceaux de monuments de tous les siècles : des sarcophages, des tombes chrétiennes, des colonnes d'église, de temples païens, des statues superbes, des bénitiers, même des allégories mythologiques.

Je visitai ensuite le temple de Minerve.

En m'y rendant, avec mon érudit cicerone, il me fit remarquer les fortifications, restées telles que les Byzantins les ont édifiées, avec les cubes de pierre des monuments romains. Ces remparts sont très élevés, avec escaliers pour gravir jusqu'aux meurtrières. Il n'y a là, au point de vue du style, aucune sculpture, aucune architecture, mais en suivant, nous arrivons à l'ancienne porte de Caracalla qui est très belle et fort bien conservée ; cette porte triomphale a plusieurs étages de colonnades, surmontées autrefois, paraît-il, de la statue de Caracalla. Après avoir visité les ruines de l'ancienne basilique chrétienne, en dehors des remparts (basilique en partie détruite), je croyais avoir tout vu, et cependant le plus ancien monument romain, un des mieux conservés, le temple de Minerve, me restait à étudier. M. Delaparre le gardait pour le dessert. C'est un temple carré avec portail, orné de sculptures d'une finesse et d'une beauté dont nous n'avons plus la patience ou le talent de décorer nos monuments. C'est dans le même style que la Maison carrée de Nîmes, à l'intérieur. M. Delaparre a obtenu du ministre des Beaux-Arts quelque argent, et il a réuni une collection fort rare de fragments de sculptures, de statuettes, de vases, d'instruments et de bijoux; on y remarque surtout des mosaïques très anciennes et très belles. Afin que rien ne puisse maintenant se détériorer, M. le curé a eu l'idée de faire mettre

ces mosaïques sur les murs, de sorte qu'elles sont mieux placées pour les admirer, qu'elles ne s'abîment pas, et qu'il pourra sans nul doute les garder à Tebessa, car il faudrait de grands frais pour les déplacer aujourd'hui ; des parties entières ont été reconstituées, patiemment, morceau par morceau, pour les remettre à la place qu'elles occupèrent.

La grande mosaïque du fond représente Amphitrite et ses naïades ; à droite, une table à dessins curieux, servant autrefois de plancher et de table de jeu.

La ville n'est pas très grande ; il y a une belle rue principale, allant de la Porte de la Gare à la Porte de Caracalla ; une place avec une superbe fontaine ; il y a aussi une grande caserne sur la place centrale ; les environs sont peu accidentés, sauf à plusieurs lieues. Le pays semble commerçant ; il y a quantité de marchands français.

Je dîne le soir à l'hôtel et je passe la soirée en compagnie de nombreux sociétaires de la « Fraternelle », qui ont tenu à fêter le *marcheur Grandin.*

Samedi 24 novembre. — A six heures du matin, je me mets en route par la voie du chemin de fer qui va de Dejandi à Morsott. A six heures du soir, je me retrouve de nouveau à Clairefontaine, que j'avais déjà traversé mardi. Je dîne au buffet de la gare où je retiens une chambre, et ma soirée se passe avec M. Camiellerie, l'administrateur, et avec ses amis.

Dimanche 25 novembre. — M. Banon, employé

à la station de Clairefontaine et fervent amateur de sport pédestre, m'accompagne pendant quelques kilomètres, à mon départ de cette localité, vers six heures et demie du matin.

A midi, je suis à Mdaourouch où je déjeune, puis, suivant la ligne du chemin de fer, je gagne la halte de Oued-Schouk, où le dîner et le gîte me sont offerts par le chef de gare. Oued-Schouk est un pays malsain, au fond d'une vallée humide. Mon hôte est malade de la fièvre, dont toute sa famille aussi est gravement atteinte. Ces pauvres gens font peine à voir.

Lundi 26 novembre. — A neuf heures et demie j'arrive à Zaouria où le déjeuner m'est offert par le propriétaire du café de *la Concorde*. Puis, par des chemins de traverse, je rejoins la voie ferrée qui va de Soukharas à Tunis, après avoir traversé la Medjerda à un gué fort dangereux. Pour mon compte, j'avais de l'eau jusqu'aux genoux. Tombouctou se demandait s'il voulait me suivre; enfin, il se décida, et me rejoignit à la nage.

Je continue ma route par la ligne du chemin de fer, jusqu'à Oued-Mougras, et m'arrête là dans une auberge remplie d'ouvriers italiens.

Après dîner, on m'installe un lit de sangle et je me couche, mais il m'est impossible de dormir; toute la nuit j'entends des rats et des souris qui se livrent à des sarabandes à travers ma chambre.

Mardi 27 novembre. — Départ à sept heures, en suivant toujours la voie ferrée; je franchis la belle vallée de la Medjerda. Cette vallée est très

resserrée, forme une espèce de gorge jusqu'à Ghardimaou, où elle partage une immense plaine.

A Ghardimaou, je suis obligé d'ouvrir ma malle à la douane ; ensuite je déjeune au buffet, et je repars pour Sidi-Meskine où l'absence d'auberge me contraint à demander gîte à la gare. Le chef de gare me répond qu'il va passer un train pour Tunis, mais, malgré la perspective peu agréable de coucher dans la remise aux marchandises, je décline l'offre de prendre le chemin de fer. Comme je suis fatigué, je dors quand même, sur quelques vieux sacs avec lesquels je me suis installé tant bien que mal pour la nuit.

Mercredi 28 novembre. — A six heures, je quitte Sidi-Meskine, après avoir pris le café avec le chef de gare.

Depuis Ghardimaou, la contrée est monotonement plate, les stations sont très éloignées les unes des autres, 20 à 25 kilomètres environ. Ce pays est désert, quoique les terrains soient très fertiles.

Je fais contrôler mon carnet de route à chaque station ; les buffets et les auberges sont peu approvisionnés, mais j'en ai vu bien d'autres dans le désert ; j'accélère le pas le plus possible, car je désire m'embarquer lundi sur le paquebot et prendre, avant mon départ pour la France, les deux ou trois jours nécessaires pour visiter Tunis.

A Sidi-Zehili, le chef de gare m'offre à souper

et ensuite m'installe dans la remise aux bagages où je passe la nuit, Tombouctou à côté de moi.

Jeudi 29 novembre. — En route à six heures, je traverse un grand vignoble à Oued-Zargua et j'arrive à Medjez-el-Bab. Je dîne dans une petite cantine tenue par un Bourguignon, et je dors sur une banquette de salle d'attente. Les hôtels, et même les simples auberges, font totalement défaut dans cette contrée.

Vendredi 30 novembre. — Je pars avant le jour, à cinq heures et demie ; j'ai 65 kilomètres à faire pour atteindre Tunis, point extrême de mon voyage sur la terre africaine, et je me suis promis d'y arriver aujourd'hui.

La route est pénible, très fatigante, car je suis la voie ferrée, et il faut que j'aie une grande habitude de la marche pour avancer aussi facilement. Voici Tebourba, ma dernière étape avant Tunis, ou plutôt ma dernière grand'halte, car je ne m'y arrête que pour manger. Tebourba est une coquette ville qui diffère en tous points des ksours arabes : les rues propres, les petites maisons blanchies à la chaux, bien alignées, les mosquées et les quelques importantes constructions qui ne rappellent nullement les taudis des indigènes de l'Algérie, donnent au voyageur une impression favorable. J'entre pour dîner à la Manouba où je suis fort bien reçu par des artilleurs qui sont en train de fêter l'arrivée des recrues.

Je regrette de ne pouvoir m'attarder avec eux, il me faut repartir. Je rejoins une route ferrée

que j'arpente jusqu'à Tunis, où j'arrive à sept heures et demie du soir.

*
* *

Me voici enfin en terre civilisée. Je suis agréablement surpris de trouver une ville aussi belle, après toutes les régions misérables que j'ai parcourues. Je traverse de grandes rues parfaitement éclairées, des quartiers arabes fort curieux, et je me rends immédiatement aux bureaux de la *Dépêche tunisienne* faire noter mon arrivée. De là, je vais à l'hôtel de *France* où j'arrête une chambre pour les quelques jours que je resterai ici.

Il est temps que la partie la plus pénible de mon voyage soit accomplie, surtout pour mon chien, qui est complètement à bout de forces.

Pauvre Tombouctou ! le cher compagnon de route a franchi, comme son maître et presque sans arrêts, une distance de 6,000 kilomètres, à raison de 60 par jour, par tous les temps, et sur des chemins presque toujours impraticables ; aussi, il a grand besoin de repos.

Samedi 1er décembre. — Je visite une partie de la ville et le port, mais la pluie, qui se met à tomber dans l'après-midi, m'oblige à garder la chambre. Je profite de ce contretemps pour faire ma correspondance.

Mon voyage est résumé, pendant mon séjour ici, par la *Dépêche tunisienne* (2 décembre 1894), en ce sens :

DERNIÈRE HEURE

Le Marcheur Grandin.

Grandin le Marcheur, après avoir parcouru à pied toute l'Algérie et l'Extrême-Sud, est arrivé à Tunis, hier, dans la soirée.

Le marcheur Grandin, qui a déjà parcouru, pédestrement, l'Europe et l'Amérique du Nord, est parti le 10 juillet dernier des bureaux du *Journal*, rue Richelieu, à Paris.

Il a traversé les départements du centre de la France, visité l'Exposition de Lyon, les montagnes du Dauphiné et des Alpes, et s'est embarqué à Marseille pour Alger.

D'Alger il s'est rendu à Oran, à Tlemcen, jusqu'au Figuig, et, toujours à pied, il a parcouru tout l'Extrême-Sud, en passant par Bou-Rezg, Géryville, Ouargla, Laghouat, Bou-Saâda, Biskra et Constantine.

Il est arrivé de Tebessa en cinq jours.

Il visitera Tunis, d'où il s'embarquera prochainement pour rentrer à pied à Paris, par Marseille et Bordeaux.

Dimanche 2 décembre. — Ce matin il pleut à torrents, et je suis obligé d'attendre jusqu'à neuf heures avant de pouvoir reprendre mon exploration dans Tunis, et visiter ses environs. Je vois successivement le palais de la Résidence, la kasbah, les deux mosquées, les quartiers arabes, l'avenue de la Marine, la porte de la ville arabe, le port, l'hôtel des postes, le marché européen.

Après déjeuner, je vais à Carthage et au port

de la Goulette; de l'ancienne ville de Scipion, il ne reste que les ruines, à côté desquelles on a édifié quelques monastères et une cathédrale.

Lundi 3 décembre. — C'est aujourd'hui, à trois heures trente de l'après-midi, que je m'embarque sur le paquebot le *Kléber*, qui doit me ramener en France.

Nous appareillons à quatre heures précises, et à cinq heures nous sommes au large.

La mer est mauvaise et nous sommes vigoureusement ballottés. Quantité de passagers ont le mal de mer. On est nombreux à bord; il y a là une troupe d'acteurs et de musiciens qui retournent en France à la suite de la faillite du directeur du Grand-Théâtre de Tunis.

Ils nous divertissent et nous font trouver le temps moins long et la mer moins agitée.

L'entrepont est occupé par des militaires libérés qui rentrent dans leurs foyers.

Les premières classes ont peu de monde, une douzaine de voyageurs environ.

Une seule chose me fait de la peine : c'est Tombouctou, qui, en ce moment, gîte loin de moi, dans la cage aux chiens. C'est la consigne du bord et elle est formelle, toutes les démarches que j'ai faites pour obtenir la faveur de le garder avec moi dans les cabines ont été vaines. J'ai eu soin, toutefois, qu'il ne manquât de rien. Mais cette précaution ne vaut pas pour lui la liberté d'être à mes côtés. Qu'il avait l'air triste; pauvre fidèle ami!...

Mardi 4 et mercredi 5 décembre. — La traversée est assez bonne, malgré plusieurs orages qui nous ont assaillis ; la mer est moins agitée qu'hier, et nous arrivons à Marseille le mercredi 5 décembre, à six heures du matin.

Le temps de débarquer, de remplir les formalités de douane, et de trouver un hôtel, il est huit heures. Je m'habille et vais faire quelques visites chez l'ami Ludovic ; on me retient à déjeuner. L'après-midi, je fais une promenade dans Marseille et je monte jusqu'à Notre-Dame de la Garde ; le trajet se fait par l'ascenseur, dont l'installation est parfaite. Je dîne chez des amis, et me couche à onze heures et demie.

Jeudi 6 décembre. — J'expédie ma malle pour Bordeaux en grande vitesse, et, après avoir fait signer mon carnet de route à la poste, je quitte Marseille à neuf heures ; je m'arrête à Septèmes pour déjeuner et à deux heures je suis à Aix, où règne une grande animation : aujourd'hui se tient un important marché de bestiaux et, en même temps, une fête foraine.

Aix renferme des monuments remarquables : la mairie, le beffroy, la statue de Mirabeau ; dans la cour de la mairie, de superbes jardins publics, plusieurs églises dont la principale : l'église Saint-Sauveur, au portail finement ciselé, avec de belles sculptures à l'intérieur.

Le centre de la ville est traversé par une magnifique avenue, des fontaines partout, et de l'eau courante dans plusieurs quartiers.

La colline qui domine Aix forme un curieux jardin en amphithéâtre ; on y cultive surtout l'olivier.

Ces arbres sont vigoureux, et, comme ils sont exposés au midi, ils doivent donner des olives excellentes. Du sommet de la montagne, un ruisseau d'eau vive descend avec violence, en suivant le bord de la route.

Je quitte Aix à trois heures et demie, après avoir fait signer mon passage à la mairie, où le secrétaire, qui est correspondant du *Petit Provençal* de Marseille, me reçoit avec amabilité et me demande quelques notes pour les envoyer à ce journal.

Je passe à Saint-Cannat à cinq heures et, à sept heures et demie, j'arrive à Pélisanne, que je suis fort surpris de voir éclairée à la lumière électrique.

Cette petite ville est très animée, les cafés sont remplis de consommateurs. Je fais un excellent dîner à l'hôtel de l'*Univers;* pour 2 francs 70, j'ai mon dîner, le café, et une chambre où je passe une bonne nuit.

Vendredi 7 décembre. — Départ à six heures du matin. Que cela me semble bon de me retrouver en France, marchant sur de vraies routes ! Ah ! ce n'est plus le désert, ni les sentiers arabes, ni les tristes chemins de la Tunisie !

Je passe à Salon à sept heures un quart et traverse les plaines de la Crau. La mistral souffle avec violence; je suis une route droite, dans un

terrain plat qui m'offre peu d'intérêt; j'entre dans Arles à deux heures et je visite immédiatement la mairie, le musée, la chapelle, le colisée, l'église. Je traverse un bras du Rhône sur le pont de fer et l'autre bras sur un pont suspendu.

Me voici dans des vignobles que l'on a inondés pour détruire le phylloxera. Je dîne à Bellegarde et à onze heures du soir j'atteins Nîmes.

Samedi 8 décembre. — Dans la matinée, je fais une promenade en ville, pour voir ce qui doit être vu : le boulevard circulaire, la Porte d'Auguste, les Arènes, la Maison-Carrée, les Églises, la place de l'Esplanade, le Grand-Théâtre, et à neuf heures je me mets en route pour Montpellier. Déjeuner à Lunel dont la grande rue est pavée en toutes petites pierres, et arrivée à Montpellier à six heures du soir, après avoir traversé d'immenses vignobles et des cultures d'oliviers.

Montpellier est pavoisé : on attend le ministre pour demain. Je dîne et couche à l'hôtel du *Midi*, et le lendemain dimanche, après avoir visité la ville, je m'en éloigne à neuf heures. Je passe aux étangs de Thau, traverse des vignobles importants, et le village de Mèze. A sept heures du soir je suis à Montagnac, où je m'arrête, à l'hôtel du *Cheval-Blanc*.

Lundi 10 décembre. — A cinq heures et demie me voici en marche à travers les vignobles ; de neuf à onze, je visite Béziers; à midi je suis à Montady et je dîne et couche à Olonzac, une petite bourgade fort coquette, grâce à ses châteaux, ses

jolies habitations de vignerons et ses domaines vinicoles. Le canal du Midi y passe; ici, le transit se fait lentement, à cause des nombreuses écluses que l'on est obligé de traverser.

Mardi 11 décembre. — Je quitte Olonzac à six heures du matin pour arriver à Carcassonne à une heure de l'après-midi. Carcassonne est une vieille cité qui possède encore des tours et des remparts. Je remarque de beaux quartiers nouvellement construits, puis la cathédrale, le square Gambetta. Le soir, je suis à Villepinte où je passerai la nuit. D'ici, on aperçoit le sommet des Pyrénées orientales.

Depuis mon entrée dans le département de l'Aude, je m'aperçois que la culture de la vigne est remplacée souvent par celle des blés et du maïs, et par de grandes prairies.

Mercredi 12 décembre. — Aujourd'hui, il pleut; parti de Villepinte à six heures et demie, je visite Castelnaudary, où je retrouve le pavage en petites pierres, puis Villefranche qui possède une curieuse église avec double clocher de briques, la bastide, le monument élevé au partage des eaux qui alimentent le canal du Midi et qui consiste en une pyramide dressée sur des rochers, avec cette inscription : « A la mémoire de Riquet, et en souvenir de la construction du canal du Midi. »

Jeudi 13 décembre. — Je suis en route à six heures et demie, par un brouillard intense; à neuf heures, j'entre à Toulouse. Je visite rapidement la cathédrale, grand édifice en briques, le Capi-

tole, diverses églises et monuments. Je n'ai pas le temps de m'attarder dans cette grande cité. Après être entré à la rédaction de la *Dépêche de Toulouse*, je repars à onze heures. Passage à Fronton et coucher dans une auberge près de Montauban.

Vendredi 14 décembre. — Après une excellente nuit, à six heures et demie je rejoins la route de Montauban où j'arrive à sept heures. Ici, les trottoirs sont pavés en mosaïque noire et blanche, par lozanges juxtaposés. C'est beaucoup plus agréable pour la marche que les pavages en galets que j'ai rencontrés dans plusieurs des villes que j'ai rencontrées.

La cathédrale de Montauban, qui a quelque ressemblance avec l'église Saint-Sulpice à Paris, est située sur une large et belle place ; je remarque la Préfecture, grand monument construit en briques.

Après avoir franchi le Tarn, à midi j'arrive à Castelsarrazin et à deux heures à Moissac.

De Moissac à Valence-d'Agen, je longe la Garonne et le canal qui coulent tous deux dans une agréable vallée. J'entre à Valence à six heures du soir ; je n'irai pas plus loin aujourd'hui.

L'hôtel du *Tapis-Vert*, où je suis descendu, est une maison de premier ordre où j'ai trouvé bonne table et bon lit.

Samedi 15 décembre. — Je ne me suis éveillé ce matin qu'à six heures et demie ; le temps de me préparer, il est sept heures. La pluie tombe

toute la matinée. Il est midi lorsque j'arrive à Agen, que je parcours rapidement.

La Préfecture donne sur un beau square fort bien entretenu. La cathédrale, de construction récente, est bâtie en briques et en pierres de taille.

Agen possède, en outre, une statue érigée à la gloire de la République.

Port-Sainte-Marie, que je traverse à quatre heures et demie, est un village assez curieux. L'église date des Templiers, beaucoup de maisons sont construites en encorbellement, la grande rue est très étroite. On traverse le Tarn sur un beau pont suspendu.

De Valence à Agen, le pays est accidenté, c'est une suite ininterrompue de coteaux très fertiles. Les environs de Port-Sainte-Marie sont surtout très pittoresques.

Ce soir, je couche à Aiguillon.

Dimanche 16 décembre. — Parti à six heures, j'arrive à Marmande à onze heures et demie et à trois heures et demie je passe à La Réole. Ici, un magnifique panorama se déroule sur la vallée de la Garonne, à partir de La Réole.

Je déjeune d'une soupe à l'ail; et quelle soupe! et que d'ail!...

A huit heures du soir, après avoir passé la Garonne sur un pont suspendu, j'arrive à Langon; je descends à l'hôtel du *Lion-d'Or*.

Lundi 17 décembre. — En route à six heures et demie, je traverse de beaux vignobles bordelais formant des domaines au milieu desquels

s'élèvent les châteaux des propriétaires vignerons. Je dépasse Castres, Barsac, puis Bouscaut où je déjeune à l'hôtel. A trois heures je suis à Bordeaux, que je vais visiter assez longuement. Beaucoup de mouvement et de beaux quartiers : la gare du Midi, le marché aux bestiaux, les halles, le palais de justice, l'hôpital, la place Gambetta, l'hôtel des Postes, l'Hôtel de Ville, la cathédrale, le port d'Aquitaine ; dans la soirée je me rends aux bureaux des principaux journaux de la ville.

Mardi 18 décembre. — Je continue ma visite par la belle place des Quinconces, les allées de Tourny, la rade, le Grand-Théâtre, le lycée national, les deux ponts, l'église Saint-Michel, la tour Saint-Michel et ses caveaux, l'église de la Bastide.

A une heure je repars pour Libourne par une route accidentée ; j'ai à monter et descendre plusieurs côtes assez rapides ; la pluie qui continue à tomber rend les chemins boueux et difficiles.

Il est six heures quand j'arrive à Libourne, où je vais dîner et coucher à l'hôtel du *Médoc*.

La Dordogne traverse Libourne qui est une jolie ville. Je remarque de belles avenues et promenades publiques, une place entourée d'arcades peu élevées semblables à celles que j'ai vues à Valence-d'Agen.

Mercredi 19 décembre. — A six heures et demie, je pars accompagné de mon hôte qui me fait faire fausse route. Il m'a conduit sur celle de Castillon.

Je suis obligé de faire demi-tour pour me remettre sur la bonne voie, qui est la route départementale d'Angoulême par Coutras ; je m'arrête pour déjeuner à la Roche-Chalais. La région des vignobles prend fin ici. Les terres sont bien cultivées et tapissées de belles prairies. Le pays est accidenté, très pittoresque. La Lys, que je traverse, arrose Coutras où je note en passant un beau château. A sept heures j'atteins Montmoreau. C'est jour de marché ; il règne une grande animation dans la ville ; l'hôtel où je descends est gorgé de monde.

Jeudi 20 décembre. — Je fais sans m'arrêter le trajet de Montmoreau à Angoulême. Il est onze heures et demie lorsque j'arrive dans cette ville, qui est très élevée. Angoulême fait l'effet d'une ville malpropre, mais possède cependant quelques beaux édifices, entre autres la cathédrale, d'une architecture originale (le portail en est orné de dessins, la tour carrée sculptée à jour) ; l'hôtel de ville, surmonté d'un clocher élevé, et qui est un monument remarquable ; le palais de justice agrémenté d'une colonnade, à l'instar du Louvre.

D'Angoulême à Ruffec, le pays est accidenté et le paysage qui se déroule autour de moi est charmant ; la route est très bonne et très bien entretenue, favorable au marcheur. Quelques averses de pluie et de grêle me surprennent avant mon arrivée à Ruffec où je me trouve à onze heures du soir. A l'hôtel où je suis descendu, le patron et

quelques voyageurs de commerce entament avec moi une conversation qui fait que je ne me couche qu'à minuit.

Vendredi 21 décembre. — Je ne pars de Ruffec qu'à sept heures et demie; à Chauny, je déjeune dans un hôtel que je ne recommande pas à mes amis, car pour un peu de viande, de vin et de café, on m'a soulagé de deux francs cinquante, ce qui me semble excessif.

En m'arrêtant, parfois, pour faire signer mon carnet, on m'offre des marrons et des rafraîchissements.

Il est neuf heures du soir quand j'arrive à Poitiers, après une très belle journée.

Je dîne et je couche à l'hôtel des *Trois-Piliers*.

Samedi 22 décembre. — Poitiers est une vieille ville qui, malgré quelques monuments historiques, ne peut pas être considérée comme belle. Les rues sont tortueuses, mal pavées, montent, descendent; la pluie qui a tombé toute la matinée en rend l'aspect encore plus désagréable. Cependant la cathédrale, perdue au milieu d'un pâté de maisons et dont le portail est remarquable, mérite une mention, ainsi que le temple Saint-Jean, l'hôtel de ville.

Je quitte Poitiers à neuf heures; à trois heures je suis à Châtellerault, où il m'est impossible, faute de temps, de visiter la manufacture d'armes.

Cette après-midi, le temps est au beau, ce qui me permet d'avancer plus rapidement. Je vais coucher à Sainte-Maure.

Dimanche 23 décembre. — Les routes sont propres, agréables à la marche; je fais sans m'arrêter le trajet de Sainte-Maure à Tours, que j'atteins à une heure. C'est une ville superbe, où je note comme monuments : la cathédrale, le palais de justice, la maison de Pierre-l'Hermite, le théâtre municipal, l'hôtel de ville, le pont de pierre sur la Loire et le pont suspendu. Entre Sainte-Maure et Tours, à Montbazon, s'élève un ancien château-fort en ruines. Les vieilles tours et les remparts ont résisté aux années ; sur la plus haute tour est placée une statue en bronze. Je quitte Tours à trois heures et, après avoir passé à Monoie, je m'arrête à Château-Renault.

Lundi 24 décembre. — Départ de Château-Renault à six heures et demie. La pluie commence à tomber, en voilà pour toute la journée ; j'ouvre mon parápluie, car il me faut marcher quand même, par tous les temps ! Arrivée à Vendôme à onze heures. Toujours des ruines. Voici encore un vieux château-fort, fier vestige des temps passés ; l'hôtel de ville, qui est en même temps une des portes de Vendôme, et enfin de belles écoles et un théâtre de construction récente.

J'arrive à Châteaudun à sept heures et demie du soir ; Tombouctou est fourbu, et moi je suis très fatigué. Les routes sont dans un bien mauvais état ; je suis couvert d'eau et de boue. A chaque instant, j'ai été obligé de m'arrêter. J'aurais bien dû faire expédier à Saint-Germain mon fusil de chasse que je traîne avec moi depuis

Marseille et qui m'est maintenant inutile : je ne suis plus en Algérie.

Mardi 25 décembre. — Je me rends ce matin au cimetière, dont l'entrée est située en face du portail de l'église, pour voir le beau monument élevé à la mémoire des francs-tireurs tués pendant la guerre de 1870-71, puis je me mets en route à travers une jolie campagne.

Un peu plus loin, l'aspect du pays change : c'est la Beauce aux villages tristes et pauvres, de misérables chaumières abritent les paysans ; à quatre heures et demie, je me trouve à Chartres. Voici une belle place sur laquelle s'élève la statue de Marceau ; la cathédrale est magnifique. L'aspect général de la ville est peu intéressant.

Après avoir traversé le village de Saint-Pré, bâti sur le bord de l'Eure, je gagne Jouy où je couche.

Mercredi 26 décembre. — Départ à six heures et demie. A huit heures et demie, je passe à Maintenon, dont je remarque le très beau château. A Epernon, où j'arrive à dix heures, je déjeune chez Emile Baudoin. Paris approche ; voici Rambouillet, puis Saint-Cyr, point final de ma dernière étape avant mon retour à Saint-Germain.

Jeudi 27 décembre. — Enfin, c'est aujourd'hui que je vais revoir les personnes qui me sont chères ! Je me lève de bonne heure, à cinq heures et demie ; une heure plus tard, je me mets en route ; il fait encore nuit.

La route, qui est pavée mais dans un état

pitoyable, m'indique l'approche de la capitale. Comme il pleut, il m'est impossible de marcher dans les bas-côtés qui sont défoncés. Je traverse Versailles; voici de meilleurs chemins. Après avoir déjeuné d'une tablette de chocolat et de deux sous de pain, je me dirige sur Paris par Viroflay, Sèvres, où je m'arrête un moment chez mon frère, que j'ai le bonheur de trouver chez lui. Tout le monde m'embrasse : on croyait bien ne plus me revoir; aussi, quelle joie de me retrouver sain et sauf! Après avoir pris un rafraîchissement, je continue mon chemin, et, à neuf heures, je passe la barrière au Point-du-Jour, et je fais signer mon carnet de route à l'octroi de la porte de Saint-Cloud.

Les bureaux du *Journal* étant le point final de mon voyage, comme ils en ont été le point de départ, je ralentis l'allure afin d'arriver rue de Richelieu à onze heures, ainsi que je l'avais annoncé. Là, une foule de curieux et quelques amis m'attendent. Je suis acclamé, complimenté; toute la foule veut me serrer la main.

Je monte au bureau de M. Fernand Xau, le sympathique directeur du *Journal*. Comme tout le monde, il m'attend et me reçoit avec enthousiasme, en m'approuvant de n'avoir pas tenté d'aller, seul, plus avant dans l'extrême Sud-Algérien.

Accompagné d'un de mes amis, je me rends ensuite à la rédaction du *Petit Journal*, porter mes vifs remerciements pour la publicité gra-

cieuse faite au voyage pédestre de *Grandin le Marcheur*. Je suis reçu par M. Coq-Hardy, qui prend à la hâte quelques notes dans le but de publier le lendemain dans le *Petit Journal* une interview sur mes impressions.

Mon voyage est terminé, je suis arrivé à la dernière étape en bonne santé, et maintenant j'ai hâte de revoir ma famille. Il me tarde d'embrasser mon père ; aussi, après avoir pris un rafraîchissement au café de Châteaudun, je prends congé du camarade qui m'accompagne, et je me rends chez C..., un brave cousin qui n'a cessé de me témoigner, durant mes pérégrinations aventureuses, une grande amitié et un grand intérêt. Je déjeune avec lui, sa femme et ses enfants, puis nous sommes invités à fêter mon retour chez un voisin qui est libraire. Il faut absolument vider une coupe de champagne. On toaste, on se serre la main, et je me dirige rapidement vers la gare Saint-Lazare, seul, mon fusil en bandoulière et suivi de Tombouctou, mon courageux petit chien noir, fidèle compagnon de mon long voyage, le seul qui ne m'ait pas quitté !...

J'avais d'abord pensé faire le trajet de Paris à Saint-Germain à pied ; mais, comme cette course eût été un supplément bien inutile, mon programme étant rempli entièrement, je préfère rentrer tranquillement par le chemin de fer et revoir mon père le plus vite possible.

Il est inutile de vous décrire la joie avec

laquelle nous nous sommes retrouvés ; les larmes nous sont venues aux yeux à tous les deux, larmes de joie qui effacèrent la trace des larmes de chagrin que le brave homme, craignant de ne plus me revoir, versa lors de mon départ. Quel bonheur de s'aimer ! C'est la meilleure des joies qui nous soient données sur cette terre !

On avait, comme dans l'Évangile, tué le veau gras pour fêter le retour de l'enfant prodigue.

Ma tante, sœur de mon père, Clémence, la bonne et fidèle servante de la maison, tous ceux enfin que j'affectionne et qui m'aiment, me font un accueil enthousiaste qui me fait oublier les fatigues et les misères endurées.

Il me reste maintenant quelques visites à la famille, à mes amis et à toutes les personnes de connaissance qui se sont inquiétées de moi, puis je vais me reposer, au calme, dans ma ville natale, au milieu des miens qui me sont chers. Je recueillerai de nouvelles forces pour la belle saison, et, vers les premiers jours de juillet, si tout va bien, comme je l'espère, je reprendrai mon fusil, mon sac et mon bâton, et me remettrai en route pour faire, cette fois, et toujours à pied, le voyage de Paris à Jérusalem par Constantinople.

*
* *

Parmi les nombreux articles qui ont salué mon retour (je puis dire que c'est toute la Presse, et je lui fais ici tous mes remerciements), je croirais

manquer à la reconnaissance si je n'en citais quelques-uns, ou du moins quelques extraits, qui m'ont particulièrement touché.

D'abord, du *Petit Journal :*

Le fameux marcheur Grandin, dont nous avons eu déjà l'occasion de raconter les exploits pédestres, est arrivé hier matin à Paris, après six mois d'une marche presque ininterrompue.

Georges Grandin, qui est âgé de quarante-quatre ans, nous a paru jouir de la santé la plus florissante. Il est petit de taille, a le teint très bronzé, et porte la barbe. Il a la physionomie joviale et semble enchanté de son voyage.

... Aussitôt après son arrivée, il est venu remercier *Le Petit Journal* des notes que nous avons publiées à son sujet.

— Ces notes, nous a-t-il dit, ont été pour beaucoup, j'en suis sûr, dans l'accueil excellent que j'ai reçu partout.

(*Le Petit Journal,* 28 décembre 1894.)

Du *Petit Parisien :*

On a salué hier la rentrée à Paris d'un piéton infatigable. J'ai nommé le marcheur Grandin. Après avoir parcouru toute l'Europe, l'idée lui était venue de traverser l'Afrique, et ce gigantesque voyage n'a pris fin qu'il y a quelques semaines. Il semblait donc que le marcheur Grandin avait droit à un peu de repos; mais à peine débarqué à Marseille, il a tenu à prouver qu'il ne se ressentait nullement de ses fatigues, et au lieu de

revenir de Marseille à Paris par le chemin de fer, il a fait la route à pied, s'arrêtant dans toutes les grandes villes qui se trouvaient sur son passage.

Le retour de ce hardi piéton coïncide avec la publication dans une grande revue anglaise d'un article consacré à la marche.

Les voyageurs pédestres, certes, goûtent vraiment dans toute son intensité un plaisir que ne procurent pas les modes de transport inventés par la civilisation moderne... le piéton contemple à loisir les merveilles d'un spectacle qui change sans cesse et s'étale avec complaisance sous ses regards.

JEAN FROLLO.

(*Le Petit Parisien*, 29 décembre 1894.)

FIN

